SALON

DE 1837.

Juger, ce rôle si difficile et souvent si pénible à exercer dans l'ordre civil ou politique, ne l'est pas moins en matière d'art. Juger, c'est avoir dans une main l'épée et dans l'autre une couronne; c'est dire, comme le Christ de Michel-Ange : Élus, venez avec moi; — damnés, je vous réprouve; c'est proclamer que ceci est bien et que cela est mal, après avoir tout compris, tout pénétré d'un coup d'œil sûr et infaillible. Pour bien juger en peinture, il faut tant savoir, il faut tant connaître; il faut être philosophe et artiste à la fois, — Titien, Léonard de Vinci ou Reynolds. C'est une lourde tâche. Toutefois, à défaut de ces grands hommes, et sans pouvoir discourir comme eux et aussi bien qu'eux de leur divine spécialité, espérons que nos jugemens ne seront pas trop erronés, et qu'en rendant compte de l'exposition de 1837, les observations que nous hasarderons, faites en conscience et dans un sincère amour de l'art, ne resteront pas sans fruit.

D'abord et avant tout, nous protesterons contre l'injustice faite à d'honorables artistes par la volonté sans appel du jury académique. Nous nous étonnerons que parmi les hommes qui le composent, il puisse se trouver des voix pour accepter d'aussi faibles

ouvrages que ceux qui peuplent d'ordinaire les obscures travées de la grande galerie, et pour rejeter les toiles peut-être incomplètes, mais au moins pleines d'accent et d'intentions, d'hommes déjà connus et goûtés du public. Du moment où des peintres ont produit des œuvres assez remarquables pour attirer l'attention de la critique, du moment où l'on a reconnu en eux une organisation et un sentiment véritable d'artiste, il n'est plus permis qu'à la haine ou à l'ignorance de leur fermer les portes du Louvre. Voilà pourtant ce qui est arrivé l'année dernière à MM. Delacroix et T. Johannot, et ce qui est arrivé cette année à MM. Barye, Gigoux et Amaury Duval. Il est à penser que le cri général qui s'est élevé à ce sujet dans toute la presse sera une manifestation suffisante de l'opinion publique pour empêcher désormais de pareilles proscriptions. Sinon, nul artiste, si éminent qu'il soit, ne se croira certain d'entrer au Louvre, s'il n'est membre de l'Académie, et s'il ne fait partie du jury.

L'art étant l'imitation de la nature par le moyen de la pensée, il arrive nécessairement que telle idée peut déterminer l'artiste à imiter la nature dans un sens plutôt que dans un autre. Aussi les idées religieuses, les idées de guerre et de désordre, les idées de paix et de plaisir, peuvent, selon qu'elles dominent plus ou moins, inspirer une série d'œuvres pareilles, bien qu'exécutées dans des sentimens différens. C'est le vent qui passe sur les trente cordes d'une harpe, et en tire, s'il est fort, trente harmonies diverses, mais toutes terribles; et s'il est doux, trentes mélodies différentes, mais toutes gracieuses. Ces réflexions nous conduisent à dire par quelles idées les imaginations ont été le plus remuées cette année au Salon. Or, à considérer les sujets traités par les intelligences supérieures, et à compter la foule des imitateurs, ce sont les idées religieuses qui ont eu le plus d'influence sur le cerveau des artistes. Le nombre des tableaux de sainteté surpasse même celui des tableaux de batailles; les truands et toute la laideur du moyen-âge ont disparu. Les ailes blanches des anges effacent par leur éclat l'acier des cuirasses et la splendeur des uniformes. Comment expliquer ce nouvel empire des idées religieuses? Cela est difficile. Peut-être, lasses de la violence et du choc des rues, les imaginations se réfugient-elles dans les idées religieuses, comme aux sources d'inspiration les plus profondes et les plus poétiques? Peut-être aussi

n'est-ce qu'une mode qui doit passer comme l'amour du grec et du romain, l'idolâtrie du moyen-âge; un effet de la mobilité française, qui ne sait à quoi se prendre et se tenir, qui va suçant la fleur de toutes les idées et buvant au calice de tous les systèmes? Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en advienne, il était de notre devoir de présenter ce mouvement aux yeux de nos lecteurs; et pastiches ou non, de constater qu'il n'y a guère eu depuis long-temps aux expositions annuelles du Louvre un aussi grand nombre de tableaux inspirés par la Bible et l'Évangile. Maintenant nous pouvons descendre dans l'arène.

On sait de quels combats ce lieu a été témoin; combien il a fallu d'efforts à David pour détrôner Boucher et Watteau; combien de temps l'arbre de la peinture impériale a résisté avec toutes ses branches au choc impétueux de la nouvelle école; comme à son tour, M. Delacroix et ses amis ont vu leurs rangs s'éclaircir et leur force diminuer devant le pinceau d'un ancien élève de David, retrempé dans l'air natal de Raphaël, et combien M. Ingres lui-même a de la peine à maintenir son pavillon et son système. On connaît toutes ces luttes, tous ces triomphes et toutes ces défaites qui ont occupé les plus heureuses années de la restauration et les deux ou trois premières expositions après la révolution de juillet. Eh bien! quoique le Salon ne soit plus qu'un champ de paix et de tolérance, au lieu d'être un champ de bataille, la querelle n'est pas terminée; les deux génies de la peinture, le dessin et la couleur, n'en continuent pas moins une guerre sourde, où l'un tâche d'anéantir l'autre, où le premier cependant semble prendre, d'année en année, de nouveaux avantages. Qui l'emportera, d'Overbeck et de M. Ingres, ou de Rubens et de M. Delacroix? David reviendra-t-il régner en maître sur le trône de l'art? le dessin chassera-t-il la couleur comme une vaine fumée, une vaine illusion? La question est assez importante pour qu'on s'en occupe. Nous allons voir, par l'analyse des principaux ouvrages du Musée, si l'exposition de cette année peut la résoudre.

Nous commencerons par nous occuper de la peinture qui exige le plus d'études, d'imagination et de puissance d'exécution, la peinture historique et religieuse. Viendront ensuite les autres genres sur lesquels nous nous étendrons suivant l'intérêt qu'ils pourront présenter.

I.

Un des signes les plus caractéristiques du talent, à notre avis, ce qui est la marque d'un haut sentiment dans l'art, c'est l'individualité de la forme, c'est ce don que l'artiste tient de Dieu, qui brille dans toutes ses œuvres, soit gracieuses, soit sévères, soit douces, soit terribles, et qui fait que le spectateur ému s'écrie : Voilà Raphaël, Rubens, Michel-Ange, Rembrandt, sans avoir besoin de consulter un livre ou l'œil d'un savant. C'est cette signature qui se reconnaît dans les moindres choses, dans les moindres détails, dans un pli de vêtement et jusqu'au bout d'un ongle; c'est elle qui fait les maîtres et qui mène à la postérité. Sans elle point de vraie gloire ; sans elle on n'est qu'élève et l'on rentre dans l'immense troupeau. L'individualité de la forme est, de nos jours, peu commune, et le partage d'un petit nombre. La civilisation, qui mêle de plus en plus les hommes, qui polit et efface les angles, ne contribue pas peu à la rendre rare. Cependant elle se remarque dans l'école française, et c'est une des manifestations les plus éclatantes du talent de M. E. Delacroix. A raison de ce signe précieux, nous le féliciterons d'avoir exposé sa puissante *Bataille du pont de Taillebourg*. En voyant, l'année dernière, son *Saint Sébastien*, ouvrage plein de délicatesse et de sensibilité, nous avions craint qu'il ne se détournât du sentier naturel qu'il avait suivi avec tant de constance et malgré les clameurs de tant de gens. Mais aujourd'hui M. Delacroix rentre avec éclat dans la manière de ses premières et sombres pages. Comme sentiment d'action, son tableau nous semble des plus remarquables. Le mouvement de la bataille du moyen-âge, de la bataille aux armures de fer, aux grands chevaux cuirassés et aux larges blessures, est on ne peut mieux exprimé; c'est un duel de vingt mille hommes, où les coups retentissent comme sur une enclume, avec un tapage infernal; — l'encombrement du pont, le saint Louis exterminateur, le cheval éventré, le crâne fendu du soldat, le page criant après son maître renversé, et les efforts des hommes d'armes, accourant au secours, barbottant et hurlant dans l'onde, tout vous remue et vous secoue profondément. Coloriste, M. Delacroix nous semble avoir employé avec habileté les profondes ressources de sa palette; ses tons sont riches et

puissans, ses lumières et ses ombres largement distribuées et contrastées; le dessin est énergique, quelquefois hasardé, mais toujours dans le mouvement et le caractère de l'action. Qui pourrait au reste, dans un chaos pareil à celui-là, dans un emportement qui rappelle les chasses aux lions et les magnifiques combats des Amazones de Rubens, qui pourrait vouloir la rectitude absolue d'un bras ou d'une jambe? Le système de M. Ingres, la peinture à quatre pas, n'est point applicable en ce lieu; il suffit que l'artiste présente la possibilité naturelle des mouvemens et qu'il vous émeuve pour qu'il ait gagné sa cause; c'est ce qu'a fait M. Delacroix. Ce tableau est d'un heureux augure pour l'avenir, il nous fait attendre impatiemment les ouvrages dont cet artiste s'occupe depuis long-temps à la chambre des députés.

M. Delaroche, plus contenu, plus précis, plus tourné vers le beau que M. Delacroix, nous semble moins doué du précieux don de l'individualité, et nous ne voulons d'autres preuves à l'appui de ce que nous avançons, que les deux morceaux les plus capitaux qu'il a exposés cette année, la *Sainte Cécile* et le *Charles Ier*. Dans l'un et dans l'autre, il y a beaucoup de talent; mais certainement, on ne les dirait jamais sortis de la même main. Dans la *Sainte Cécile*, il y a une recherche de contour, une pâleur de couleur, telles que l'on croirait reconnaître la touche d'un élève de Giotto, tant soit peu rose et coquet. Le *Charles Ier*, au contraire, dénote, ce nous semble, l'intention de reproduire un tableau flamand avec toute sa puissance de ton et son fini de détails. Ce n'est pas la différence des sujets que nous blâmons, c'est le peu de fraternité qu'ils nous paraissent avoir entre eux. Rembrandt et Rubens ont travaillé sur les sujets les plus divers, ils ont peint des anges et des suppliciés; mais tous sont animés du même souffle et traités dans le même style. A part cette métamorphose trop grande du talent de M. Delaroche, en deux peintures d'une même année, nous reconnaissons pleinement le droit qu'elles ont de frapper l'attention publique. M. Delaroche est peintre d'histoire avant tout, et la composition paraît être une de ses principales qualités. C'était une belle idée que la flagellation de la royauté, et la forme qu'elle a revêtue, la forme choisie en Angleterre, pays que l'auteur affectionne, était on ne peut plus favorable à la peinture. Le roi Charles, résigné sous l'outrage du puritain, qui lui souffle une bouffée de

tabac au visage, semble maître de son ame au point que nul signe d'émotion ou de dégoût ne se révèle sur sa face. Cette tranquillité stoïque et les larmes silencieuses de ce serviteur appuyé contre la cheminée de la chambre sont d'un bel effet. Le soldat prédicateur du fond et les soldats ivres et endormis des premiers plans concourent heureusement à l'harmonie de l'ensemble. Ce tableau est pensé avec noblesse, composé avec habileté et peint avec grand soin; cependant il laisse à désirer plus de chaleur et de vie. Nous en dirons autant du *Strafford* marchant au supplice, et s'agenouillant près du cachot de son ami l'archevêque de Canterbury, pour recevoir sa bénédiction. La tête du malheureux ministre et celles des soldats qui le suivent et le précèdent, sont d'un beau caractère; mais les mains de l'archevêque, ces mains qui passent au travers des barreaux, sans qu'on puisse voir la figure du prisonnier, nous semblent vouloir produire un effet qui dépasse les bornes de la véritable peinture. Déjà, dans le tableau de Jeane Grey, l'affectation des mains cherchant le billot glaçait l'émotion de la scène. Il en est de même encore ici. Ce jeu de pantomine appelle l'attention sur l'esprit et l'habileté de l'auteur au détriment du sujet principal, du Strafford à genoux. Comme peinture et comme composition, ce tableau est, à notre avis, inférieur au *Charles Ier*. En général, dans l'exposition des ouvrages de M. Delaroche, cette année, nous ne trouvons ni le grandiose de l'*Elisabeth*, ni la sombre couleur du *Cromwel*, ni le sentiment mélancolique des *Enfans d'Edouard*.

Flamand de nom et de naissance, je crois, M. Ary Scheffer a commencé, dans ses premières batailles, ses premiers portraits et ses premières compositions romantiques, par suivre les traces de Rembrandt et de Rubens. Puis, il quitta ces profonds dispensateurs de la lumière et de l'ombre, pour le ciel rude et sévère du génie allemand; il quitta le Christ et ses petits enfans pour la Marguerite de Faust, la Marguerite pour la Francesca de Dante, et arriva enfin à l'Italie, après avoir passé par la Flandre et l'Allemagne. Maintenant, il semble vouloir terminer là son voyage, car plus il produit, et plus il semble s'attacher à la correction de la forme. Rien de vague, rien de flottant; tout est arrêté et dessiné même dans l'ombre. Voilà comme il apparaît aujourd'hui dans ses deux tableaux principaux, *le Christ guérissant les affligés*, et sa

Bataille de Tolbiac. Le premier n'est pas une composition historique d'après un fait de la vie du Christ, mais une composition symbolique et mystique dans le goût byzantin. Le Christ est au milieu, et autour de lui, de malheureuses victimes de tout sexe, de tout rang et de tout âge, qui lui tendent les bras : des soldats, des femmes, des mères, des poètes. Le profil du Tasse est beau, l'angoisse du jeune prisonnier est déchirante; mais ce que nous trouvons de supérieur, c'est le profil d'une femme âgée, d'une mère qui regarde l'Homme-Dieu. Le dessin et l'expression de cette tête nous semblent d'une finesse et d'une vérité digne des peintures du Campo-Santo. Quant à la *Bataille de Tolbiac*, bien qu'il y ait dans ce tableau une âpreté toute sauvage de forme et d'expression convenable au sujet; bien que le Clovis, sur son cheval noir, élève ses bras nus et jette au ciel son invocation avec une énergie barbare; bien que la tête de l'écuyer qui tombe devant le chef franc, le sein percé d'un javelot, soit belle; bien qu'il y ait dans la face pâle de ce jeune blessé, dans ses yeux où flottent les ombres de la mort, un sentiment virgilien qui contraste heureusement avec les figures rudes et anguleuses des autres soldats, cette composition laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exécution. Il y a trop de maigreur dans les formes; la couleur est terne, uniforme, et ne rappelle aucunement la fraîche et sanguine carnation d'un peuple du Nord. En vérité, les belles couleurs du tableau des *Femmes souliotes* ne sont plus sur la palette de M. Ary Scheffer. Où sont ces chairs vivantes d'enfans, ces tons ravissans qui brillaient sur la poitrine des femmes grecques, et ce lointain vaporeux, cette perspective où s'agitait la mêlée? Où sont les beaux yeux bleus et les fraîches joues de Marguerite? Ah! tout a disparu devant le compas et la ligne froide du dessin. Sans doute, M. Scheffer a gagné quelque chose à réformer sa manière, mais peut-être a-t-il perdu aussi? Son sentiment, qui se manifestait autrefois si vivement par la forme et la couleur, n'éclate peut-être plus maintenant que par le dessin tendre et suave des têtes souffrantes que son ame chaleureuse et mélancolique crée avec tant de charme.

M. Henri Scheffer, frère de M. Ary, a exposé un tableau de bataille. C'est la *Bataille de Cassel*, gagnée, en 1328, par Philippe de Valois sur seize mille Flamands. On ne retrouve pas dans cette toile la verve d'action et la chaude imagination de M. Delacroix;

cependant elle n'est pas sans mérite. Il n'y a qu'un seul groupe saillant. Le roi, entouré des siens, et sur un cheval blanc, enfonce sa lance dans le sein d'un soudard. D'autres chevaliers, la tête cadenassée dans leurs boîtes de fer, arrivent au secours. La tête du soldat blessé est commune, mais elle est vraie; celle du jeune homme aux cheveux blonds, qui prend en main la bride du cheval du roi, nous plaît davantage; elle exprime avec justesse cette race de Flandre, à la peau transparente et aux grandes dents blanches. Le caractère de l'époque est bien senti, le dessin ferme et arrêté; la couleur est franche, mais elle manque peut-être de force et de solidité.

Pour passer de la vieille bataille à la bataille moderne, nous ne pouvons mieux faire que de parler de M. Bouchot; mais nous le disons à regret, nous n'avons pas à parler d'un tableau pareil à celui qui représentait les *Funérailles du général Marceau*. Soit qu'il n'ait pas été aussi bien inspiré, soit que la composition du sujet lui ait été imposée telle qu'elle est exécutée, M. Bouchot n'a pas retrouvé, cette année, la belle imagination et le sentiment profond qui lui ont fait produire une des bonnes pages historiques de l'école moderne. Son tableau de la *Bataille de Zurich* n'est que le portrait équestre du général Masséna, donnant des ordres à ses aides-de-camp, qui galopent autour de lui. C'est bien peu pour un tableau dont le titre est : *Bataille de Zurich*. Il en est de même de la toile exposée par M. Couder : elle représente Washington et Rochambeau ordonnant l'assaut d'York-Town. Ce sont des portraits sans grande animation. Cependant il est juste de dire que la composition de M. Couder est pleine de naturel, et que la franchise de sa touche corrige un peu l'insignifiance du sujet. La *Bataille de Hohenlinden*, de M. Schoppin, nous semble une réminiscence des batailles de Gros, moins la grande verve et la naïve invention du peintre de l'empire. Les batailles de MM. Larivière et Alaux ne sont guère que les groupes des premiers plans de Vandermeulen sur de plus grandes toiles. Il y a du savoir et de l'habileté de pinceau dans ces deux vastes pages. M. Schnetz nous a donné le *Combat d'Eudes, comte de Paris, avec les Normands*. La vue seule de ce tableau, son ordonnance et sa couleur rappellent l'homme de talent; mais on y reconnaît bien difficilement le peintre du *Sixte-Quint* et du *Vœu à la Madone*, le contadino romain, l'homme

en France, qui, avec Robert, a le mieux compris et rendu l'Italie. Il serait injuste de ne pas donner des éloges à la composition de certains groupes et à l'exécution de certaines figures; mais on regrette, pour un artiste d'autant d'individualité que M. Schnetz, le ciel et la campagne de Rome.

Italiam! Italiam! disaient les Troyens du haut leurs poupes marines, le cœur palpitant de joie, et les yeux pleins de larmes. Et nous aussi, nous répétons ce cri partout où nous voyons apparaître les lignes et les formes ravissantes de cette belle terre. Italie, Italie, éternelle enchanteresse, éternelle amoureuse des enfans de l'art, le grand Robert t'a pris tes filles sublimes et tes beaux moissonneurs, Schnetz tes robustes paysans et tes sombres voleurs, et voici qu'un Allemand vient te ravir tes nobles dames et tes comtesses. M. Winterhalter, qui déjà nous avait assis nonchalamment au bord du golfe de Naples, au milieu d'une troupe de rustiques épicuriens, cette fois nous transporte sur les collines de San-Miniato, et nous fait assister, en vue de Florence et aux derniers rayons de soleil, aux contes de Boccace. Voilà bien le casino mentionné dans le Décameron, la fontaine et la noble compagnie; trois cavaliers et sept dames toutes jeunes et du même âge. Quelle ravissante causerie! comme la reine du cercle, la muse florentine à la couronne de laurier et à la robe semée d'or, est écoutée avec attention et nonchalance tout ensemble! Qu'elles sont charmantes ces jeunes filles dans leurs poses diverses, comme elles ont du laisser aller sans perdre de leur noblesse! Vraiment il y aurait un beau roman à faire sur chacune d'elles, si Bocaccio, le divin conteur, ne l'avait déjà fait : puisse-t-il soulever les siècles qui pèsent sur sa tombe et venir contempler une des plus fraîches inspirations de son livre! Le caractère du temps, dans le costume et la physionomie des personnages, pourrait être plus marqué, mais on devine aisément que l'auteur n'a point voulu faire de la couleur locale, ni un pastiche des vieilles peintures florentines; et sur ce point, je n'ai qu'à le louer. La composition est heureuse, le dessin juste et gracieux, et la couleur des plus brillantes. Il y a deux têtes surtout, celles de deux jeunes dames, debout et à la gauche de la reine, qui me paraissent peintes avec une légèreté de pinceau et une finesse de couleur qui vous rappellent le grand Rubens. Il nous semble qu'il y a progrès de ce tableau à celui de l'année

dernière : comme le *dolce far niente*, il est fils du même sentiment et de la même idée, mais l'exécution nous en paraît plus forte. Que M. Winterhalter travaille et nous fasse voir encore combien l'Italie est douce parfois à travers le sentiment d'un homme du Nord.

En dépit de sa souplesse et de la grace souvent coquette de son sentiment, M. Lehmann appartient à M. Ingres, et la main du maître est imprimée sur son dessin et sa couleur. Pour peu que l'on doute de notre proposition, il suffit de regarder ses deux tableaux : *le Pêcheur* de la ballade de Goethe, et *le Mariage du jeune Tobie*. Le premier tableau nous semble lourd de forme, maniéré de pose et terne de couleur ; il ne rappelle pas, suivant nous, l'exquise simplicité et la pureté de style de la ballade allemande. Le second nous plaît davantage. Bien que l'on n'y trouve pas une grande composition, que les personnages soient tous placés sur la même ligne, que les têtes soient dessinées non sans quelque affectation, il y a de la grace dans cette idylle biblique. Le jeune Tobie est charmant, la jeune fille le serait peut-être autant si elle cherchait moins à l'être. La couleur est celle de l'école de M. Ingres, terne et la même dans toutes les parties du corps.

Assurément l'on ne reconnaît pas dans M. Bendemann une organisation vénitienne, un tempérament profondément coloriste; pourtant l'on sent qu'il fait des efforts pour arriver à l'expression vraie de la couleur. Le *Jérémie sur les ruines de Jérusalem* est une belle composition, combinée suivant l'antique symétrie des écoles italiennes : le prophète au milieu, et le même nombre de personnages placés et groupés de chaque côté. Malgré cette composition en équerre, et la forme un peu dramatique des groupes, le sentiment de la Bible se développe assez largement dans cette peinture. On entend bien retentir sur toutes ces ruines fumantes, ces marbres épars et jonchés de morts, la voix plaintive et lamentable du colossal pleureur. La désolation est empreinte sur toutes les figures et dans toutes les poses; cette mère qui voile son front en l'appuyant sur ses genoux, cette mère dans la douleur et dont l'enfant mort est étendu près d'elle, nous paraît conçue dans un beau sentiment tragique; il y a de la grandeur dans les vêtemens du prophète, quelque chose des sibylles et des prophètes de la chapelle Sixtine; il y a de la grace dans cet enfant qui soulève la tête de son frère défaillant et blessé. Enfin le dessin pur, et l'élé-

vation de la pensée, dans ce tableau, promettent un avenir glorieux à son jeune auteur.

Si M. Bendemann a rendu le lyrisme de la Bible avec les formes un peu conventionnelles de l'école, M. Lessing, auteur du *Serment d'un Hussite*, est entré dans l'histoire de l'Allemagne par la route des vieux maîtres allemands. Les groupes des Hussites, chevaliers, paysans, femmes et enfans, qui entourent leur coreligionnaire élevé sur un tertre et jurant, sur un calice, haine aux ennemis de sa foi, rappellent, par la rudesse et l'âpreté du dessin, les énergiques compositions d'Albert Durer. Cependant l'auteur n'appartient pas directement à l'école de Cornelius, il ne remonte pas, comme cet homme célèbre, avec une fidélité rigoureuse, aux vieux maîtres de l'art; il conçoit la peinture de l'histoire avec un sentiment plus moderne, et en ce sens nous trouvons sa marche bonne et convenable. C'est ainsi que M. Begas de Berlin comprend aussi la peinture. Son *Empereur Henri IV*, pieds nus, et faisant pénitence d'église devant la porte du château de Grégoire VII à Canossa, offre, il est vrai, une composition toute pyramidale; mais il y a un dessin juste, et un sentiment de couleur fin et vrai que l'on n'est pas accoutumé de rencontrer dans les sectateurs de l'école de Munich. Les trois derniers ouvrages dont nous venons de parler appartiennent à l'Allemagne, qui a bien voulu les envoyer au Musée parisien. Quoique ce ne soient pas là les plus excellentes choses que ce pays possède, ces tableaux, nullement inférieurs aux meilleurs de l'exposition française, ne s'en retourneront pas à Berlin sans avoir été de quelque profit et de quelque utilité pour nous. Ils nous montreront d'abord comment, de l'autre côté du Rhin, on conçoit l'art, avec quelle vigueur on cultive le dessin; puis ils nous apprendront comment on sait échapper aux liens impitoyables des systèmes, et revenir à sa nature et à son individualité.

Pourquoi M. Flandrin, l'auteur du bon tableau des *Envieux*, n'a-t-il pas persévéré dans la route qui s'ouvrait devant lui? Pourquoi est-il retombé si tristement sous le joug du maître? Certainement on ne peut pas s'absorber plus complètement dans la manière de M. Ingres, qu'il ne l'a fait dans sa peinture de *Saint Clair guérissant les aveugles*. A voir le profil des têtes, le dessin et la couleur, on dirait une œuvre sortie de la main même du direc-

teur de l'Académie de France, n'était cette tendresse et cette douceur d'ame si rare dans les toiles du maître, et qui échauffe les teintes grises et un peu monotones de celles de l'élève.

M. Roger peint avec fermeté et dessine purement. Son tableau de *la Recherche du corps de Charles-le-Téméraire* après la bataille de Nancy, annonce le sentiment de la composition; il y a du naturel dans la figure et la pose de la jeune fille qui découvre le cadavre du prince; mais le sujet, tout en présentant de belles études de corps nus, laisse un peu froide l'imagination du spectateur. Nous ferons le même reproche de froideur à MM. Bezard et Signol. Tous les deux élèves de l'Académie de Rome, et tous les deux dessinateurs corrects et consciencieux, ils ont exposé des tableaux religieux. L'un a pris pour sujet la race des méchans chassant de la terre la justice divine; l'autre, la résignation et la religion venant au secours d'une famille éplorée; et pour matérialiser leur idée, pour la rendre palpable, ils ont imité le système des premiers peintres du christianisme, introduit les esprits célestes dans leurs compositions. Il est possible que ce système ait répandu plus de clarté dans les scènes qu'ils ont voulu peindre, mais nous croyons qu'il a jeté aussi de la froideur. Leurs sujets sont devenus symboliques, et Dieu sait quelle foi vive il faut avoir pour supporter le symbole. Du reste, nous reconnaissons qu'il y a de bonnes études et de belles parties dans ces tableaux, et si nous avons dit à ces deux artistes ce que nous pensions, c'est que nous désirons qu'ils ne se jettent pas avec leurs talens et leur sentiment de l'art dans des voies stériles et qui nous paraissent bien difficiles à parcourir aujourd'hui.

Il y a encore une grande quantité d'autres peintures religieuses. Les unes attestent de louables efforts et des études consciencieuses dans leurs auteurs, MM. Achille Devéria, Brune, Bigand et Arsenne; les autres sont des imitations trop naïves des vieux maîtres de l'école romaine et florentine, pour que nous nous en occupions sérieusement. S'il est vrai que les chefs de l'école allemande moderne jugent que la seule manière de traiter convenablement les sujets religieux soit de remonter aux premiers temps de la peinture chrétienne, ils le font sans doute avec un discernement qui les préserve de l'exagération et de l'esprit de système. Ils puisent d'abord aux sources inspiratrices des vieux artistes, à la croyance;

ils s'attachent à la représentation des faits naturels de la vie du Christ, plus qu'à la représentation des scènes de la vie céleste, et puis ils se gardent bien de reproduire exactement les tons crus et désagréables de la peinture à l'œuf. Quant à nous, nous ne condamnons aucune forme de la pensée; mais il nous semble difficile de rajeunir celles qui ont vieilli, il nous semble également impossible de mettre en oubli les progrès matériels du dessin et de la couleur, Raphaël et Rubens, et nous pensons que le meilleur moyen aujourd'hui de toucher les ames en peignant les sujets religieux, c'est d'y arriver par les voies les plus naturelles et les plus accessibles à l'imagination humaine. C'est, au reste, ce qui a été tenté l'année dernière avec succès par un paysagiste, M. Bodinier. Il a formulé avec une belle naïveté de dessin, et une puissance d'effet remarquable, une scène religieuse prise dans la nature italienne : la prière des pâtres romains au coucher du soleil. Depuis long-temps nulle toile religieuse ne nous avait impressionné aussi vivement, nul tableau saint ne nous avait élevé l'ame vers le créateur de toutes choses, comme ces visages mâles et sévères de pasteurs priant Dieu dans l'immense solitude de la campagne de Rome et dans le silence de la nuit tombant du haut des cieux.

II.

Gœthe a dit quelque part et à peu près en ces termes : Un des plus beaux monumens à élever à la mémoire de l'homme, c'est son portrait. C'est la meilleure idée qu'on puisse donner de lui, c'est le meilleur texte au peu de choses qu'on en peut dire et écrire; mais il faut qu'il soit exécuté dans les meilleures années de son âge, dans le moment où la forme est belle encore et où l'intelligence a acquis son plus haut développement. Nous adoptons comme juste ce précepte du souverain pontife de l'art au XIXe siècle. Nous pensons que si rien n'est plus sérieux pour un homme de goût et de sentiment que d'avoir à se faire peindre, rien n'est plus intéressant pour un artiste que d'avoir à conserver l'image d'un grand homme ou d'une belle femme. On sait de quelle valeur étaient un buste et une statue chez les anciens. Chez les modernes, l'éclat et le charme de la couleur ont ajouté du prix et de l'importance au portrait. Aussi ce genre de peinture est-il devenu une partie de l'art fort

élevée, et que les Raphaël, les Rubens, les Vandick, les Titien, les Rembrandt, ont traité, on peut le dire, d'une manière toute royale. Mais à ce sujet, il s'est formulé plusieurs systèmes: les uns ont prétendu que la ressemblance étant le but du portrait, l'on ne devait songer qu'à rendre la nature telle qu'elle est et avec le plus d'exactitude et de minutie possible; d'autres, que le peintre devait moins s'attacher à rendre avec exactitude les traits qu'à saisir l'ensemble et donner du caractère à la physionomie. Nous, nous pensons que l'artiste doit imiter la nature autant que ses facultés le lui permettent, mais qu'il doit le faire avec charme; que pour cela, et conformément au précepte de Gœthe, il doit imiter la nature dans son meilleur temps et dans son meilleur air. Il doit être, non pas un miroir muet, impitoyable et inanimé, mais un miroir intelligent et plein de vie, qui adoucit et corrige, suivant l'idéal céleste, les reflets trop caractérisques, tout en les rendant avec fidélité. Voilà comment nous concevons la peinture de portrait. Nous pouvons nous tromper dans ce système, mais du moins nous le croyons préférable à celui dans lequel ont été conçus les portraits de Mlle Ungher, par M. Amaury Duval, et de MM. Devéria et Fontaney, par M. Boulanger.

On ne peut guère dessiner les contours d'une figure, d'un bras et d'une main, avec plus de justesse et de finesse que ne l'a fait M. Duval; mais aussi on ne peut guère mieux montrer les défauts et les irrégularités naturelles d'une figure. Joignez à cela une couleur violette, égale et sans vie; et l'on regrettera qu'avec autant de talent, M. Duval ait rendu avec si peu de charme l'aimable physionomie de la cantatrice allemande. M. Boulanger est parti, nous le pensons, d'un système contraire. Ayant des visages sombres et blafards à peindre, il les a présentés dans une situation extra-naturelle, afin sans doute de leur donner plus de caractère. C'est pourquoi il a fait des visages ressemblans, mais d'une ressemblance qui déplaît et qui n'est vraiment pas celle de la nature. Le portrait de M. de Balzac en moine blanc nous paraît meilleur; la tête est franchement dessinée et colorée avec verve. C'est un bon ouvrage à notre avis et dont nous louons l'auteur. M. Court, cette année, est moins heureux que de coutume. M. Lehmann fait preuve d'habileté et de science de dessin dans ses portraits. Mais souvent que de sécheresse dans les contours, et combien sa cou-

leur est jaune et peu naturelle! La couleur rappelle tant de chose, elle seule est souvent presque de la ressemblance. Comment le système sanguin sera-t-il jamais représenté dans l'école de M. Ingres? M. Steuben nous a donné l'image de deux grands princes du règne de Charles VI, de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et de Louis d'Orléans, lieutenant-général du royaume de France. L'un est bien beau, l'autre bien laid. Nous ne savons pas d'après quelles données M. Steuben a pu travailler; mais, sans chercher la couleur locale, il aurait pu respecter davantage, dans ces figures, le caractère de l'époque.

Des deux portraits de M. Winterhalter, nous n'en connaissons qu'un, c'est celui qui représente une noble et belle jeune fille, parée des fraîches couleurs de la jeunesse, et vêtue d'une robe blanche d'où elle semble sortir comme d'une rose effeuillée. Il est exécuté avec la grace et la finesse qui appartiennent à l'auteur du *Décameron*. N'était quelques tons un peu trop jaunes sur les bras, ce charmant ouvrage ne laisserait guère à désirer. Enfin, un des meilleurs portraits peut-être de l'exposition est celui de M. Arago, par M. Henry Scheffer. La tête du savant est pleine de ressemblance et largement dessinée, les mains sont belles, la couleur un peu froide, mais vraie. Nous aimons moins son portrait de femme aux cheveux si noirs et à la peau si blanche, bien qu'il y ait du naturel et des finesses extrêmes.

Quant à M. Champmartin, il serait à souhaiter qu'il changeât sa manière actuelle de peindre; nous croyons qu'il tombe dans une voie fausse, contraire à la nature et dépourvue de charme, et nous le jugeons trop homme de talent pour ne pas lui dire ce que nous croyons être la vérité. La peinture du portrait est une assez belle partie de l'art, et l'on peut y recueillir assez de gloire pour que l'on s'en occupe sérieusement. Certes elle en vaut bien la peine. Joshua Reynolds et Thomas Lawrence, dans ces derniers temps, ont conquis une belle fortune et une immense réputation; et si l'on se rappelle les magnifiques ouvrages de Titien, on comprendra que le portrait est peut-être le seul genre de peinture où il ait été donné à l'homme d'atteindre la perfection, de réunir l'idéal de l'expression à la réalité des détails.

Il est un autre genre qui, sans doute, est moins élevé que celui dont nous venons de parler, mais qui n'en renferme pas moins des

artistes plein de mérite; c'est la peinture de demi-caractère, la peinture anecdotique, illustrée chez nos voisins les Flamands par des productions nombreuses. Chez nous, parmi les maîtres du genre, règne d'ordinaire, avec beaucoup d'éclat, M. Camille Roqueplan. Mais cette année, ce spirituel artiste, l'un des plus fins coloristes de notre école, ne nous a rien donné d'aussi capital et d'aussi charmant que son tableau de Jean-Jacques en promenade avec Mlles Gallet et de Graffenried. Son tribut se compose de deux petits tableaux, tirés, l'un de la vie de Jean-Gaston de Médicis, et l'autre de l'histoire hollandaise; plus une *Bataille d'Etchingen* de petite dimension. Il serait difficile d'analyser ces peintures; il faut les voir, et regretter que M. Roqueplan n'ait pas produit davantage. M. Hesse est entré dans l'histoire de France par ordre de la maison du roi; il a raconté la *Mort d'Henri IV*. A voir la sagesse de cette composition et son exécution soignée et contenue, on ne peut douter du talent de l'auteur; mais l'on se demande si la mort du prince le plus aimé de la France, cette mort dont les conséquences étaient immenses pour le pays et pour l'Europe, ne devait pas remuer un peu plus l'ame de tous les personnages qui la contemplaient. M. A. Johannot continue la lutte des Guise et des Valois, même à travers l'insouciance et la candeur du jeune âge. Dans la *Rencontre de Charles IX enfant avec les enfans d'Anne de Guise* venant demander à la reine vengeance de l'assassinat de son mari, les yeux du petit Guise révèlent déjà la haine violente qui l'armera plus tard contre la race de Catherine. M. Johannot, dans cette scène sagement composée et bien peinte, rappelle dignement son grand tableau de l'année dernière, où le roi Charles se montrait si digne et fier malgré son jeune âge. M. Debacq retrace sur la toile avec franchise et sentiment, les traits de courage faits en vue de l'art par nos grands artistes du XVIe siècle. C'était bien de montrer Jean Goujon sculptant jusqu'à la mort au milieu du massacre de la Saint-Barthélemy; c'est bien encore de montrer Bernard Palissy, malade et dans la misère, brisant ses meubles pour faire cuire ses essais de vases et de poterie. M. Colin, tout en vivant sous le ciel pur de la Provence, n'oublie pas ces bons pêcheurs de Normandie et de Flandre qui l'ont si souvent et si heureusement inspiré. Nous aimons ses *Enfans de Dunkerque jouant sur la neige* et ses *Petits marins de Boulogne*. Le sujet du tableau de M. De-

caisne ne présente pas grand intérêt; c'est l'*Arrivée d'Henriette d'Angleterre à la cour de France*. Cependant il en a tiré tout le parti possible, il a su répandre du charme dans cette collection de portraits, et colorer d'une manière très fine la tête de Louis XIV enfant.

Si l'histoire a fourni quelquefois de bonnes inspirations à nos peintres de genre, nos poètes modernes ne sont pas aussi heureux. M. de Lamartine aurait de la peine peut-être à reconnaître dans les compositions tirées de son poème, Laurence et Jocelyn; M. Hugo ne retrouverait pas sans doute, comme il les a conçus, Phœbus et les belles dames de son roman de *Notre-Dame;* il n'y a que M. de Vigny qui ait lieu d'être un peu plus content, et qui pourrait sourire à la jolie petite paysanne Pierrette que M. Année a peinte avec une naïveté et une fraîcheur de coloris qui fait penser aux charmantes créations du pinceau de Greuze.

La Bretagne a fait éclore aussi plusieurs scènes de la vie rustique, mais beaucoup d'entre elles nous semblent prises avec exagération. Il est difficile de bien rendre les choses naïves, surtout lorsqu'on veut leur donner plus de caractère qu'elles n'en ont. On tombe alors dans la caricature ou la grossièreté. Voilà ce que l'on pourrait dire au peintre des *Sonneurs bretons*. Nous aimons à croire qu'il aurait été plus vrai et tout aussi naïf dans l'expression de sa danse champêtre, s'il avait compris la Bretagne et ses mœurs comme l'auteur du poème de *Marie*, M. Brizeux; il aurait vu sur

La terre de granit recouverte de chênes

autre chose que d'informes paysans; il aurait vu une forte race, la race des vieux Sabins de la France, âpre, sauvage peut-être, mais noble et imposante dans sa vie et son costume. Il est juste de ne point confondre avec l'auteur du précédent tableau MM. Longuet et Fouquet. Leurs intérieurs bretons se font remarquer par un sentiment plus vrai du pays et par une bonne couleur. *La Mort de la femme du saunier*, de l'un, est d'une effrayante simplicité; *le Départ pour le baptême*, de l'autre, est une composition naturelle et agréable. Nous les engageons tous les deux à persévérer dans leurs études et à reproduire consciencieusement les vieilles mœurs de la terre celtique.

Passer de la Bretagne aux côtes d'Afrique, est un voyage peut-être un peu rapide; néanmoins, tout en n'établissant aucun rap-

port entre les deux contrées, l'imagination de M. Biard nous y transporte aisément. Là, sur une grève orageuse, nous voyons un amas de chairs blanches, un amas de femmes et d'enfans nus, palpitans d'effroi au bord de l'onde salée; et autour de cette chair de poisson, de cette marée humaine, une ronde de sauvages aux corps noirs et difformes, moitié singes et moitié hommes, dansant, hurlant, grimaçant, et le couteau dans les dents, s'apprêtant à dévorer tous ces restes effrayés du naufrage. Il est impossible de ne pas frissonner, de ne pas sentir ses cheveux dresser d'horreur, et cette peinture serait par trop épouvantable si le sentiment individuel de l'auteur n'y apparaissait, et n'en tempérait la crudité par la silhouette comique des figures, et l'allure grotesque des anthropophages. Sous ce point de vue, l'œuvre devient remarquable. L'alliance du grotesque et du terrible est possible; et la rencontre, dans la nature même, d'un peuple féroce et risible à la fois, légitime la tentative et ouvre une percée profonde dans l'art. Puis l'exécution du tableau répond merveilleusement au sujet, et le peintre s'y montre hardi dessinateur et bon coloriste. On ne pouvait guère rendre avec plus de force et de vérité le ton des chairs nues et l'entortillement des membres des malheureux naufragés.

Le *Duquesne obtenant la remise des prisonniers français pendant le bombardement d'Alger*, du même artiste, se recommande à l'attention publique par des qualités moins énergiques, mais non moins belles de couleur et de composition. Cependant, bien que l'auteur soit homme d'assez de talent pour atteindre au sentiment noble et contenu d'une grande scène historique, on sent qu'il n'est pas là sur son terrain naturel, et que sa verve ne s'y déploie pas en toute liberté. Nous le retrouvons donc avec plus de plaisir dans les deux scènes comiques qu'il a tirées des mœurs bourgeoises de Paris, *le Bain en famille* et *les Honneurs partagés*.

L'une, c'est un honnête négociant qui descend gravement dans la rivière, le livre sous le bras et le parapluie à la main, tandis que son fils boit à triples gorgées l'eau de la Seine. L'autre, c'est une bonne femme faisant la révérence au militaire qui porte les armes à son mari. Ce dernier tableau surtout est charmant. Moins naïf et moins idéal que Charlet et Pigal, M. Biard est plus incisif et plus vrai. Charlet et Pigal sont évidemment les peintres du

peuple. Si quelquefois ils le raillent, c'est toujours en gens qui l'aiment et qui se plaisent avec lui. M. Biard est le peintre des mœurs bourgeoises, le Molière des boutiques et des mairies de village; c'est le satiriste de la classe moyenne. Mais on n'est pas bien sûr que, tout en se moquant des ridicules de cette portion de la société, il ait un grand amour pour elle. Toutefois, M. Biard mérite d'occuper une belle place dans la série de nos peintres de mœurs familières. On trouvera peut-être que nous nous sommes trop étendu sur ses ouvrages; mais nous, qui croyons que l'art doit admettre le manteau de Scapin aussi bien que l'épée d'Achille, nous avons été heureux de louer un homme qui réunit à la richesse d'une palette puissante l'effusion d'une verve pleine d'originalité. Au milieu des pastiches nombreux que des prétentions exagérées produisent, il nous est agréable de rencontrer une simple et franche nature qui s'abandonne à son instinct, et qui, sans chercher à faire des merveilles, enfante des choses qui, pareilles aux singeries de M. Decamps, resteront peut-être bien long-temps après que de vastes et larges toiles auront été ensevelies dans la poussière de l'oubli.

III.

L'individualité, ce don si précieux et si rare dans les hautes régions de la peinture, se rencontre peut-être, suivant nous, plus facilement dans la peinture du paysage. A vrai dire, cette partie de l'art, peu cultivée chez les anciens et très pratiquée chez les modernes par des artistes nombreux, par les Italiens d'abord et plus tard par les Flamands, a pris en France, depuis quelques années, un essor remarquable. Il semble que nos artistes se soient souvenus que si l'Italie et la Flandre avaient enfanté les princes de la peinture historique et religieuse, la France avait donné le jour au Raphaël et au Michel-Ange du paysage, au divin Claude et au grand Poussin. En cela ils ont eu raison de s'enorgueillir, de se compter pour quelque chose dans l'art et de chercher à augmenter en ce genre les richesses de la nation. On peut donc signaler non-seulement un grand nombre de paysagistes modernes, mais encore parmi eux un certain nombre d'hommes doués d'un sentiment véritable et d'une forme tout-à-fait tranchée. Ainsi rien n'est plus chaud de ton que les terrains orientaux de M. Decamps; rien

n'est mieux pensé que les compositions de M. Aligny, rien n'est plus largement dessiné que les plantes de M. Marilhat; rien de plus éclatant et de plus riche en couleur que les feuillées d'automne de M. Huet; rien de plus précis et de plus net que les détails de M. Delaberge; rien n'est plus naïf que le pinceau de M. Bodinier. Rien n'égale le charme de M. Cabat, la solidité de M. Isabey, la finesse, la fraîcheur de M. Roqueplan; il est impossible d'imaginer une plus grande variété de manières. Ces artistes cependant sympathisent plus ou moins avec le Nord ou le Midi; et bien qu'ils marchent à la conquête de la nature par cent chemins divers et par des sentiers qui leur sont propres, ils regardent plus ou moins le ciel brumeux de la Hollande, ou les lignes profondes et claires de la campagne de Rome. Nous commencerons par ceux qui abondent dans le sentiment du Poussin et se rapprochent le plus de son style et de sa manière.

M. Aligny a exposé cette année une belle composition antique : c'est *le Supplice de Prométhée sur le Caucase*. Cette toile, qui rappelle dignement le *Polyphême* du grand maître, nous semble une des bonnes productions de M. Aligny. La tendre verdure et la fraîcheur des premiers plans contraste heureusement avec l'aridité et l'âpreté sauvage des roches du fond où le Titan expie son audace, sans toutefois que la composition perde de sa grandeur et de son unité. « O voûtes de l'éther, ô vents rapides qui soufflez autour de moi, sources des fleuves, flots innombrables des mers, terre immense et profonde, et toi, soleil dont les regards embrassent le monde entier, écoutez mes cris, voyez ce que les dieux font souffrir à un dieu. » Voilà la plainte gigantesque que le poète Eschyle prêtait jadis au Titan vaincu, et voilà bien encore ce que M. Aligny veut nous faire entendre. — Quels gémissemens profonds, et comme les filles de l'air, du fond de leurs retraites et de leurs vallons humides, écartent les branches des lauriers et écoutent avec terreur! — Ce tableau est exécuté avec un soin et une exactitude de forme extrême. Plusieurs autres compositions du même auteur, tirées de l'Écriture sainte, telles que *le Christ et la Samaritaine*, et l'*Apparition de Jésus sur le chemin d'Emmaüs*, offrent aussi de grandes beautés de lignes. C'est bien la terre pierreuse et sèche de la Judée; on sent que les études faites à Caprée et dans Ischia ont dû servir beaucoup au peintre pour lui donner le ca-

ractère de la Terre-Sainte. Mais peut-être l'application du système de M. Aligny est-elle poussée trop loin dans ces deux toiles, et va-t-elle jusqu'à la maigreur et à la dureté. M. Marilhat, qui nous avait déployé toute la magnificence des cactus et des palmiers d'Afrique, il y a deux ans, a cherché cette année l'églogue antique, et nous a rendu, dans un beau site de la Grèce, une scène de la pastorale de Longus, je crois. Ses jeunes arbres et leurs embranchemens sont dessinés avec finesse et élégance, ses terrains se coupent et se surmontent avec grandeur, ses groupes de pasteurs sont sagement distribués; mais les qualités du dessinateur semblent avoir absorbé celles du coloriste : ce tableau est d'un froid glacial. Au contraire, la vue du *Tombeau du scheik Abou-Mandour*, près de Rosette, rappelle les teintes chaudes et pleines de vie de ses premières toiles. Nous l'engageons bien sincèrement à continuer dans cette manière ; elle nous paraît être la plus naturelle, et l'expression la plus vraie de son talent. MM. Corot et Bertin suivent, avec des qualités diverses, la même route que M. Aligny. Le premier, homme d'instinct, a le sentiment de certains coins de la nature romaine, qu'il reproduit avec une naïveté brutale. Ses tons sont justes et bien posés; mais ils sont généralement gris et peu flatteurs. Son *Saint Jérôme au désert* offre de bonnes parties; mais nous préférons le tableau d'*Agar*, exposé il y a deux ans. Le second, plus précis, plus agréable et plus harmonieux, tire un merveilleux parti des élémens les plus simples du paysage. Un vaste rocher, un tronc d'arbre mort ou crevassé, une touffe de genêts roux et flétris, et une figure qui s'appelle tantôt Giotto, tantôt Jésus de Nazareth, lui suffisent pour une composition souvent de grande dimension. Certainement une pareille sobriété de moyens révèle une remarquable habileté et l'intelligence du grand et du beau; mais il est à craindre aussi que ce système parfois ne mène plutôt à des effets de décoration qu'à l'expression simple et vraie de la nature ; et c'est là ce que nous avons peur de rencontrer dans *le Christ au mont des Oliviers*, de M. Bertin, malgré la science de dessin et le sentiment élevé qui s'y manifestent.

M. Bodinier, qui semble procéder des vieux maîtres de l'école florentine, s'applique à rendre, avec leur netteté et leur rigueur de contour, jusqu'aux moindres plantes de la nature italienne. Cependant il ne néglige pas la couleur, et cherche à mettre dans ses fonds

et dans ses ciels la divine transparence des ciels de Claude Lorrain. Cet artiste n'a exposé cette année qu'une *Vue de la route de Rome à Naples*, qui nous a paru juste et belle. Ses premiers plans sont toutefois un peu mous et lâchés. De M. Bodinier, la transition est facile aux peintres qui, sans perdre de vue l'idéal, se renferment davantage dans l'imitation de la nature. Ainsi M. Cabat vient naturellement se placer sous notre plume. M. Cabat, bien que tourné vers le Nord, ne croit pas que le moindre coin de mur soit la beauté absolue; et, comme les maîtres du paysage, il choisit ses endroits. Ordinairement, ce sont de fines et verdoyantes prairies, des chaumières avec des treilles sous lesquelles causent des buveurs en la saison des blés, ou des nageurs au coin d'un canal, et tout cela touché avec une grace parfaite. Quelquefois il s'élève à l'idéal, à l'expression de la solitude et de la mélancolie; une pauvre femme engourdie par le froid et couchée dans une clairière lui suffit pour composer un tableau, et il réussit presque toujours à nous communiquer le sentiment qui l'anime. Ce n'est pas qu'il soit sans défaut; souvent sa main trop habile lui fait perdre de sa naïveté, et il rend alors la nature avec exagération; mais nous le jugeons trop amoureux de ses belles formes pour qu'il reste dans de fausses voies. Dans les deux vues qu'il a exposées cette année, celle prise dans le département de l'Indre remet en mémoire *le Buisson* de Ruysdaël. Elle ne nous paraît pas indigne du souvenir, et nous désirons que M. Cabat, suivant l'exemple du grand maître, s'approche de plus en plus de son divin modèle, la nature.

Parmi les artistes qui cultivent le paysage avec un sentiment non moins remarquable, nous citerons M. Jadin, qui modèle ses terrains avec tant de fermeté; M. Flers, dont les charmantes prairies bordées de saules verts, et les basses-cours de Normandie où passe un rayon de soleil, sont présentes à toutes les mémoires; M. Jules André, dont les lointains si fins et si légers, dont les premiers plans si précis et si vrais sont éclairés d'une lumière si harmonieuse; puis, M. Giroux, dont la touche est si pleine d'effet et de science. Certes, il a fallu une merveilleuse habileté pour bien mener à fin une toile aussi vaste et aussi remplie que celle que ce dernier a exposée à nos regards. Cette scène des glaciers du Dauphiné, cette vue de la Cascade du Bout-du-Monde est très naturellement prise et très fortement rendue. Les eaux sont d'une

belle transparence, le feuillage d'une bonne forme et d'une grande animation, et les groupes du premier plan d'une heureuse composition; on y sent bien toute la verte froideur d'un pays alpestre. C'est un beau tableau, qui ne laisse à désirer, suivant nous, qu'un peu plus de cet idéal dont Ruysdaël et Claude savaient si bien empreindre leurs études les plus vraies et les plus exactes. Ce souhait, nous pouvons le manifester également à l'égard de M. Brascassat. Il est impossible de rendre les formes et les mœurs des bestiaux avec plus de vérité d'observation, plus de science de dessin, et plus de vivacité de coloris qu'il ne l'a fait dans son beau combat de taureaux. Cependant un peu moins d'habileté et un peu plus de naïveté, peut-être, mettrait les tableaux de M. Brascassat assez près des meilleurs Paul Potter.

L'Océan, cette année, n'a pas un grand nombre de peintres. M. Gudin n'a rien envoyé de très important; M. Le Poitevin, malgré sa fécondité, ne retrouve pas les belles eaux de son tableau du *Vengeur;* M. Garneray est moins heureux dans ses batailles que dans ses pêches; et bien qu'il y ait du mouvement et de la couleur dans M. Casati, de bonnes intentions dans M. Morel-Fatio, on peut s'écrier : Où sont les vagues houleuses et les voiles si fuyantes de M. Roqueplan? où sont les carènes puissantes et solides de M. Isabey?

La peinture d'intérieur et de monument, qui a produit, dans deux systèmes différens, deux hommes aussi remarquables que MM. Granet et Bonnington, est dignement représentée par M. Perrot et M. Clément Boulanger. Le premier, fervent adorateur de l'Italie et disciple sévère des vieux maîtres, s'est appliqué à reproduire les formes des saints monumens de Pise et de Florence. Rien n'est juste et vrai comme ses peintures de la charmante église de la Spina, de la Tour de la Faim, de la Tour penchée et de l'intérieur de San Miniato. Mais ce qui nous semble supérieur par la finesse et la simplicité de l'exécution, c'est sa vue de la cathédrale de Pise. L'architecture byzantine du dôme est bien rendue, et ce tableau, digne pendant de sa belle vue intérieure du Campo-Santo, est assurément une des meilleures pièces de la galerie architecturale des vieux monumens toscans, qu'il a entreprise et qu'il complète avec tant de patience et de zèle. M. Clément Boulanger dessine peut-être avec moins de correction et de

justesse, mais son pinceau a plus de charme et de vivacité; il sait davantage animer les lignes de ses monumens par des scènes d'histoire et des groupes de figures. *Sa procession de la fête de la Gargouille, à Rouen*, est un morceau plein de vie et de couleur, qui le place à un très haut rang parmi les successeurs de Bonnington. Il y a aussi, dans le même genre, une bonne vue de la grande place de Bruxelles, peinte par M. Flandin, et une vue d'Honfleur, heureusement rendue par M. Danvin. Il y aurait encore à parler d'autres paysagistes, qui, à de moindres degrés, méritent des éloges et des encouragemens; mais les bornes d'un article ne le permettent pas, l'espace est bien petit et le nombre trop grand. Qui ne voudrait, en effet, faire partie d'une corporation pareille, qui ne voudrait s'enrôler dans une telle troupe, lorsque l'on voit de quelles ivresses sont comblés les paysagistes, et de quelles récompenses sont payés leurs travaux? Ils vivent dans la sainte compagnie de la nature, ils vivent avec ce qu'il y a de plus beau dans le monde, le ciel, la mer, la terre, les plantes, les fleurs et les animaux; ils ne touchent presque point aux idées et n'ont presque rien à démêler avec les passions humaines, et lorsqu'ils meurent, ils arrivent, comme Michel-Ange, comme Raphaël, mais sans s'être donné autant de mal, à la gloire, et à une belle place dans le temple de l'art.

IV.

Si les paysagistes abondent en raison des progrès matériels de la peinture et du long avenir qui s'ouvre devant eux, le nombre des sculpteurs ne paraît pas s'accroître. Si les uns sont heureux, tranquilles et sereins, comme gens qui marchent sur la terre ferme, les autres ne le sont pas autant, et ils semblent craindre que la civilisation ne rétrécisse leur art. Ils peuvent bien encore se proposer l'expression des idées morales, la personnification des vertus et des vices, et concourir à l'embellissement de l'architecture; mais l'exécution devient de plus en plus difficile, parce qu'ils sont obligés de s'en tenir aux côtés poétiques de l'humanité, et que le nu, base de l'art antique, la forme la plus auguste de la divinité, disparaît de plus en plus de nos mœurs. Les sculpteurs anciens étaient les plus fortunés des artistes; ils avaient à rendre

l'image des dieux sous la nudité des plus belles formes humaines, et actuellement nos sculpteurs n'ont pas des dieux à modeler, mais des hommes, des hommes vêtus depuis les pieds jusqu'à la tête, et Dieu sait de quels costumes. Ils sont à plaindre, vraiment. Néanmoins tous ne subissent pas les exigences que la société nouvelle leur impose, et il en est qui protestent contre elles avec persévérance par des œuvres qui ne manquent point de grace et de sentiment. Sous ce point de vue, nous remercions M. Bosio de nous avoir donné la statue de *la nymphe Salmacis*. La tête nous paraît insignifiante et un peu longue ; mais le corps, souple et fin, se ploie avec délicatesse sur les genoux. M. David, qui comprend l'importance du nu dans la sculpture, a su éviter, dans sa statue de *Talma*, la forme mesquine et déséspérante du costume moderne. Il a suivi l'exemple de Flaxman, et couvert d'une toge romaine les épaules du Roscius français. Nous n'avons qu'à le louer du parti qu'il a pris, car sans cette hardiesse, nous n'aurions pas le plaisir de voir la poitrine et le bras qu'il a si bien modelés. Il est heureux pour M. Foyatier d'avoir eu à faire pour la maison du roi la statue de *l'abbé Suger*. Le vieux catholicisme lui a fourni ces vêtemens à larges plis qui donnent aux figures tant de grandeur et de caractère. La tête est rudement accentuée; elle est austère, et nous semble exprimer assez bien le double rôle de Suger, celui de l'homme d'état et du moine. M. Etex, dans sa statue de la *reine Blanche*, a voulu réunir la naïveté de la vieille sculpture gothique à la pratique et à la science moderne. Ses efforts, sans être couronnés d'un plein succès, n'en sont pas moins louables. Il y a un beau jet de draperie et de la noblesse dans l'attitude. Le buste de *M. Dupont de l'Eure*, du même artiste, est exécuté avec soin; les rugosités de son cou de bœuf, qui le font ressembler à quelque vieux sénateur romain, sont traitées en conscience; mais peut-être sent-on un peu trop le travail. M. Mercier a du sentiment et de la grace, mais il est souvent près de l'afféterie. Sa manière de traiter le portrait avec le costume actuel n'est pas heureuse et manque de caractère. Le groupe en bronze de M. Desbœufs, *Souvenir de la fête de la madone di pie di grotta*, n'est pas sans charme et sans naïveté. Il y a de l'ivresse dans les yeux et dans le sourire du Napolitain qui donne à boire à l'enfant. Le bronze de la statue de M. Feuchère, le *Benvenuto Cellini*, est tellement brillant, que l'effet général en

est difficilement saisi. Cependant la statue gagne en finesse. Il y a un buste charmant de jeune fille de M. Duret. La bouche est modelée avec une grace extrême. Le vase de M. de Triquetti, représentant l'âge d'or et l'âge de fer, est conçu dans le goût de la renaissance. La partie supérieure est bien entendue, mais le socle est pauvre d'invention, et trop maigre pour soutenir le large flanc du vase. Il y a enfin un charmant génie de la pêche, qui, les ailes au dos et le filet en main, est venu de Rome nous apporter le nom de l'aimable et modeste Tenerani, et nous apprendre que dans le sein de cette antique mère des arts il se trouve encore des hommes qui cherchent le beau, qui le comprennent et qui l'expriment avec un sentiment vraiment original.

Nous pourrions encore parler d'un grand nombre de morceaux qui sont les résultats de travaux sans doute consciencieux; mais qu'en dirions-nous, si ce n'est que, presque tous commandés par la maison du roi à leurs auteurs, ils n'ont pas été pour eux de puissantes sources d'inspiration? L'année prochaine probablement verra le temple de la sculpture s'éclairer de rayons aussi vifs que celui de la peinture. M. Pradier ne nous donnera pas toujours des statuettes bourgeoises, et nous fera peut-être admirer les chairs délicates d'une jeune Vénus; M. Duret ne se contentera pas de nous offrir un joli buste, il nous ramènera encore quelque jeune Mercure oublié dans Pompeï. Il n'y aura pas toujours des généraux d'empire à sculpter, et des arcs de triomphe à décorer de bonnets à poil et de guêtres de pierre; aussi M. Rude pourra-t-il nous donner un pendant à son petit Napolitain. Le rôle de la sculpture est encore assez grand, bien qu'elle soit menacée par la civilisation. Elle peut prendre l'initiative et tourner les esprits vers le beau par une connaissance approfondie du corps humain, et une étude du nu plus naïve et plus vraie qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. On nous dira, sans doute, que ce sont des chimères et que cela est impossible, parce que cela est contraire à nos mœurs. Nous ne répondrons qu'une chose, c'est qu'au XVIe siècle, on était bien loin de vivre et de s'habiller à la grecque et à la romaine, et pourtant Michel-Ange, plongeant avec fierté dans l'anatomie, ne peignit que le nu dans son *Jugement dernier*, ne sculpta que le nu dans son admirable chapelle des Médicis. Sans le nu, il n'eût pas été Michel-Ange, il n'eût pas été le Phidias des temps

modernes; et personne n'a pu se dire plus chaste et plus religieux que ce grand homme.

L'architecture, cette sœur aînée des arts, qui les précède tous et leur bâtit des temples, l'architecture a certainement droit à quelques paroles de nous dans cet examen de l'exposition. Elle les mérite d'autant mieux, que parmi les projets de monumens qu'elle soumet au jugement du public, elle en présente deux surtout dans l'intérêt des artistes. Ce sont les projets de MM. Cannissié et Horeau, architectes à Paris, concernant l'exposition des beaux arts et des produits de l'industrie. Pénétrés de l'insuffisance et de l'inconvenance des salles actuelles d'exposition, et jaloux de rendre à l'étude des jeunes gens et à l'admiration des étrangers les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui y sont renfermés, ils ont pensé qu'il était urgent de construire en dehors du Louvre deux salles spéciales d'exposition. Ils ont jugé tous les deux que le lieu le plus convenable à ces constructions était le terrain situé entre les arbres des Champs-Élysées et les premiers fossés de la place de la Concorde. Le projet de M. Horeau se compose de deux parallélogrammes faisant face à la place. Il est d'un style riche et monumental; mais ses développemens, très vastes, peuvent lui créer des difficultés d'admission. Le projet de M. Cannissié se compose de deux hexagones, l'un s'alignant d'un côté avec le Cours-la-Reine, et l'autre avec l'avenue qui borde l'Élysée. C'est un bon travail, bien raisonné dans l'ensemble et dans les détails; il est moins vaste, moins élégant que le premier, mais aussi moins dispendieux, et d'un style plus sévère. Il nous semble réunir des conditions de goût et d'économie qui permettent d'appeler sur lui l'attention générale.

En outre de ces deux projets, il y a un grand nombre de plans, d'études et de restaurations de monumens gothiques et de la renaissance. Deux bons dessins de M. Berthelin représentent l'agrandissement de l'Hôtel-de-Ville de Paris dans le même système d'architecture que la façade actuelle, et d'après les plans de MM. Godde et Lesueur. Les études de M. Vasserot sur la cathédrale d'Amiens, et celles de M. Lassus, concernant la peinture sur verre du XIIIe siècle, prise dans la cathédrale de Chartres, sont exécutées avec soin. Mais ce qui nous a le plus intéressé, c'est le travail de M. Camille Bouchet sur la villa Pia à Rome.

On sait que cette villa charmante est le chef-d'œuvre de Pirro Ligorio, et que cet architecte a déployé dans ce petit monument toutes les richesses de forme de la renaissance. Il fallait beaucoup de goût et d'habileté de dessin pour bien rendre le caractère de la villa Pia. M. Bouchet nous paraît avoir réuni ses deux qualités. Bien que ses aquarelles soient de petites dimensions, le trait est si fin, qu'on ne perd aucun détail. Le frontispice, composé avec les ornemens de la villa, nous semble un délicieux dessin. Dans un temps où l'architecture civile et domestique incline si fort au goût et au style des monumens du XVIe siècle, c'est une heureuse idée que la publication d'un pareil ouvrage. Il est à espérer que, comme la gravure au trait de la porte du baptistère de Florence qu'édite en ce moment Pieri Besnard, l'ouvrage de M. Bouchet attirera l'attention du public, et exercera sur le goût des artistes et des architectes une influence salutaire.

Nous mentionnerons aussi dans notre revue la gravure, cet art tout moderne qui est arrivé à une vigueur d'exécution vraiment incroyable. Elle serait à elle seule le sujet d'un long chapitre, tant elle embrasse de genres, et tant de nos jours elle prend de développement; mais nous ne la suivrons pas dans toutes les voies qu'elle parcourt, et nous nous contenterons de dire qu'elle a fourni cette année à l'exposition trois belles planches au burin. L'une est de M. Prudhomme, d'après *les Enfans d'Edouard*, de M. Delaroche, l'autre de M. Richomme, d'après la *Vierge au livre* de Raphaël, et la troisième enfin de M. Calamatta, d'après le *Vœu de Louis XIII* de M. Ingres. Le tableau de M. Delaroche nous semble gagner beaucoup à être gravé; le burin a fait disparaître quelques tons vineux répandus sur les chairs, et maintenant la précision de la forme s'allie bien avec l'harmonie de ton de la gravure. La réputation de M. Richomme est établie par de bons ouvrages, et entre autres par sa belle *Sainte Famille* du Musée royal; cette nouvelle planche ne peut que l'augmenter encore. Celle de M. Calamatta rappelle, on ne peut mieux, la peinture de l'original, et la rend avec un charme extrême. Il y a dans cette page tant d'habileté de burin, et tant de science de dessin, qu'il nous serait difficile de l'apprécier convenablement en trois lignes. La *Revue*, du reste, dans son dernier numéro, et par l'organe d'un de ses critiques les plus distingués, s'en est occupée d'une façon toute

spéciale, et lui a consacré un article aussi flatteur que judicieux. M. Calamatta a exposé en outre une série de portraits au pastel, parmi lesquels on remarque celui de George Sand et celui de M. Liszt. Ces deux morceaux se distinguent par la grace et l'élévation du style, et sont empreints d'un sentiment vraiment poétique.

Enfin, pour n'oublier aucun genre, car l'art a le sein vaste et immense, nous finirons par la lithographie. Si l'on veut connaître une assez belle reproduction de l'œuvre d'un grand maître allemand, on ira la chercher dans la collection d'épreuves exposées par M. Léon Noël. C'est le *Christ aux Enfans* d'Overbeck. Nous qui avons vu l'admirable dessin original, nous aimons encore la copie et nous la trouvons faite avec beaucoup de charme et de naïveté. Il y a aussi une bonne épreuve d'un tableau de M. Winterhalter, appartenant au grand-duc de Bade : c'est un concert que deux belles Romaines donnent à un petit Romain. L'enfant est si beau, si grave et si tendre, qu'on voudrait l'embrasser.

Que conclure de ce que nous venons de voir et de ce que nous venons de dire, c'est que l'art français est loin de déchoir, que la vie l'anime et l'échauffe, mais que cette vie incertaine et inquiète le précipite dans bien des erreurs et des tâtonemens. Comme inspiration, ce ne sont pas les sources qui lui manquent, devant lui s'épanche une nappe d'eau merveilleuse et abondante. Toutes les formules des anciennes civilisations lui sont connues, les sanctuaires de toutes les religions ouverts; il peut se servir de tous les chefs-d'œuvre émanés du cerveau humain jusqu'à ce jour; l'histoire du monde regorge de faits, et la nature sur tous les points du globe lui découvre le sein. Cependant, malgré cette multitude de faits, cette richesse d'idées, malgré sa liberté enfin, il hésite et ne sait quel parti prendre; on dirait, à le voir se heurtant à toutes les écoles, tantôt aux Allemands, tantôt aux Italiens, tantôt aux Flamands, que c'est justement la richesse qui l'embarrasse et le rend si timide. Il commence souvent par Rubens et tourne à Raphaël, ou souvent il débute dans le sentiment d'un Italien et finit par être un Flamand. Quel est-il? est-il dessinateur? est-il coloriste? abonde-t-il dans une qualité plus que dans une autre, ou sa nature est-elle de les comprendre toutes les deux. Cette hési-

tation, cette incertitude dans l'art actuel est pénible à voir, et fait réfléchir sérieusement sur son avenir.

A jeter les yeux sur le passé, à se rappeler les noms de ses plus glorieux enfans, nous trouvons depuis le XVIe siècle que ce sont les hommes de réflexion et de pensée qui dominent et représentent le mieux le génie français. C'est Clouet, Poussin, Lesueur, Lebrun, David, tous hommes patiens et de labeur, tous nourrissons plus ou moins de l'Italie, tous dessinateurs corrects et froids, traînant à leur suite une foule d'imitateurs plus froids encore, et écrasant de leur nombre deux ou trois coloristes. De nos jours, les artistes qui éveillent le plus l'attention et la sympathie du public ont de l'affinité avec les premiers peintres que nous venons de nommer, et surpassent en nombre les organisations qui se rapprochent du Nord. Peut-être est-il dans notre nature de pencher vers le Midi plutôt que vers le Nord. Peut-être l'élément latin, qui l'emporte sur tous les autres élémens de notre langage, doit-il dominer dans notre sentiment de l'art. Peut-être avons-nous plus de raison que d'imagination. Quoi qu'il en soit, si l'élément latin, domine, nous désirons qu'il se montre franchement; et si l'élément du Nord existe, bien que plus rare, qu'il apparaisse hardiment et n'abâtardisse pas ses fruits. Dans l'art, l'homme n'a pas qu'une seule manière d'exprimer la nature et de rendre sa pensée, il a le dessin, et ensuite la couleur. Il est vrai que Dieu, en imposant à la matière les divins contours préconçus dans sa pensée éternelle, n'oublia pas la couleur et fit jaillir la lumière sur la face du monde. Mais l'art humain, en imitant la main divine, ne peut jamais atteindre à l'harmonie parfaite du dessin et de la couleur. Il arrive donc presque toujours que l'on est organisé plutôt pour l'une que pour l'autre; c'est pourquoi bien des maîtres, s'appuyant sur la faiblesse humaine, et désespérant d'arriver à la réunion complète des deux qualités, ont pris le parti, pour monter au faîte de la renommée, de pousser aussi loin que possible la qualité qui était le plus dans leur sentiment.

Cependant, tout en conseillant aux peintres de marcher dans le sens de leur instinct, nous ne voulons pas qu'ils tombent dans l'exagération et commettent les attentats les plus graves contre la raison et la souveraine beauté. Nous ne voulons pas que,

pareils à un maître dont nous admirons le haut sentiment et dont nous reconnaissons les éclatans services, ils arrivent à faire d'un torse charnu un morceau d'anatomie pénible à voir, d'une composition vivante et animée un tableau terne et sans vie. Nous voulons qu'ils ressemblent au divin Raphaël, qui, tout en poussant jusqu'à la plus haute puissance la qualité sublime qu'il avait reçue du ciel, le dessin, n'oubliait pas les progrès matériels de l'art et s'efforçait de plus en plus d'atteindre au charme et à la vérité de la couleur. Nous voulons qu'ils imitent le grand Rubens, qui, tout en lâchant la bride aux démons enflammés de la peinture, ne négligeait pas le dessin et arrivait à la beauté de l'idéal et à la simplicité de la composition dans sa magnifique *Descente de Croix* d'Anvers. O Raphaël! ô Rubens! splendides demi-dieux qui siégez aux deux pôles du monde de la peinture! vous qui, dans des sentimens différens et sous des cieux divers, avez parcouru victorieux toute l'échelle de l'art; vous qui avez exprimé la nature sous tous ses aspects; qui avez formulé toutes les passions, toutes les joies, toutes les douleurs, tous les amours, toutes les haines; vous qui avez plongé dans l'Océan, soufflé dans la conque des Tritons, et fait écumer les ondes; vous qui avez fait frissonner les forêts, et voler la poussière sanglante des batailles; vous qui, portés par l'aile du génie, avez plané sur l'histoire du monde depuis son commencement; vous qui avez été les égaux et les amis des princes de la terre; vous qui de la moindre plante, vous êtes élevés jusqu'au sanctuaire de Dieu; vous qui avez enfin habité avec les prophètes et les chérubins de feu; maîtres de l'art, jetez les yeux sur la France, et des rayons de vos nobles fronts illuminez sa face.

Si vous n'êtes pas les derniers mots de la peinture, si dans le vaste champ de l'art, il y a encore à glaner et même à moissonner après vous, si l'industrie ne doit pas nous couvrir entièrement de son manteau glacé, venez nous révéler les hautes vérités que vous avez comprises, ouvrez-nous la paupière, élargissez notre tête: faites que nous comprenions tous que vous pouvez régner ensemble sur l'empire de l'art, sans que l'un anéantisse l'autre; que si le dessin est la base fondamentale de la peinture, sa partie la plus chaste et la plus idéale, la couleur en est le mouvement, la vie et la liberté; que le but de l'art n'est pas seule-

ment d'imiter la nature, mais de charmer, d'émouvoir, et d'élever aux vérités éternelles; que l'artiste doit être un homme plein de foi en son œuvre, et que son sentiment, doit être profond afin que la forme qui en découle soit bien caractérisée et le suive à travers toutes les inspirations de son ame; que l'esprit est la mort du grand art, que l'esprit n'engendre que l'habileté et des qualités factices; mais que le sentiment, soutenu et guidé par l'étude, peut seul mener à la production des belles choses; enfin, soufflez-nous dans les narines le feu divin qui vous animait, ô grands esprits, ô mortels supérieurs! et peut-être, à la fin des siècles, lorsque Dieu, suivant la belle imagination du malheureux Grenville, après avoir détruit la terre, fera porter dans les cieux, par ses ministres ailés, les plus hautes productions de l'art, les plus nobles émanations du génie humain, peut-être que dans le vaste et sublime musée du ciel, la France trouvera une place et ne sera pas la dernière.

A. B.

MAUPRAT.

DEUXIÈME PARTIE.

VII.

A peine le curé eut-il reconnu Edmée qu'il fit trois pas en arrière avec une exclamation de surprise; mais ce ne fut rien auprès de la stupéfaction de Patience, lorsqu'il eut promené sur mes traits la lueur du tison enflammé qui lui servait de torche. — La colombe en compagnie de l'ourson! s'écria-t-il, que se passe-t-il donc? — Ami, répondit Edmée en mettant, à mon propre étonnement, sa main blanche dans la main grossière du sorcier, recevez-le aussi bien que moi-même. J'étais prisonnière à la Roche-Mauprat, et il m'a délivrée. — Que les iniquités de sa race lui soient pardonnées pour cette action! dit le curé. — Patience me prit le bras sans rien dire, et me conduisit auprès du feu. On m'assit sur l'unique chaise de la résidence, et le curé se mit en devoir d'examiner ma jambe, tandis qu'Edmée racontait notre aventure, et s'informait de la chasse et de son père. Patience ne put lui en donner aucune nouvelle. Il avait entendu le cor résonner dans les bois, et la fusillade contre les loups avait troublé son repos plu-

sieurs fois dans la journée. Mais, depuis l'orage, le bruit du vent avait étouffé tous les autres bruits, et il ne savait rien de ce qui se passait dans la Varenne. Marcasse monta lestement une échelle, qui, à défaut de l'escalier rompu, conduisait aux étages supérieurs de la tour; son chien le suivit avec une merveilleuse adresse. Ils redescendirent bientôt, et nous apprîmes qu'une lueur rouge montait sur l'horizon du côté de la Roche-Mauprat. Malgré la haine que j'avais pour cette demeure et pour ses hôtes, je ne pus me défendre d'une sorte de consternation en entendant dire que, selon toute apparence, le manoir héréditaire qui portait mon nom était pris et livré aux flammes; c'était la honte de la défaite; et cet incendie était comme un sceau de vasselage apposé sur mon blason par ce que j'appelais les manans et les vilains. Je me levai en sursaut, et si je n'eusse été retenu par une violente douleur au pied, je crois que je me serais élancé dehors. — Qu'avez-vous donc? me dit Edmée, qui était près de moi en cet instant. — J'ai, lui répondis-je brusquement, qu'il faut que je retourne là-bas; car mon devoir est de me faire tuer plutôt que de laisser mes oncles parlementer avec la canaille. — La canaille! s'écria Patience en m'adressant pour la première fois la parole, qui est-ce qui parle de canaille ici? j'en suis, moi, de la canaille; c'est mon titre, et je saurai le faire respecter. — Ma foi! ce ne sera pas de moi, dis-je en repoussant le curé qui m'avait fait rasseoir. — Ce ne serait pourtant pas la première fois, répondit Patience avec un sourire méprisant. — Vous me rappelez, lui dis-je, que nous avions de vieux comptes à régler ensemble; et, surmontant l'affreuse douleur de mon entorse, je me levai de nouveau, et, d'un revers de main, j'envoyai don Marcasse, qui voulut succéder au curé dans le rôle de pacificateur, tomber à la renverse au milieu des cendres. Je ne lui voulais aucun mal, mais j'avais les mouvemens un peu brusques, et le pauvre homme était si grêle, qu'il ne pesait pas plus dans ma main qu'une belette n'eût fait dans la sienne. Patience était debout devant moi, les bras croisés, dans une attitude de philosophe stoïcien; mais son regard sombre laissait jaillir la flamme de la haine. Il était évident que, retenu par ses principes d'hospitalité, il attendait, pour m'écraser, que je lui eusse porté le premier coup. Je ne l'eusse pas fait attendre, si Edmée, méprisant le danger qu'il y avait à s'approcher d'un fu-

rieux, ne m'eût saisi le bras en me disant d'un ton absolu : — Rasseyez-vous, tenez-vous tranquille, je vous l'ordonne. — Tant de hardiesse et de confiance me surprit et me plut en même temps. Les droits qu'elle s'arrogeait sur moi étaient comme une sanction de ceux que je prétendais avoir sur elle. — C'est juste, lui répondis-je en m'asseyant, et j'ajoutai, en regardant Patience : — Cela se retrouvera. — *Amen*, répondit-il en levant les épaules. — Marcasse s'était relevé avec beaucoup de sang-froid, et, secouant les cendres dont il était sali, au lieu de s'en prendre à moi, il essayait, à sa manière, de sermonner Patience. La chose n'était pas facile en elle-même; mais rien n'était moins irritant que cette censure monosyllabique jetant sa note au milieu des querelles comme un écho dans la tempête. — A votre âge, disait-il à son hôte, pas patient du tout ! Tout le tort, oui, tort, vous ! — Que vous êtes méchant! me disait Edmée en laissant sa main sur mon épaule, ne recommencez pas, ou je vous abandonne. — Je me laissais gronder par elle avec plaisir, et sans m'apercevoir que, depuis un instant, nous avions changé de rôle : c'était elle maintenant qui commandait et menaçait; elle avait repris toute sa supériorité réelle sur moi en franchissant le seuil de la tour Gazeau; et ce lieu sauvage, ces témoins étrangers, cet hôte farouche, représentaient déjà la société où je venais de mettre le pied, et dont j'allais bientôt subir les entraves.

— Allons, dit-elle en se tournant vers Patience, nous ne nous entendons pas ici, et moi je suis dévorée d'inquiétude pour mon pauvre père qui me cherche et qui se tord les bras à l'heure qu'il est. Bon Patience, trouve-moi un moyen de le rejoindre avec ce malheureux enfant que je ne puis laisser à ta garde, puisque tu ne m'aimes pas assez pour être patient et miséricordieux avec lui. — Qu'est-ce que vous dites? s'écria Patience en posant sa main sur son front comme au sortir d'un rêve. Oui, vous avez raison; je suis un vieux brutal, un vieux fou. Fille de Dieu! dites à ce garçon... à ce gentilhomme que je lui demande pardon du passé et que, pour le présent, je mets ma pauvre cellule à ses ordres; est-ce bien parlé? — Oui, Patience, dit le curé; d'ailleurs tout peut s'arranger; mon cheval est doux et solide, Mlle de Mauprat va le monter, vous et Marcasse le conduirez par la bride, et moi je resterai ici près de notre blessé. Je réponds de le bien soigner

et de ne l'irriter en aucune façon. N'est-ce pas, monsieur Bernard, vous n'avez rien contre moi, vous êtes bien sûr que je ne suis pas votre ennemi? — Je n'en sais rien, répondis-je, c'est comme il vous plaira. Ayez soin de *la cousine*, conduisez-la; moi, je n'ai besoin de rien, et je ne me soucie de personne. Une botte de paille et un verre de vin, c'est tout ce que je voudrais, si c'était possible. — Vous aurez l'un et l'autre, dit Marcasse en me présentant sa gourde, et voici d'abord de quoi vous réconforter; je vais à l'écurie préparer le cheval. — Non, j'y vais moi-même, dit Patience; ayez soin de ce jeune homme. — Et il passa dans une autre salle basse qui servait d'écurie au cheval du curé, durant les visites que celui-ci lui rendait. On fit passer l'animal par la chambre où nous étions, et Patience, arrangeant le manteau du curé sur la selle, y déposa Edmée avec un soin paternel. — Un instant! dit-elle avant de se laisser emmener; monsieur le curé, vous me promettez, sur le salut de votre ame, de ne pas abandonner mon cousin avant que je sois revenue avec mon père pour le chercher? — Je le jure, répondit le curé. — Et vous, Bernard, dit Edmée, vous jurez sur l'honneur que vous m'attendrez ici? — Je n'en sais rien du tout, répondis-je, cela dépendra du temps et de ma patience; mais vous savez bien, cousine, que nous nous reverrons, fût-ce au diable, et, quant à moi, le plus tôt possible. — A la clarté du tison que Patience agitait autour d'elle pour examiner le harnais du cheval, je vis son beau visage rougir et pâlir; puis elle releva sa tête penchée tristement et me regarda fixement d'un air étrange. — Partons-nous? dit Marcasse en ouvrant la porte. — Marchons, dit Patience en prenant la bride. Ma fille Edmée, baissez-vous bien en passant sous la porte... — Qu'est-ce qu'il y a, Blaireau? dit Marcasse en s'arrêtant sur le seuil et en mettant en avant la pointe de son épée glorieusement rouillée dans le sang des animaux rongeurs.

Blaireau resta immobile, et, s'il n'eût été *muet de naissance*, comme disait son maître, il eût aboyé; mais il avertit à sa manière en faisant entendre une sorte de toux sèche, qui était son plus grand signe de colère et d'inquiétude. — ..... Quelque chose là-dessous, dit Marcasse. — Et il avança fort courageusement dans les ténèbres en faisant signe à l'amazone de ne pas sortir. La détonation d'une arme à feu nous fit tous tressaillir. Edmée sauta

légèrement à bas du cheval, et, par un mouvement instinctif qui ne m'échappa point, vint se placer derrière ma chaise. Patience s'élança hors de la tour; le curé courut au cheval épouvanté, qui se cabrait et reculait sur nous; Blaireau réussit à aboyer. J'oubliai mon mal, et d'un saut je fus aux avant-postes.

Un homme, criblé de blessures et répandant un ruisseau de sang, était couché en travers devant la porte. C'était mon oncle Laurent, mortellement blessé au siége de La Roche-Mauprat, qui venait expirer sous nos yeux. Avec lui était son frère Léonard, qui venait de tirer à tout hasard son dernier coup de pistolet, et qui heureusement n'avait atteint personne. Le premier mouvement de Patience fut de se mettre en défense; mais, en reconnaissant Marcasse, les fugitifs, loin de se montrer hostiles, demandèrent asile et secours, et personne ne crut devoir leur refuser l'assistance que réclamait leur déplorable situation. La maréchaussée était à leur poursuite. La Roche-Mauprat était la proie des flammes; Louis et Pierre s'étaient fait tuer sur la brèche; Antoine, Jean et Gaucher étaient en fuite d'un autre côté. Peut-être étaient-ils déjà prisonniers. — Rien ne saurait rendre l'horreur des derniers momens de Laurent. Son agonie fut rapide, mais affreuse. Il blasphémait à faire pâlir le curé. A peine la porte fut-elle refermée et le moribond déposé à terre, qu'un râle horrible s'empara de lui. Malgré nos représentations, Léonard, ne connaissant d'autre remède que l'eau-de-vie, arrachant de mes mains (non sans m'adresser en jurant un reproche insultant pour ma fuite) la gourde de Marcasse, desserra de force, avec la lame de son couteau de chasse, les dents contractées de son frère, et lui versa la moitié de la gourde. Le malheureux bondit, agita ses bras dans des convulsions désespérées, se releva de toute sa hauteur, et retomba raide mort sur le carreau ensanglanté. Nous n'eûmes pas le loisir d'une oraison funèbre; la porte retentit sous les coups redoublés de nouveaux assaillans. — Ouvrez, de par le roi, crièrent plusieurs voix; ouvrez à la maréchaussée. — A la défense! s'écria Léonard en relevant son couteau et en s'élançant vers la porte. Vilains, montrez-vous gentilshommes! et toi, Bernard, répare ta faute, lave ta honte, ne souffre pas qu'un Mauprat tombe vivant dans les mains des gendarmes!

Commandé par l'instinct du courage et de la fierté, j'allais l'imi-

ter, quand Patience, s'élançant sur lui et le terrassant avec une force herculéenne, lui mit le genou sur la poitrine en criant à Marcasse d'ouvrir la porte. Cela fut fait avant que j'eusse pu prendre parti pour mon oncle contre son hôte inexorable. Six gendarmes s'élancèrent dans la tour, et nous tinrent tous immobiles au bout de leurs fusils. — Holà! messieurs, dit Patience, ne faites de mal à personne, et prenez ce prisonnier. Si j'eusse été seul avec lui, je l'eusse défendu ou fait sauver; mais il y a ici de braves gens qui ne doivent pas payer pour un coquin, et je ne me soucie pas de les exposer dans un engagement. Voilà le Mauprat. Songez que votre devoir est de le remettre sain et sauf dans les mains de la justice. Cet autre est mort. — Monsieur, rendez-vous, dit le sous-officier de maréchaussée en s'emparant de Léonard. — Jamais un Mauprat ne traînera son nom sur les bancs d'un présidial, répondit Léonard d'un air sombre. Je me rends; mais vous n'aurez que ma peau. — Et il se laissa asseoir sur une chaise sans faire de résistance. Tandis qu'on se préparait à le lier : — Une seule, une dernière charité, mon père, dit-il au curé. Passez-moi le reste de la gourde; je me meurs de soif et d'épuisement. — Le bon curé lui passa la gourde, qu'il avala d'un trait. Sa figure décomposée avait une sorte de calme effrayant. Il semblait absorbé, attéré, incapable de résistance. Mais au moment où on lui liait les pieds, il arracha un pistolet à la ceinture d'un des gendarmes, et se fit sauter la cervelle.

Je fus bouleversé de ce spectacle affreux. Plongé dans une morne stupeur, ne comprenant plus rien à ce qui m'entourait, je restai pétrifié, ne m'apercevant pas que depuis quelques instans j'étais l'objet d'un débat sérieux entre la maréchaussée et mes hôtes. Un gendarme prétendait me reconnaître pour un Mauprat coupe-jarret. Patience niait que je fusse autre chose qu'un garde-chasse de M. Hubert de Mauprat escortant sa fille. Ennuyé de ce débat, j'allais me nommer, lorsque je vis un spectre se lever à côté de moi. C'était Edmée qui s'était collée entre la muraille et le pauvre cheval effrayé du curé, qui, les jambes étendues et l'œil en feu, lui faisait comme un rempart de son corps. Elle était pâle comme la mort, et ses lèvres étaient tellement contractées d'horreur, qu'elle fit d'abord des efforts inouis pour parler sans pouvoir s'exprimer autrement que par signes. Le sous-officier, touché de sa jeunesse

et de sa situation, attendit avec déférence qu'elle réussît à s'expliquer. Enfin, elle obtint qu'on ne me traitât pas en prisonnier, et qu'on me conduisît avec elle au château de son père, où elle donnait sa parole d'honneur qu'on fournirait sur mon compte des explications et des garanties satisfaisantes. Le curé et les deux autres témoins appuyant cette promesse, nous partîmes tous ensemble, Edmée sur le cheval du sous-officier, qui prit celui d'un de ses hommes, moi sur le cheval du curé, Patience et le curé à pied entre nous, la maréchaussée sur nos flancs, Marcasse en avant, toujours impassible au milieu de l'épouvante et de la consternation générale. Deux gendarmes restèrent à la tour pour garder les cadavres et constater les faits.

VIII.

Nous avions fait une lieue environ dans les bois, nous arrêtant à chaque embranchement de route pour appeler; car Edmée, convaincue que son père ne rentrerait pas chez lui sans l'avoir retrouvée, suppliait ses compagnons de voyage de l'aider à le rejoindre; ce à quoi les gendarmes répugnaient beaucoup, craignant d'être surpris et attaqués par quelques groupes des fuyards de la Roche-Mauprat. Chemin faisant, ils nous apprirent que le repaire avait été conquis à la troisième attaque. Jusque-là les assaillans avaient ménagé leurs forces. Le lieutenant de maréchaussée voulait qu'on s'emparât du donjon sans le détruire, et surtout des assiégés sans les tuer ; mais cela fut impossible à cause de la résistance désespérée qu'ils firent. Les assiégeans furent tellement maltraités à leur seconde tentative, qu'ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que le parti extrême ou la retraite. Le feu fut mis aux bâtimens d'enceinte, et au troisième engagement on ne ménagea plus rien. Deux Mauprat furent tués sur les débris de leur bastion; les cinq autres disparurent. Six hommes furent dépêchés à leur poursuite d'un côté, six de l'autre; car on avait trouvé sur-le-champ la trace des fugitifs, et ceux qui nous transmettaient ces détails avaient suivi de si près Laurent et Léonard, qu'ils avaient atteint de plusieurs balles le premier de ces infortunés, à peu de distance de la tour Gazeau. Ils l'avaient entendu crier qu'il était

mort, et, selon toute apparence, Léonard l'avait porté jusqu'à la demeure du sorcier. Ce Léonard était le seul qui méritât quelque pitié, car c'était le seul qui eût peut-être été susceptible d'embrasser une meilleure vie. Il était parfois chevaleresque dans son brigandage, et son cœur farouche était capable d'affection. J'étais donc très touché de sa mort tragique, et je me laissais entraîner machinalement, plongé dans de sombres pensées, et résolu à finir mes jours de la même manière, si l'on me condamnait aux affronts qu'il n'avait pas voulu subir.

Tout à coup le son des cors et les hurlemens des chiens nous annoncèrent l'approche d'un groupe de chasseurs. Tandis qu'on leur répondait par des cris de notre côté, Patience courut à la découverte. Edmée, impatiente de retrouver son père, et surmontant toutes les terreurs de cette nuit sanglante, fouetta son cheval et atteignit les chasseurs la première. Lorsque nous les eûmes rejoints, je vis Edmée dans les bras d'un homme de grande taille et d'une figure vénérable. Il était vêtu avec luxe; sa veste de chasse, galonnée d'or sur toutes les coutures, et le magnifique cheval normand qu'un piqueur tenait derrière lui, me frappèrent tellement, que je me crus en présence d'un prince. Les témoignages de tendresse qu'il donnait à sa fille étaient si nouveaux pour moi, que je faillis les trouver exagérés et indignes de la gravité d'un homme; en même temps ils m'inspiraient une sorte de jalousie brutale, et il ne me venait pas à l'esprit qu'un homme si bien mis pût être mon oncle. Edmée lui parla bas et avec vivacité. Cette conférence dura quelques instans, au bout desquels le vieillard vint à moi et m'embrassa cordialement. Tout me paraissait si nouveau dans ces manières, que je me tenais immobile et muet devant les protestations et les caresses dont j'étais l'objet. Un grand jeune homme, d'une belle figure et vêtu avec autant de recherche que M. Hubert, vint me serrer la main et m'adresser des remerciemens auxquels je ne compris rien. Ensuite il entra en pourparlers avec les gendarmes, et je compris qu'il était le lieutenant-général de la province, et qu'il exigeait qu'on me laissât libre de suivre mon oncle le chevalier dans son château, où il répondait de moi sur son honneur. Les gendarmes prirent congé de nous; car le chevalier et le lieutenant-général étaient assez bien escortés par leurs gens pour n'avoir à craindre aucune mauvaise rencontre. Un nouveau sujet de sur-

prise pour moi fut de voir le chevalier donner de vives marques d'amitié à Patience et à Marcasse. Quant au curé, il était avec ces deux seigneurs sur un pied d'égalité. Depuis quelques mois il était aumônier du château de Sainte-Sévère, les tracasseries du clergé diocésain lui ayant fait abandonner sa cure.

Toute cette tendresse dont Edmée était l'objet, ces affections de famille dont je n'avais pas l'idée, ces cordiales et douces relations entre des plébéiens respectueux et des patriciens bienveillans, tout ce que je voyais et entendais ressemblait à un rêve. Je regardais et n'avais le sens d'aucune appréciation sur quoi que ce soit. Mon cerveau commença cependant à travailler lorsque, la caravane s'étant remise en route, je vis le lieutenant-général (M. de La Marche) pousser son cheval entre celui d'Edmée et le mien, et se placer de droit à son côté. Je me souvins qu'elle m'avait dit à la Roche-Mauprat qu'il était son fiancé. La haine et la colère s'emparèrent de moi, et je ne sais quelle absurdité j'eusse faite, si Edmée, semblant deviner ce qui se passait dans mon ame farouche, ne lui eût dit qu'elle voulait me parler, et ne m'eût rendu ma place auprès d'elle. — Qu'avez-vous à me dire? lui demandai-je avec plus d'empressement que de politesse. — Rien, me répondit-elle à demi-voix. J'aurai beaucoup à vous dire plus tard; jusque-là ferez-vous toutes mes volontés? — Et pourquoi diable ferais-je vos volontés, cousine? — Elle hésita un peu à me répondre, et faisant un effort, elle dit : — Parce que c'est ainsi qu'on prouve aux femmes qu'on les aime. — Est-ce que vous croyez que je ne vous aime pas? repris-je brusquement. — Qu'en sais-je? dit-elle. — Ce doute m'étonna beaucoup, et j'essayai de le combattre à ma manière. — N'êtes-vous pas belle? lui dis-je, et ne suis-je pas un jeune homme? Peut-être croyez-vous que je suis trop enfant pour m'apercevoir de la beauté d'une femme ; mais à présent que j'ai la tête calme et que je suis triste et bien sérieux, je puis vous dire que je suis encore plus amoureux de vous que je ne pensais. Plus je vous regarde, plus je vous trouve belle. Je ne croyais pas qu'une femme pût me paraître aussi belle. Vrai, je ne dormirai pas tant que.... — Taisez-vous, dit-elle sèchement. — Oh! vous craignez que ce monsieur ne m'entende, repris-je en lui désignant M. de La Marche. Soyez tranquille, je sais garder un serment, et j'espère qu'étant une fille bien née vous saurez aussi garder le vôtre. —

Elle se tut. Nous étions dans un chemin où l'on ne pouvait marcher que deux de front. L'obscurité était profonde, et quoique le chevalier et le lieutenant-général fussent sur nos talons, j'allais m'enhardir à passer mon bras autour de sa taille, lorsqu'elle me dit d'une voix triste et affaiblie : — Mon cousin, je vous demande pardon si je ne vous parle pas. Je ne comprends pas même bien ce que vous me dites. Je me sens exténuée de fatigue; il me semble que je vais mourir. Heureusement nous voici arrivés. Jurez-moi que vous aimerez mon père, que vous céderez à tous ses conseils, que vous ne prendrez parti sur quoi que ce soit sans me consulter. Jurez-le-moi si vous voulez que je croie à votre amitié. — Oh! mon amitié, n'y croyez pas, j'y consens, répondis-je; mais croyez à mon amour. Je jure tout ce qu'il vous plaira; mais vous, ne me promettrez-vous rien, là, de bonne grace? — Que puis-je vous promettre qui ne vous appartienne? dit-elle d'un ton sérieux; vous m'avez sauvé l'honneur, ma vie est à vous.

Les premières lueurs du matin blanchissaient alors l'horizon; nous arrivions au village de Sainte-Sévère, et bientôt nous entrâmes dans la cour du château. En descendant de cheval, Edmée tomba dans les bras de son père; elle était pâle comme la mort. M. de La Marche fit un cri et aida à l'emporter. Elle était évanouie. Le curé se chargea de moi. J'étais fort inquiet sur mon sort. La méfiance naturelle aux brigands se réveilla dès que je cessai d'être sous la fascination de celle qui avait réussi à me tirer de mon antre. J'étais comme un loup blessé, et je jetais des regards sombres autour de moi, prêt à m'élancer sur le premier qui ferait un geste ou dirait un mot équivoque. On me conduisit à un appartement splendide, et une collation, préparée avec un luxe dont je n'avais pas l'idée, me fut servie immédiatement. Le curé me témoigna beaucoup d'intérêt, et ayant réussi à me rassurer un peu, il me quitta pour s'occuper de son ami Patience. Mon trouble et un reste d'inquiétude ne tinrent pas contre l'appétit généreux dont est douée la jeunesse. Sans les empressemens et les respects d'un valet beaucoup mieux mis que moi, qui se tenait derrière ma chaise, et auquel je ne pouvais m'empêcher de rendre ses politesses chaque fois qu'il s'élançait au-devant de mes désirs, j'eusse fait un déjeuner effrayant; mais son habit vert et ses culottes de soie me gênaient beaucoup. Ce fut bien pis, lors-

que, s'étant agenouillé, il se mit en devoir de me déchausser pour me mettre au lit. Pour le coup, je crus qu'il se moquait de moi, et je faillis lui asséner un grand coup de poing sur la tête; mais il avait l'air si grave en s'acquittant de cette besogne, que je restai stupéfait à le regarder.

Dans les premiers momens, me trouvant au lit, sans armes, et avec des gens qui allaient et venaient autour de moi en marchant sur la pointe du pied, il me vint encore des mouvemens de méfiance. Je profitai d'un instant où j'étais seul pour me relever, et prenant sur la table à demi desservie le plus long couteau que je pus choisir, je me couchai plus tranquille, et m'endormis profondément en le tenant bien serré dans ma main.

Quand je m'éveillai, le soleil couchant jetait sur mes draps, d'une finesse extrême, le reflet adouci de mes rideaux de damas rouge, et faisait étinceler les grenades dorées qui ornaient les coins du dossier. Ce lit était si beau et si moelleux, que je faillis lui faire des excuses de m'être couché dedans. En me soulevant, je vis une figure douce et vénérable qui entr'ouvrait ma courtine et qui me souriait. C'était le chevalier Hubert de Mauprat, qui m'interrogeait avec intérêt sur l'état de ma santé. J'essayai d'être poli et reconnaissant; mais les expressions dont je me servais ressemblaient si peu aux siennes, que je me troublai et souffris de ma grossièreté, sans pouvoir m'en rendre compte. Pour comble de malheur, à un mouvement que je fis, le couteau que j'avais pris pour camarade de lit, tomba aux pieds de M. de Mauprat, qui le ramassa, le regarda et me regarda ensuite avec une extrême surprise. Je devins rouge comme le feu, et balbutiai je ne sais quoi. Je m'attendais à des reproches, pour cette insulte faite à son hospitalité; mais il était trop poli pour pousser plus loin l'explication. Il posa tranquillement le couteau sur la cheminée, et revenant à moi, il me parla ainsi :

— Bernard, je sais maintenant que je vous dois la vie de ce que j'ai de plus cher au monde. Toute la mienne sera consacrée à vous prouver ma reconnaissance et mon estime. Ma fille aussi a contracté envers vous une dette sacrée. N'ayez donc aucune inquiétude pour votre avenir. Je sais à quelles persécutions et à quelles vengeances vous vous êtes exposé pour venir à nous; mais je sais aussi à quelle affreuse existence mon amitié et mon dévouement

sauront vous soustraire. Vous êtes orphelin, et je n'ai pas de fils. Voulez-vous m'accepter pour votre père?

Je regardai le chevalier avec des yeux égarés. Je ne pouvais en croire mes oreilles. Toute impression était paralysée chez moi par la surprise et la timidité. Il me fut impossible de répondre un mot; le chevalier éprouva un peu de surprise lui-même, il ne s'attendait pas à trouver une nature aussi brutalement inculte. — Allons, me dit-il, j'espère que vous vous accoutumerez à nous. Donnez-moi seulement une poignée de main, pour me prouver que vous avez confiance en moi. Je vais vous envoyer votre domestique, commandez-lui tout ce que vous voudrez, il est à vous. J'ai seulement une promesse à exiger de vous, c'est que vous ne sortirez point de l'enceinte du parc, d'ici à ce que j'aie pris des mesures pour vous soustraire aux poursuites de la justice. On pourrait faire rejaillir sur vous les accusations qui pèsent sur la conduite de vos oncles.

— Mes oncles? dis-je en passant mes mains sur ma tête, est-ce un mauvais rêve que j'ai fait? Où sont-ils? Qu'est devenue la Roche-Mauprat?

— La Roche-Mauprat a été préservée des flammes, répondit-il. Quelques bâtimens accessoires ont été détruits; mais je me charge de réparer votre maison et de racheter votre fief aux créanciers dont il est aujourd'hui la proie. Quant à vos oncles... vous êtes probablement le seul héritier d'un nom qu'il vous appartient de réhabiliter.

— Le seul! m'écriai-je... Quatre Mauprat ont succombé cette nuit, mais les trois autres...

— Le cinquième... Gaucher, a péri dans sa fuite; on l'a retrouvé ce matin noyé dans l'étang *des Froids*.

On n'a retrouvé ni Jean, ni Antoine; mais le cheval de l'un et le manteau de l'autre, trouvés à peu de distance du lieu où gisait le cadavre de Gaucher, sont des indices sinistres de quelque évènement semblable. Si l'un des Mauprat s'est échappé, c'est pour ne plus reparaître, car il n'y aurait plus d'espoir pour lui; et puisqu'ils ont attiré sur leurs têtes ces orages inévitables, mieux vaut pour eux et pour nous, qui avons le malheur de porter le même nom, qu'ils aient eu cette fin tragique les armes à la main, que de subir une mort infame au bout d'une potence. Acceptons

ce que Dieu a décidé à leur égard. L'arrêt est rude. Sept hommes pleins de force et de jeunesse appelés, dans une seule nuit, à rendre un compte terrible..... Prions pour eux, Bernard, et, à force de bonnes œuvres, tâchons de réparer le mal qu'ils ont fait, et d'enlever les taches qu'ils ont imprimées à notre écusson.

Ces dernières paroles résumaient tout le caractère du chevalier. Il était pieux, équitable, plein de charité; mais chez lui, comme chez la plupart des gentilshommes, les préceptes de l'humilité chrétienne venaient échouer devant l'orgueil du rang. Il eût volontiers fait asseoir un pauvre à sa table, et le vendredi saint il lavait les pieds à douze mendians; mais il n'en était pas moins attaché à tous les préjugés de notre caste. Il trouvait ses cousins beaucoup plus coupables d'avoir dérogé à leur dignité d'homme, étant gentilshommes, que s'ils eussent été plébéiens. Dans cette hypothèse, selon lui, leurs crimes eussent été de moitié moins graves. J'ai partagé long-temps cette conviction; elle était dans mon sang, si je puis m'exprimer ainsi. Je ne l'ai perdue qu'à la suite des rudes leçons de ma destinée.

Il me confirma ensuite ce que sa fille m'avait dit. Il avait désiré vivement être chargé de mon éducation, dès ma naissance; mais son frère Tristan s'y était opposé avec acharnement. Ici le front du chevalier se rembrunit. — Vous ne savez pas, dit-il, combien cette velléité de ma part a eu des suites funestes pour moi, et pour vous aussi... Mais ceci doit rester enveloppé dans le mystère... mystère affreux, sang des Atrides !.. Il me prit la main, et ajouta d'un air accablé : — Bernard, nous sommes victimes tous deux d'une famille atroce. Ce n'est pas le moment de récriminer contre ceux qui paraissent, à cette heure, devant le redoutable tribunal de Dieu; mais ils m'ont fait un mal irréparable, ils m'ont brisé le cœur... Celui qu'ils vous ont fait sera réparé, j'en jure par la mémoire de votre mère. Ils vous ont privé d'éducation, ils vous ont associé à leurs brigandages; mais votre ame est restée grande et pure comme était celle de l'ange qui vous donna le jour. Vous réparerez les erreurs involontaires de votre enfance; vous recevrez une éducation conforme à votre rang; vous releverez l'honneur de la famille, n'est-ce pas, vous le voulez? Moi je le veux, je me mettrai à vos genoux pour obtenir votre confiance, et je l'obtiendrai, car la Providence vous destinait à être mon fils. Ah!

j'avais rêvé jadis une adoption plus complète. Si, à ma seconde tentative, on vous eût accordé à ma tendresse, vous eussiez été élevé avec ma fille, et vous seriez certainement devenu son époux. Mais Dieu ne l'a pas voulu. Il faut que vous commenciez votre éducation, et la sienne s'achève. Elle est d'âge à être établie, et d'ailleurs elle a fait son choix; elle aime M. de La Marche qu'elle est à la veille d'épouser, elle vous l'a dit?

Je balbutiai quelques paroles confuses. Les caresses et les paroles généreuses de ce vieillard respectable m'avaient vivement ému, et je sentais comme une nouvelle nature se développer en moi. Mais lorsqu'il prononça le nom de son futur gendre, tous mes instincts sauvages se réveillèrent, et je sentis qu'aucun principe de loyauté sociale ne me ferait renoncer à la possession de celle que je regardais comme ma proie. Je pâlissais, je rougissais, je suffoquais. Nous fûmes heureusement interrompus par l'abbé Aubert (le curé janséniste) qui venait s'informer des suites de ma chute. Alors seulement le chevalier sut que j'étais blessé, circonstance qu'il n'avait pas eu le loisir d'apprendre dans l'agitation de tant d'évènemens plus graves. Il envoya chercher son médecin, et je fus entouré de soins affectueux qui me parurent assez puérils, et auxquels je me soumis pourtant par un instinct de reconnaissance.

Je n'avais pas osé demander au chevalier des nouvelles de sa fille. Je fus plus hardi avec l'abbé. Il m'apprit que la prolongation et l'agitation de son sommeil donnaient quelque inquiétude, et le médecin étant revenu le soir pour me faire un nouveau pansement, me dit qu'elle avait beaucoup de fièvre, et qu'il craignait pour elle une maladie grave.

Elle fut en effet assez mal pendant quelques jours, pour donner de l'inquiétude. Dans les terribles émotions qu'elle avait éprouvées, elle avait déployé beaucoup d'énergie; mais elle subit une réaction assez violente. De mon côté, je fus retenu au lit; je ne pouvais faire un pas sans ressentir de vives douleurs, et le médecin me menaçait d'y rester cloué pour plusieurs mois, si je ne me soumettais à l'immobilité pendant quelques jours. Comme j'étais d'ailleurs en pleine santé, et que je n'avais jamais été malade de ma vie, la transition de mes habitudes actives à cette molle captivité me causa un ennui dont rien ne saurait rendre les angois-

ses. Il faut avoir vécu au fond des bois, dans toute la rudesse des mœurs farouches, pour comprendre l'espèce d'effroi et de désespoir que j'éprouvai en me trouvant enfermé pendant plus d'une semaine entre quatre rideaux de soie. Le luxe de mon appartement, la dorure de mon lit, les soins minutieux des laquais, tout jusqu'à la bonté des alimens, puérilités auxquelles j'avais été assez sensible le premier jour, me devint odieux au bout de vingt-quatre heures. Le chevalier me faisait de tendres et courtes visites, car il était absorbé par la maladie de sa fille chérie. L'abbé fut excellent pour moi. Je n'osais dire ni à l'un ni à l'autre combien je me trouvais malheureux ; mais lorsque j'étais seul, j'avais envie de rugir comme un lion mis en cage, et la nuit, je faisais des rêves où la mousse des bois, le rideau des arbres de la forêt et jusqu'aux sombres créneaux de la Roche-Mauprat, m'apparaissaient comme le paradis terrestre. D'autres fois, les scènes tragiques qui avaient accompagné et suivi mon évasion, se retraçaient si énergiquement à ma mémoire, que, même éveillé, j'étais en proie à une sorte de délire.

Une visite de M. de La Marche augmenta le désordre et l'exaspération de mes idées. Il me témoigna beaucoup d'intérêt, me serra la main à plusieurs reprises, me demanda mon amitié, s'écria dix fois qu'il donnerait sa vie pour moi, et je ne sais combien d'autres protestations que je n'entendis guère, car j'avais un torrent dans les oreilles tandis qu'il me parlait, et si j'avais eu mon couteau de chasse, je crois que je me serais jeté sur lui. Mes manières farouches et mes regards sombres l'étonnèrent beaucoup; mais l'abbé lui ayant dit que j'avais l'esprit frappé des évènemens terribles advenus dans ma famille, il redoubla ses protestations, et me quitta de la manière la plus affectueuse et la plus courtoise.

Cette politesse que je trouvais dans tout le monde, depuis le maître de la maison jusqu'au dernier des serviteurs, me causait un malaise inoui, bien qu'elle me frappât d'admiration; car n'eût-elle pas été inspirée par la bienveillance qu'on me portait, il m'eût été impossible de comprendre qu'elle pouvait être une chose bien distincte de la bonté. Elle ressemblait si peu à la faconde gasconne et railleuse des Mauprat, qu'elle était pour moi comme une langue tout-à-fait nouvelle, que je comprenais, mais que je ne pouvais parler.

SEINE 6 c.

Je retrouvai pourtant la faculté de répondre, lorsque l'abbé, m'ayant annoncé qu'il était chargé de mon éducation, m'interrogea pour savoir où j'en étais. Mon ignorance était tellement au-delà de tout ce qu'il eût pu imaginer, que j'eus honte de la lui révéler, et ma fierté sauvage reprenant le dessus, je lui déclarai que j'étais gentilhomme et que je n'avais nulle envie de devenir *clerc*. Il ne me répondit que par un éclat de rire, qui m'offensa beaucoup. Il me tapa doucement sur l'épaule d'un air d'amitié, en disant que je changerais d'avis avec le temps, mais que j'étais un drôle de corps. J'étais pourpre de colère quand le chevalier entra ; l'abbé lui rapporta notre entretien et ma réponse. M. Hubert réprima un sourire : — Mon enfant, me dit-il avec affection, jamais je ne veux me rendre fâcheux pour vous, même par amitié. Ne parlons pas d'études aujourd'hui. Avant d'en concevoir le goût, il faut que vous en compreniez la nécessité. Vous avez l'esprit juste, puisque vous avez le cœur noble; l'envie de vous instruire vous viendra d'elle-même. Soupons. Avez-vous faim? aimez-vous le bon vin? — Beaucoup plus que le latin, répondis-je. — Eh bien! l'abbé, pour vous punir d'avoir fait le cuistre, reprit-il gaiement, vous en boirez avec nous. Edmée est tout-à-fait hors de danger. Le médecin vous permet de vous lever et de faire quelques pas. Nous souperons dans votre chambre.

Le souper et le vin étaient si bons en effet, que je me grisai très lestement, selon la coutume de la Roche-Mauprat. Je crois que l'on m'y aida, afin de me faire parler et de connaître tout de suite à quelle espèce de rustre on avait affaire. Mon manque d'éducation surpassait tout ce qu'on avait prévu ; mais sans doute on augura bien du fond, car on ne m'abandonna pas, et on travailla à tailler ce quartier de roc avec un zèle qui marquait de l'espérance.

Dès que je pus sortir de la chambre, mon ennui se dissipa. L'abbé se fit mon compagnon inséparable tout le premier jour. La longueur du second fut adoucie par l'espérance qu'on me donna de voir Edmée le lendemain, et par les bons traitemens dont j'étais l'objet, et dont je commençais à sentir la douceur, à mesure que je m'habituais à ne plus m'en étonner. La bonté incomparable du chevalier était bien faite pour vaincre ma grossièreté; elle me gagna rapidement le cœur. C'était la première affection de ma vie. Elle s'installait en moi de pair avec un amour violent pour sa fille,

et je ne songeais pas seulement à faire lutter un de ces deux sentimens contre l'autre. J'étais tout besoin, tout instinct, tout désir. J'avais les passions d'un homme dans l'ame d'un enfant.

IX.

Enfin un matin M. Hubert, après déjeuner, m'emmena chez sa fille. Quand la porte de sa chambre s'ouvrit, l'air tiède et parfumé qui me vint au visage faillit me suffoquer. Cette chambre était simple et charmante, tendue et meublée en toile de Perse à fond blanc, et toute parfumée de grands vases de Chine remplis de fleurs. Il y avait des oiseaux d'Afrique qui jouaient dans une cage dorée et qui chantaient d'une voix douce et amoureuse. Le tapis était plus moelleux aux pieds que la mousse des bois au mois de mars. J'étais si ému, qu'à chaque instant ma vue se troublait; mes pieds s'accrochaient gauchement l'un à l'autre, et je heurtais tous les meubles sans pouvoir avancer. Edmée était couchée sur une chaise longue, et roulait nonchalamment un éventail de nacre entre ses doigts. Elle me sembla encore plus belle que je ne l'avais vue, mais si différente, que je me sentis tout glacé de crainte au milieu de mon transport. Elle me tendit la main; je ne savais pas que je pusse la lui baiser devant son père. Je n'entendis pas ce qu'elle me disait; je crois que ce furent des paroles affectueuses. Puis, comme brisée de fatigue, elle pencha sa tête en arrière sur son oreiller et ferma les yeux à demi. — J'ai à travailler, me dit le chevalier; tenez-lui compagnie, mais ne la faites pas beaucoup parler, car elle est encore bien faible.

Cette recommandation ressemblait vraiment à une raillerie; Edmée feignait d'être assoupie pour cacher peut-être un peu d'embarras intérieur, et quant à moi, j'étais si incapable de combattre cette réserve, que c'était vraiment pitié de me recommander le silence.

Le chevalier ouvrit une porte au fond de l'appartement et la referma; mais en l'entendant tousser de temps en temps, je compris que son cabinet n'était séparé que par une cloison de la chambre de sa fille; néanmoins j'eus quelques instans de bien-être en me trouvant seul avec elle, tant qu'elle parut dormir. Elle ne me voyait pas et je la regardais à mon aise; elle était aussi pâle

et aussi blanche que son peignoir de mousseline et que ses mules de satin garnies de cygne; sa main fine et transparente était à mes yeux comme un bijou inconnu. Je ne m'étais jamais douté de ce que c'était qu'une femme; la beauté, pour moi, ç'avait été, jusqu'alors, la jeunesse et la santé avec une sorte de hardiesse virile. Edmée en amazone s'était un peu montrée sous cet aspect la première fois, et je l'avais mieux comprise; maintenant je l'étudiais de nouveau, et je ne pouvais plus concevoir que ce fût là cette femme que j'avais tenue dans mes bras à la Roche-Mauprat. Le lieu, la situation, mes idées elles-mêmes, qui commençaient à recevoir du dehors un faible rayon de lumière, tout contribuait à rendre ce second tête-à-tête bien différent du premier.

Mais le plaisir étrange et inquiet que j'éprouvais à la contempler fut troublé par l'arrivée d'une duègne, qu'on appelait Mlle Leblanc, et qui remplissait les fonctions de femme de chambre dans les appartemens particuliers, celles de demoiselle de compagnie au salon. Elle avait peut-être reçu de sa maîtresse l'ordre de ne pas nous quitter; il est certain qu'elle s'assit auprès de la chaise longue, de manière à présenter, à mon œil désappointé, son dos sec et long, à la place du beau visage d'Edmée; puis elle tira son ouvrage de sa poche et se mit à tricoter tranquillement. Pendant ce temps, les oiseaux gazouillaient, le chevalier toussait, Edmée dormait ou faisait semblant de dormir, et j'étais à l'autre bout de l'appartement, la tête penchée sur les estampes d'un livre que je tenais à l'envers.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus qu'Edmée ne dormait pas et qu'elle causait à voix basse avec sa suivante; je crus voir que celle-ci me regardait en dessous de temps en temps et comme à la dérobée. Pour éviter l'embarras de cet examen, et aussi par un instinct de ruse qui ne m'était pas étranger, j'appuyai mon visage sur le livre, et le livre sur la console, et, dans cette posture, je restai comme endormi ou absorbé. Alors elles élevèrent peu à peu la voix, et j'entendis ce qu'elles disaient de moi. — C'est égal, mademoiselle a pris un drôle de page. — Leblanc, tu me fais rire avec tes pages. Est-ce qu'on a des pages, à présent? Tu te crois toujours avec ma grand'mère. Je te dis que c'est le fils adoptif de mon père. — Certainement M. le chevalier fait bien d'adopter un fils, mais où diable a-t-il pêché cette figure-là?

Je jetai un regard de côté, et je vis qu'Edmée riait sous son éventail : elle s'amusait du bavardage de cette vieille fille, qui passait pour avoir de l'esprit, et à qui on laissait le droit de tout dire. Je fus très blessé de voir que ma cousine se moquait de moi.

— Il a l'air d'un ours, d'un blaireau, d'un loup, d'un milan, de tout, plutôt que d'un homme ! continua la Leblanc ; quelles mains ! quelles jambes ! et encore ce n'est rien à présent qu'il est un peu décrassé. Il fallait le voir le jour où il est arrivé avec son sarreau et ses guêtres de cuir ; c'était à faire trembler ! — Tu trouves? reprit Edmée ; moi, je l'aimais mieux avec son costume de braconnier, cela allait mieux à sa figure et à sa taille. — Il avait l'air d'un bandit ; mademoiselle ne l'a donc pas regardé ? — Si fait.

Le ton dont elle prononça ce *si fait* me fit frémir, et je ne sais pourquoi l'impression du baiser qu'elle m'avait donné à la Roche-Mauprat me revint sur les lèvres.

— Encore s'il était coiffé ! reprit la duègne ; mais jamais on n'a pu le faire consentir à se laisser poudrer. Saint-Jean m'a dit qu'au moment où il avait approché la houpe de sa tête, il s'était levé furieux, en disant : —*Ah! tout ce que vous voudrez, excepté cette farine-là. Je veux pouvoir remuer la tête sans tousser et éternuer.* Dieu ! quel sauvage ! — Mais, au fond, il a bien raison, si la mode n'autorisait pas cette absurdité-là, tout le monde s'apercevrait que c'est laid et incommode. Regarde s'il n'est pas plus beau d'avoir de grands cheveux noirs. — Ces grands cheveux-là? quelle crinière ! cela fait peur. — D'ailleurs les enfans ne portent pas de poudre, et c'est encore un enfant que ce garçon-là. — Un enfant ! tudieu ! quel marmot ! il en mangerait à son déjeuner des enfans ! c'est un ogre. Mais d'où sort ce gaillard-là ? M. le chevalier l'aura tiré de la charrue pour l'amener ici. Est-ce qu'il s'appelle... Comment donc s'appelle-t-il ? — Curieuse, je t'ai dit qu'il s'appelle Bernard. — Bernard ! et rien avec ? — Rien, pour le moment. Que regardes-tu ? — Il dort comme un loir ! Voyez le balourd ? Je regarde s'il ressemble à M. le chevalier. C'est peut-être un instant d'erreur ; il aura eu un jour d'oubli avec quelque bouvière. — Allons donc, Leblanc, vous allez trop loin... — Eh ! mon Dieu ! mademoiselle, est-ce que M. le chevalier n'a pas été jeune comme un autre ? et cela empêche-t-il la vertu de venir avec l'âge ? — Sans doute, tu sais ce qui en est par expérience. Mais, écoute, ne t'avise pas de

taquiner ce jeune homme. Tu as peut-être deviné juste; mon père exige qu'on le traite comme l'enfant de la maison. — Eh bien! c'est agréable pour mademoiselle! Quant à moi, qu'est-ce que cela me fait? je n'ai pas affaire à ce monsieur-là. — Bah! si tu avais trente ans de moins!.... — Mais est-ce que monsieur a consulté mademoiselle pour installer ce grand brigand-là chez elle? — Est-ce que tu en doutes? Y a-t-il au monde un meilleur père que le mien? — Mademoiselle est bien bonne aussi... Il y a bien des demoiselles à qui cela n'aurait guère convenu. — Et pourquoi donc? ce garçon-là n'a rien de déplaisant; quand il sera bien élevé... — Il sera toujours laid à faire peur. — Il s'en faut de beaucoup qu'il soit laid, ma chère Leblanc; tu es trop vieille, tu ne t'y connais plus.

Leur conversation fut interrompue par le chevalier, qui vint chercher un livre. — Mlle Leblanc est ici? dit-il d'un air très calme. Je vous croyais en tête-à-tête avec mon fils. Eh bien! avez-vous causé ensemble, Edmée? Lui avez-vous dit que vous seriez sa sœur? Es-tu content d'elle, Bernard? — Mes réponses ne pouvaient compromettre personne; c'étaient toujours quatre ou cinq paroles incohérentes, estropiées par la honte. M. de Mauprat retourna à son cabinet, et je me rassis, espérant que ma cousine allait renvoyer sa duègne et me parler. Mais elles échangèrent quelques paroles tout bas; la duègne resta, et deux mortelles heures s'écoulèrent sans que j'osasse bouger de ma chaise. Je crois qu'Edmée dormait réellement. Quand la cloche sonna le dîner, son père revint me prendre, et, avant de quitter son appartement, il lui dit de nouveau : — Eh bien! avez-vous causé? — Oui, oui, mon bon père, répondit-elle avec une assurance qui me confondit.

Il me parut prouvé, d'après cette conduite de ma cousine, qu'elle s'était joué de moi, et que maintenant elle craignait mes reproches. Et puis, l'espérance me revint lorsque je me rappelai le ton dont elle avait parlé de moi avec Mlle Leblanc. J'en vins même à penser qu'elle craignait les soupçons de son père, et qu'elle n'affectait une grande indifférence que pour m'attirer plus sûrement dans ses bras, quand le moment serait venu. Dans l'incertitude, j'attendis. Mais les jours et les nuits se succédèrent sans qu'aucune explication arrivât, et sans qu'aucun message secret m'avertît de prendre patience. Elle descendait au salon une heure le ma-

tin; le soir elle venait dîner et jouait au piquet et aux échecs avec son père. Pendant tout ce temps elle était si bien gardée, que je n'aurais pas même pu échanger un regard avec elle; le reste du jour elle était inabordable dans sa chambre. Plusieurs fois, voyant que je m'ennuyais de l'espèce de captivité où j'étais forcé de vivre, le chevalier me dit : — Va causer avec Edmée, monte à sa chambre, dis-lui que c'est moi qui t'envoie. — Mais j'avais beau frapper, sans doute on m'entendait venir et on me reconnaissait à mon pas incertain et lourd. Jamais la porte ne s'ouvrait pour moi; j'étais désespéré, j'étais furieux.

Il est nécessaire que j'interrompe le récit de mes impressions personnelles, pour vous dire ce qui se passait à cette époque dans la triste famille des Mauprat. Jean et Antoine avaient réellement pris la fuite, et quoique les recherches eussent été sévères, il fut impossible de s'emparer de leurs personnes. Tous leurs biens furent saisis, et la vente du fief de la Roche-Mauprat fut décrétée par autorité de justice. Mais on n'alla pas jusqu'au jour de l'adjudication; M. Hubert de Mauprat fit cesser les poursuites. Il se porta adjudicataire; les créanciers furent satisfaits, et les titres de propriété de la Roche-Mauprat passèrent dans ses mains.

La petite garnison des Mauprat, composée d'aventuriers de bas étage, avait subi le même sort que ses maîtres. Elle était, comme on sait, réduite depuis long-temps à très peu d'individus. Deux ou trois périrent; d'autres prirent la fuite; un seul fut mis en prison. On instruisit son procès, et il paya pour tous. Il fut grandement question d'instruire aussi par contumace contre Jean et Antoine de Mauprat, dont la fuite paraissait prouvée, car on n'avait pas retrouvé leurs corps après le dessèchement du vivier où celui de Gaucher avait surnagé. Mais le chevalier craignit pour l'honneur de son nom une sentence infamante, comme si cette sentence eût pu ajouter quelque chose à l'horreur du nom de Mauprat. Il usa de tout le crédit de M. de La Marche et du sien propre (qui était réel dans la province, surtout à cause de sa grande moralité), pour assoupir l'affaire, et il y réussit. Quant à moi, quoique j'eusse certainement trempé dans plus d'une des exactions de mes oncles, il ne fut pas question de m'accuser même au tribunal de l'opinion publique. Au milieu du déchaînement qu'excitaient mes oncles, on se plut à me considérer uniquement comme un

jeune captif, victime de leurs mauvais traitemens, et plein d'heureuses dispositions. Le chevalier, dans sa générosité bienveillante et dans son désir de réhabiliter la famille, exagéra beaucoup à coup sûr mes mérites, et fit partout répandre le bruit que j'étais un ange de douceur et d'intelligence.

Le jour où M. Hubert se porta adjudicataire, il entra dès le matin dans ma chambre, accompagné de sa fille et de l'abbé, et me montrant les actes par lesquels il consommait ce sacrifice (la Roche-Mauprat valait environ 200,000 livres), il me déclara que j'allais être mis sur-le-champ en possession, non-seulement de ma part d'héritage, qui n'était pas considérable, mais de la moitié du revenu de la propriété. En même temps, la propriété totale, fonds et produit, m'allait être assurée par testament du chevalier, le tout à *une seule condition*, c'est que je consentirais à recevoir une éducation *sortable à ma qualité*.

Le chevalier avait fait toutes ces dispositions avec bonté et simplicité, moitié par reconnaissance de ce qu'il savait de ma conduite envers Edmée, moitié par orgueil de famille. Mais il ne s'attendait pas à la résistance qu'il trouva en moi au sujet de l'éducation. Je ne saurais dire quel mécontentement souleva en moi le mot de *condition*. Je crus y voir surtout le résultat de quelque manœuvre d'Edmée, pour se débarrasser de sa parole envers moi.

— Mon oncle, répondis-je après avoir écouté toutes ses offres magnifiques dans un silence absolu, je vous remercie de tout ce que vous voulez faire pour moi; mais il ne me convient pas de l'accepter. Je n'ai pas besoin de fortune. A un homme comme moi, il ne faut que du pain, un fusil, un chien de chasse, et le premier cabaret qui se trouvera sur la lisière des bois. Puisque vous avez la complaisance de me servir de tuteur, payez-moi la rente de mon huitième de propriété sur le fief, et n'exigez pas que j'apprenne vos sornettes de latin. Un gentilhomme en sait assez quand il peut abattre une sarcelle et signer son nom. Je ne tiens pas à être seigneur de la Roche-Mauprat. C'est assez d'y avoir été esclave. Vous êtes un brave homme, et sur mon honneur, je vous aime; mais je n'aime guère les conditions. Je n'ai jamais rien fait par intérêt, et j'aime mieux rester ignorant que de devenir bel esprit aux gages du prochain. Quant à ma cou-

sine, je ne consentirai jamais à faire une pareille brèche dans sa fortune. Je sais bien qu'elle ferait volontiers le sacrifice d'une partie de sa dot pour se dispenser...

Edmée, qui était restée fort pâle et comme distraite jusque-là, me lança tout à coup un regard étincelant, et m'interrompit pour me dire avec assurance : — Pour me dispenser de quoi, s'il vous plaît, Bernard?

Je vis que, malgré son courage, elle était fort émue; car elle brisa son éventail en le fermant. Je lui répondis, avec un regard où l'honnête malice du campagnard devait se peindre : — Pour vous dispenser, cousine, de tenir certaine promesse que vous m'avez faite à la Roche-Mauprat.

Elle devint plus pâle qu'auparavant, et son visage prit une expression de terreur que déguisait mal un sourire de mépris.

— Quelle promesse lui avez-vous donc faite, Edmée? dit le chevalier en se tournant vers elle avec candeur. En même temps, le curé me serra le bras à la dérobée, et je compris que le confesseur de ma cousine était en possession de notre secret.

Je haussai les épaules. Leurs craintes me faisaient injure et pitié. — Elle m'a promis, repris-je en souriant, de me regarder toujours comme son frère et son ami. Ne sont-ce pas là vos paroles, Edmée, et croyez-vous que cela se prouve avec de l'argent?

Elle se leva avec vivacité, et me tendant la main, elle me dit d'une voix émue : — Vous avez raison, Bernard, vous êtes un grand cœur, et je ne me pardonnerais pas si j'en doutais un instant. Je vis une larme au bord de sa paupière, et je serrai sa main, un peu trop fort sans doute, car elle laissa échapper un petit cri accompagné d'un charmant sourire. Le chevalier m'embrassa, et l'abbé dit à plusieurs reprises, en s'agitant sur sa chaise : — C'est beau, c'est noble! c'est très beau! On n'a pas besoin d'apprendre cela dans les livres, ajouta-t-il en s'adressant au chevalier. Dieu écrit sa parole et répand son esprit dans le cœur de ses enfans.

— Vous verrez, dit le chevalier vivement attendri, que ce Mauprat relèvera l'honneur de la famille. Maintenant, mon cher Bernard, je ne te parlerai plus d'affaires. Je sais comment je dois agir, et tu ne peux pas m'empêcher de faire ce que bon me semblera pour que mon nom soit réhabilité dans ta personne. La

seule réhabilitation véritable m'est garantie par tes nobles sentimens; mais il en est encore une autre que tu ne refuseras pas de tenter; c'est celle des talens et des lumières. Tu t'y prêteras par affection pour nous, je l'espère; mais ce n'est pas encore le temps d'en parler. Je respecte ta fierté et veux assurer ton existence *sans condition*. Venez, l'abbé, vous allez m'accompagner à la ville chez mon procureur. La voiture est prête. Vous, enfans, vous allez déjeuner ensemble; allons, Bernard, donne le bras à ta cousine, ou pour mieux dire, à ta sœur. Apprends la courtoisie des manières, puisque, avec elle, c'est l'expression de ton cœur.

— Vous dites vrai, mon oncle, répondis-je en m'emparant un peu rudement du bras d'Edmée pour descendre l'escalier. Elle tremblait, mais ses joues avaient repris leur incarnat, et un sourire affectueux errait sur ses lèvres.

Quand nous fûmes vis-à-vis l'un de l'autre à table, notre bon accord se refroidit en peu d'instans. Nous redevînmes embarrassés tous les deux; si nous eussions été seuls, je me serais tiré d'affaire par une de ces brusques sorties que je savais m'imposer à moi-même, quand j'étais trop honteux de ma timidité; mais la présence de Saint-Jean, qui nous servait, me condamnait au silence sur le point principal. Je pris le parti de parler de Patience et de demander à Edmée comment il se faisait qu'elle fût si bien avec lui, et ce que je devais penser du prétendu sorcier. Elle me raconta en gros l'histoire du philosophe rustique, et me dit que c'était l'abbé Aubert qui l'avait menée à la tour Gazeau. Elle avait été frappée de l'intelligence et de la sagesse du cénobite stoïcien et prenait à causer avec lui un plaisir extrême. De son côté, Patience avait conçu pour elle tant d'amitié, que depuis quelque temps il s'était relâché de ses habitudes, et venait assez souvent lui rendre visite, en même temps qu'à l'abbé.

Vous pensez bien qu'elle eut quelque peine à rendre ces explications intelligibles pour moi. Je fus très frappé des éloges qu'elle donnait à Patience, et de la sympathie qu'elle éprouvait pour ses idées révolutionnaires. C'était la première fois que j'entendais parler d'un paysan comme d'un homme. En outre, j'avais considéré jusque-là le sorcier de la tour Gazeau comme bien au-dessous d'un paysan ordinaire, et voilà qu'Edmée le plaçait au-dessus de la plupart des hommes qu'elle connaissait, et prenait parti pour lui

contre la noblesse; je réussis à en tirer cette conclusion, que l'éducation n'était pas si nécessaire que le chevalier et l'abbé voulaient bien me le faire croire. Je ne sais guère mieux lire que Patience, ajoutai-je, et je voudrais bien que vous eussiez autant de plaisir dans ma société que dans la sienne; mais il n'y paraît guère, cousine, car depuis que je suis ici....

Comme nous quittions alors la table et que je me rejouissais de me trouver enfin seul avec elle, j'allais devenir beaucoup plus explicite, lorsqu'en entrant dans le salon, nous y trouvâmes M. de La Marche qui venait d'arriver et qui entrait par la porte opposée. Je le donnai, dans mon cœur, à tous les diables.

M. de La Marche était un jeune seigneur tout-à-fait à la mode de son époque : épris de philosophie nouvelle, grand voltairien, grand admirateur de Franklin, plus honnête qu'intelligent, comprenant moins ses oracles qu'il n'avait le désir et la prétention de les comprendre; assez mauvais logicien, car il trouva ses idées beaucoup moins bonnes, et ses espérances politiques beaucoup moins douces, le jour où la nation française se mit en tête de les réaliser; au demeurant plein de bons sentimens, se croyant beaucoup plus confiant et romanesque qu'il ne l'était en effet; un peu plus fidèle à ses préjugés de caste et beaucoup plus sensible à l'opinion du monde, qu'il ne se flattait et se piquait de l'être : voilà tout l'homme. Sa figure était charmante, mais je la trouvais excessivement fade, car j'avais contre lui la plus ridicule animosité. Ses manières gracieuses me semblaient serviles auprès d'Edmée; j'eusse rougi de les imiter, et pourtant je n'étais occupé qu'à renchérir sur les petits services qu'il pouvait lui rendre. Nous sortîmes dans le parc, qui était considérable et coupé par l'Indre. Chemin faisant, il se rendit agréable de mille manières; il n'apercevait pas une violette qu'il ne la cueillît pour l'offrir à ma cousine. Mais quand nous arrivâmes au bord du ruisseau, nous trouvâmes la planche sur laquelle on le traversait en cet endroit, rompue et emportée par les orages des jours précédens. Alors je pris Edmée dans mes bras sans lui en demander la permission, et je traversai tranquillement. J'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, et je portai ma cousine à bras tendus avec tant de force et de précision, qu'elle ne mouilla pas un de ses rubans. M. de La Marche, ne voulant pas paraître plus délicat

que moi, n'hésita point à mouiller ses beaux habits et à me suivre avec des éclats de rire un peu forcés; mais quoiqu'il ne portât aucun fardeau, il trébucha plusieurs fois sur les pierres dont le lit de la rivière était encombré, et ne nous rejoignit qu'avec peine. Edmée ne riait pas; je crois qu'en faisant malgré elle cette épreuve de ma force et de ma hardiesse, elle fut très effrayée de songer à l'amour qu'elle m'inspirait. Elle était même irritée, et me dit, lorsque je la déposai doucement sur le rivage : « Bernard, je vous prie de ne jamais recommencer de pareilles plaisanteries. » — Ah! bon, lui dis-je, vous ne vous en fâcheriez pas de la part de *l'autre*. — Il ne se les permettrait pas, reprit-elle. — Je le crois bien, répondis-je; il s'en garderait! Regardez comme le voilà fait; — et moi, je ne vous ai pas dérangé un cheveu. Il ramasse très bien les violettes; mais, croyez-moi, dans un danger, ne lui donnez pas la préférence.

M. de La Marche me fit de grands complimens sur cet exploit. J'avais espéré qu'il serait jaloux. Il ne parut pas seulement y songer, et prit son parti gaiement sur le pitoyable état de sa toilette. Il faisait extrêmement chaud, et nous étions séchés avant la fin de la promenade; mais Edmée demeura triste et préoccupée. Il me sembla qu'elle faisait effort pour me montrer autant d'amitié que pendant le déjeuner. J'en fus affecté, car je n'étais pas seulement amoureux d'elle, je l'aimais. Il m'eût été impossible de faire cette distinction; mais les deux sentimens étaient en moi: la passion et la tendresse.

Le chevalier et l'abbé rentrèrent à l'heure du dîner. Ils s'entretinrent à voix basse avec M. de La Marche, du réglement de mes affaires, et au peu de mots que j'entendis malgré moi, je compris qu'ils venaient d'assurer mon existence dans les conditions brillantes qu'ils m'avaient annoncées le matin. J'eus la mauvaise honte de ne point en témoigner naïvement ma reconnaissance. Cette générosité me troublait, je n'y comprenais rien; je m'en méfiais presque comme d'une embûche qu'on me tendait pour m'éloigner de ma cousine. Je n'étais pas sensible aux avantages de la fortune. Je n'avais pas les besoins de la civilisation, et les préjugés nobiliaires étaient chez moi un point d'honneur, nullement une vanité sociale. Voyant qu'on ne me parlait pas ouvertement, je pris le parti peu gracieux de feindre une complète ignorance.

Edmée devint toujours plus triste. Je remarquai que ses regards se portaient alternativement sur M. de La Marche et sur moi avec une inquiétude vague. Toutes les fois que je lui adressais la parole, ou même que j'élevais la voix en parlant aux autres personnes, elle tressaillait, puis elle fronçait légèrement le sourcil, comme si ma voix lui eût causé une douleur physique. Elle se retira aussitôt après le dîner; son père la suivit avec inquiétude. — Ne remarquez-vous pas, dit l'abbé en les voyant s'éloigner et en s'adressant à M. de La Marche, que Mlle de Mauprat est bien changée depuis ces derniers temps? — Elle est maigrie, répondit le lieutenant-général, mais je crois qu'elle n'en est que plus belle. — Oui, mais je crains qu'elle ne soit plus malade qu'elle ne l'avoue, repartit l'abbé. Son caractère est aussi changé que sa figure. Elle est triste. — Triste? mais il me semble qu'elle n'a jamais été aussi gaie que ce matin, n'est-il pas vrai, monsieur Bernard? C'est depuis la promenade seulement qu'elle s'est plaint d'avoir un peu de migraine. — Je vous dis qu'elle est triste, reprit l'abbé; quand elle est gaie, elle l'est plus que de raison. Il y a quelque chose d'étrange alors et de forcé en elle, qui n'est pas du tout dans sa manière d'être accoutumée. Puis un instant après, elle retombe dans une mélancolie que je n'avais jamais remarquée avant la fameuse nuit de la forêt. Soyez sûr que les émotions de cette nuit ont été graves. — Elle a été témoin, en effet, d'une scène affreuse à la tour Gazeau, dit M. de La Marche; et puis cette course de son cheval à travers la forêt, lorsqu'elle a été emportée loin de la chasse, a dû la fatiguer et l'effrayer beaucoup. — Cependant elle est douée d'un courage si admirable!.. Dites-moi, cher monsieur Bernard, lorsque vous la rencontrâtes dans la forêt, vous parut-elle très épouvantée? — Dans la forêt! repris-je, je ne l'ai point rencontrée dans la forêt. — Non, c'est dans la Varenne que vous l'avez rencontrée, dit l'abbé avec précipitation... A propos, monsieur Bernard, voulez-vous bien me permettre de vous dire un mot d'affaires en particulier sur votre propriété de... Il m'entraîna hors du salon, et me dit à voix basse : — Il ne s'agit pas d'affaires; je vous supplie de ne laisser soupçonner à qui que ce soit, pas même à M. de La Marche, que Mlle de Mauprat ait été seulement l'espace d'une seconde à la Roche-Mauprat. — Et pourquoi donc? deman-

dai-je; n'y a-t-elle pas été sous ma protection? N'en est-elle pas sortie pure, grace à moi? Et peut-on ignorer dans le pays qu'elle y ait passé deux heures? — On l'ignore entièrement, répondit-il; au moment où elle en sortait, la Roche-Mauprat tombait sous les coups des assiégeans, et aucun de ses hôtes ne reviendra du sein de la tombe, ou du fond de l'exil, pour raconter ce fait. Quand vous connaîtrez davantage le monde, vous comprendrez de quelle importance il est pour la réputation d'une jeune personne, qu'on ne puisse pas supposer que l'ombre d'un danger ait seulement passé sur son honneur. En attendant, je vous adjure, au nom de son père, au nom de l'amitié que vous avez pour elle, et que vous lui avez exprimée ce matin d'une manière si noble et si touchante!... — Vous êtes très adroit, monsieur l'abbé, dis-je en l'interrompant, toutes vos paroles ont un sens caché que je comprends fort bien, tout grossier que je suis. Dites à ma cousine qu'elle se rassure. Je n'ai pas sujet de nier sa vertu, très certainement, et je ne suis d'ailleurs pas capable de faire manquer le mariage qu'elle désire. Dites-lui que je ne réclame d'elle qu'une chose, c'est cette promesse *d'amitié* qu'elle m'a faite à la Roche-Mauprat. — Cette promesse a donc à vos yeux une singulière solennité? dit l'abbé, et quelle méfiance peut-elle vous laisser en ce cas? Je le regardai fixement, et comme il me semblait troublé, je pris plaisir à le tourmenter, espérant qu'il rapporterait mes paroles à Edmée. — Aucune, répondis-je; seulement je vois qu'on craint l'abandon de M. de La Marche, au cas où l'aventure de la Roche-Mauprat viendrait à se découvrir. Si ce monsieur est capable de soupçonner Edmée, et de lui faire outrage à la veille de ses noces, il me semble qu'il y a un moyen bien simple de raccommoder tout cela. — Et lequel, selon vous?—C'est de le provoquer et de le tuer. — Je pense que vous ferez tout pour éviter cette dure nécessité et ce péril affreux au respectable M. Hubert. — Je les lui éviterai de reste, en me chargeant de venger ma cousine. C'est mon droit, monsieur l'abbé; je connais les devoirs d'un gentilhomme tout aussi bien que si j'avais appris le latin. Vous pouvez le lui dire de ma part. Qu'elle dorme en paix; je me tairai, et si cela ne sert à rien, je me battrai. — Mais, Bernard, reprit l'abbé d'un ton insinuant et doux, songez-vous à l'attachement de votre cousine

pour M. de La Marche? — Eh bien! raison de plus, m'écriai-je saisi d'un mouvement de rage; et je lui tournai le dos brusquement.

L'abbé rapporta toute cette conversation à la pénitente. Le rôle de ce digne prêtre était fort embarrassant. Il avait reçu sous le sceau de la confession une confidence à laquelle il ne pouvait que faire des allusions très détournées en s'entretenant avec moi. Cependant il espérait, au moyen de ces délicates allusions, me faire comprendre le crime de mon obstination, et m'amener à y renoncer loyalement. Il augurait trop bien de moi. Tant de vertu était au-dessus de mes forces, comme elle était au-dessus de mon intelligence.

X.

Quelques jours se passèrent dans un calme apparent. Edmée se disait souffrante et sortait peu de sa chambre. M. de La Marche venait presque tous les jours, son château étant situé à peu de distance. Je le prenais de plus en plus en aversion, malgré les politesses dont il me comblait. Je ne comprenais rien à ces affectations de philosophie, et je le combattais avec toute la grossièreté de préjugés et d'expressions dont j'étais susceptible. Ce qui me consolait un peu de mes souffrances secrètes, c'était de voir qu'il n'était pas reçu plus que moi dans les appartemens d'Edmée.

Le seul évènement de cette semaine fut l'installation de Patience dans une cabane voisine du château. Depuis que l'abbé Aubert avait trouvé auprès du chevalier une existence à l'abri des persécutions ecclésiastiques, il n'y avait plus pour lui de nécessité à voir secrètement son ami le cénobite. Il l'avait donc vivement engagé à quitter le séjour des bois et à se rapprocher de lui. Patience s'était fait beaucoup prier. Tant d'années passées dans la solitude l'avaient tellement attaché à sa tour Gazeau, qu'il hésitait à lui préférer la société de son ami. En outre il disait que l'abbé allait se corrompre dans le *commerce des grands;* que bientôt il subirait, à son insu, l'influence des vieilles idées, et qu'il se refroidirait à l'égard de la *cause sainte*. Il est vrai qu'Edmée avait gagné le cœur de Patience, et qu'en lui offrant une petite habitation appartenant à son père, et située dans un ravin pittoresque, à la sortie de son

parc, elle s'y était pris avec assez de grace et de délicatesse pour ne pas blesser sa fierté chatouilleuse. C'était à l'effet de terminer cette grande négociation que l'abbé s'était rendu à la tour Gazeau avec Marcasse, le jour où, retenus par l'orage, ils avaient donné asile à Edmée et à moi. La scène affreuse qui suivit notre arrivée trancha toutes les irrésolutions de Patience. Enclin aux idées pythagoriciennes, il avait horreur du sang répandu. La mort d'une biche lui arrachait des larmes, comme au Jacques de Shakspeare; à plus forte raison les meurtres humains lui étaient impossibles à contempler : et du moment que la tour Gazeau eut été le spectacle de deux morts tragiques, elle lui sembla souillée, et rien n'eût pu le décider à y passer une nuit de plus. Il nous suivit à Sainte-Sévère, et bientôt il laissa vaincre ses scrupules philosophiques par les séductions d'Edmée. La maisonnette dont on lui fit accepter la jouissance était assez humble pour ne pas le faire rougir d'une transaction trop apparente avec la civilisation. Il y trouva une solitude moins profonde qu'à la tour Gazeau; mais les fréquentes visites de l'abbé et celles d'Edmée ne lui laissèrent pas le droit de s'en plaindre.

Ici le narrateur interrompit de nouveau son récit pour entrer dans le développement du caractère de Mlle de Mauprat.

— Edmée, dit-il, et croyez bien que ce n'est pas le langage de la prévention, était, au sein de sa modeste obscurité, une des femmes les plus parfaites qu'il y eût en France. Pour qu'elle fût citée et vantée entre toutes, il ne lui a manqué que le désir ou la nécessité de se faire connaître au monde. Mais elle était heureuse dans sa famille, et la plus douce simplicité couronnait ses hautes facultés et ses hautes vertus. Elle ignorait son mérite comme je l'ignorais moi-même à cette époque, où, brute avide, je ne la voyais que par les yeux du corps, et croyais ne l'aimer que parce qu'elle était belle. Il faut dire aussi que son fiancé, M. de La Marche, ne la comprenait guère mieux. Il avait développé la pâle intelligence dont il était doué à la froide école de Voltaire et d'Helvétius. Edmée avait allumé sa vaste intelligence aux brûlantes déclamations de Jean-Jacques. Un temps est venu où j'ai compris Edmée; le temps où M. de La Marche l'aurait comprise ne fût jamais arrivé.

Edmée, privée de sa mère dès le berceau, et abandonnée à ses

jeunes inspirations par un père plein de confiance, de bonté et d'incurie, s'était formée à peu près seule. L'abbé Aubert, qui lui avait fait faire sa première communion, n'avait point proscrit de ses lectures les philosophes qui l'avaient séduit lui-même. Ne trouvant autour d'elle ni contradiction, ni même discussion, car, en toutes choses, elle entraînait son père, dont elle était l'idole, Edmée était restée fidèle à des principes en apparence bien opposés, la philosophie, qui préparait la ruine du christianisme, et le christianisme, qui proscrivait l'esprit d'examen. Pour expliquer cette contradiction, il faut que vous vous reportiez à ce que je vous ai dit de l'effet que produisit sur l'abbé Aubert la profession de foi du vicaire savoyard. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que, dans les ames poétiques, le mysticisme et le doute règnent de pair. Jean-Jacques en fut un exemple éclatant et magnifique, et vous savez quelles sympathies il éveilla chez les prêtres et chez les nobles, alors même qu'il les gourmandait avec tant de véhémence. Quels miracles n'opère pas la conviction, aidée d'une éloquence sublime! Edmée avait bu à cette source vive avec toute l'avidité d'une ame ardente. Dans ses rares voyages à Paris, elle avait recherché les ames sympathiques à la sienne. Mais là elle avait trouvé tant de nuances, si peu d'accord, et surtout, malgré la mode, tant de préjugés indestructibles, qu'elle s'était rattachée avec amour à sa solitude et à ses poétiques rêveries sous les vieux chênes de son parc. Elle parlait déjà de ses déceptions, et refusait avec un bon sens au-dessus de son âge, et peut-être de son sexe, toutes les occasions de se mettre en rapport direct avec ces philosophes dont les écrits faisaient sa vie intellectuelle. — Je suis un peu sybarite, disait-elle en souriant. J'aime mieux respirer un bouquet de roses préparé pour moi dès le matin dans un vase, que d'aller le chercher au milieu des épines et à l'ardeur du soleil.

Ce qu'elle disait de son sybaritisme n'était d'ailleurs qu'une figure. Élevée aux champs, elle était forte, active, courageuse, enjouée; elle joignait à toutes les graces de la beauté délicate toute l'énergie de la santé physique et morale. C'était une fière et intrépide jeune fille, autant qu'une douce et affable châtelaine. Je l'ai trouvée souvent bien haute et bien dédaigneuse; Patience et les pauvres de la contrée l'ont toujours trouvée humble et débonnaire.

Edmée chérissait les poètes presque autant que les philosophes spiritualistes : elle se promenait toujours un livre à la main. Un jour qu'elle avait pris le Tasse, elle rencontra Patience; et, selon sa coutume, il s'enquit, avec curiosité, et de l'auteur et du sujet. Il fallut qu'Edmée lui fît comprendre les croisades; ce ne fut pas le plus difficile. Grace aux récits de l'abbé et à sa prodigieuse mémoire des faits, Patience connaissait passablement le canevas de l'histoire universelle. Mais ce qu'il eut de la peine à saisir, ce fut le rapport et la différence de la poésie épique à l'histoire. D'abord il était indigné des fictions des poètes, et prétendait qu'on n'eût jamais dû souffrir de telles impostures. Puis, quand il eut compris que la poésie épique, loin d'induire les générations en erreur, donnait, avec de plus grandes proportions, une éternelle durée à la gloire des faits héroïques, il demanda pourquoi tous les faits importans n'avaient pas été chantés par les bardes, et pourquoi l'histoire de l'humanité n'avait pas trouvé une forme populaire qui pût, sans le secours des lettres, se graver dans toutes les mémoires. Il pria Edmée de lui expliquer une strophe de la *Jérusalem* : il y prit goût, et elle lui en lut un chant en français. Quelques jours plus tard, elle lui en fit connaître un second, et bientôt Patience connut tout le poème. Il se réjouit d'apprendre que ce récit héroïque était populaire en Italie, et essaya, en résumant ses souvenirs, de leur donner en prose grossière une forme abrégée; mais il n'avait nullement la mémoire des mots. Agité par ses vives impressions, mille images grandioses passaient devant ses yeux. Il les exprimait dans des improvisations où son génie triomphait de la barbarie de son langage; mais il lui était impossible de ressaisir ce qu'il avait dit. Il eût fallu qu'on pût l'écrire sous sa dictée, et encore cela n'eût servi de rien ; car, au cas où il eût réussi à le lire, sa mémoire, n'étant exercée qu'au raisonnement, n'avait jamais pu conserver un fragment quelconque précisé par la parole. Il citait pourtant beaucoup, et son langage était parfois biblique. Mais, au-delà de certaines expressions qu'il affectionnait et d'un nombre de courtes sentences qu'il trouvait encore moyen de s'approprier, il n'avait rien retenu des pages qu'il s'était fait souvent relire, et qu'il écoutait toujours avec la même émotion que la première fois. C'était un véritable plaisir que de voir l'effet des beautés poétiques sur cette puissante organisation. Peu à peu l'abbé,

Edmée et moi-même, par la suite, nous vînmes à bout de lui faire connaître Homère et Dante. Il était si frappé des évènemens, qu'il pouvait faire l'analyse de la Divine Comédie d'un bout à l'autre sans oublier ni transposer la moindre partie du voyage, des rencontres et des émotions du poète; là se bornait sa puissance. Quand il essayait de ressaisir quelques-unes des expressions qui l'avaient charmé à l'audition, il arrivait à une abondance de métaphores et d'images qui tenait du délire. Cette initiation de Patience à la poésie marqua dans sa vie une époque de transformation; elle lui donna en rêve l'action qui manquait à son existence réelle. Il contempla dans un miroir magique des combats gigantesques, vit des héros hauts de dix coudées; il comprit l'amour qu'il n'avait jamais connu; il combattit, il aima, il vainquit, il éclaira les peuples, pacifia le monde, redressa les torts du genre humain, et bâtit des temples au grand esprit de l'univers; il vit dans la sphère étoilée tous les dieux de l'Olympe, pères de la primitive humanité; il lut, dans les constellations, l'histoire de l'âge d'or et celle des âges d'airain; il entendit dans le vent d'hiver les chants de Morven, et salua dans les nuées orageuses les spectres de Fingal et de Comala. « Avant de connaître les poètes, disait-il dans ses dernières années, j'étais comme un homme à qui manquerait un sens. Je voyais bien que ce sens était nécesaire, puisque tant de choses en sollicitaient l'exercice. Je me promenais seul la nuit avec inquiétude, me demandant pourquoi je ne pouvais dormir; pourquoi j'avais tant de plaisir à regarder les étoiles, que je ne pouvais m'arracher à cette contemplation; pourquoi mon cœur battait tout d'un coup de joie en voyant certaines couleurs, ou s'attristait jusqu'aux larmes à l'audition de certains sons; je m'en effrayais quelquefois jusqu'à m'imaginer, en comparant mon agitation continuelle à l'insouciance des autres hommes de ma classe, que j'étais fou. Mais je m'en consolais bientôt en me disant que ma folie m'était douce, et j'eusse mieux aimé n'être plus que d'en guérir. A présent, il me suffit de savoir que ces choses ont été trouvées belles de tout temps, par tous les hommes intelligens, pour comprendre ce qu'elles sont, et en quoi elles sont utiles à l'homme. Je me réjouis dans la pensée qu'il n'y a pas une fleur, pas une nuance, pas un souffle d'air qui n'ait fixé l'attention et ému le cœur d'autres hommes, jusqu'à recevoir un nom consacré

chez tous les peuples. Depuis que je sais qu'il est permis à l'homme, sans dégrader sa raison, de peupler l'univers et de l'expliquer avec ses rêves, je vis tout entier dans la contemplation de l'univers; et quand la vue des misères et des forfaits de la société brise mon cœur et soulève ma raison, je me rejette dans mes rêves, je me dis que puisque tous les hommes se sont entendus pour aimer l'œuvre divine, ils s'entendront aussi un jour pour s'aimer les uns les autres. Je m'imagine que, de père en fils, les éducations vont en se perfectionnant. Peut-être suis-je le premier ignorant qui ait deviné ce dont il n'avait aucune idée communiquée du dehors. Peut-être aussi que bien d'autres avant moi se sont inquiétés de ce qui se passait en eux-mêmes, et sont morts sans en trouver le premier mot. Pauvres gens que nous sommes! ajoutait Patience, on ne nous défend ni l'excès du travail physique, ni celui du vin, ni aucune des débauches qui peuvent détruire notre intelligence. Il y a des gens qui paient cher le travail des bras, afin que les pauvres, pour satisfaire les besoins de leur famille, travaillent au-delà de leurs forces; il y a des cabarets et d'autres lieux plus dangereux encore, où le gouvernement prélève, dit-on, ses bénéfices; il y a aussi des prêtres qui montent en chaire pour nous dire ce que nous devons au seigneur de notre village, et jamais ce que notre seigneur nous doit. Il n'y a pas d'écoles où l'on nous enseigne nos droits, où l'on nous apprenne à distinguer nos vrais et honnêtes besoins des besoins honteux et funestes, où l'on nous dise enfin à quoi nous pouvons et devons penser quand nous avons sué tout le jour au profit d'autrui, et quand nous sommes assis le soir au seuil de nos cabanes à regarder les étoiles rouges sortir de l'horizon. »

Ainsi raisonnait Patience; et croyez bien qu'en traduisant sa parole dans notre langue méthodique, je lui ôte toute sa grace, toute sa verve et toute son énergie. Mais qui pourrait redire l'expression textuelle de Patience? Son langage n'appartenait qu'à lui seul; c'était un composé du vocabulaire borné, mais vigoureux, des paysans, et des métaphores les plus hardies des poètes, dont il enhardissait encore le tour poétique. A cet idiome mélangé, son esprit synthétique donnait l'ordre et la logique. Une incroyable abondance naturelle suppléait à la concision de l'expression propre. Il fallait voir quelle lutte téméraire sa volonté et sa convic-

tion livraient à l'impuissance de ses formules; tout autre que lui n'eût pu s'en tirer avec honneur; et je vous assure que pour qui songeait à quelque chose de plus sérieux qu'à rire de ses solécismes et de ses hardiesses, il y avait dans cet homme matière aux plus importantes observations sur le développement de l'esprit humain, et à la plus tendre admiration pour la beauté morale primitive.

A l'époque où je compris entièrement Patience, j'avais un lien sympathique avec lui dans ma destinée exceptionnelle. Comme lui, j'avais été inculte; comme lui, j'avais cherché au dehors l'explication de mon être, comme on cherche le mot d'une énigme. Grace aux circonstances fortuites de la naissance et de la richesse, j'étais arrivé à un développement complet, tandis que Patience se débattit jusqu'à la mort dans les ténèbres d'une ignorance dont il ne voulait ni ne pouvait sortir; mais ce ne fut pour moi qu'un sujet de plus de reconnaître la supériorité de cette organisation puissante, qui se dirigeait plus hardiment, à l'aide de faibles lueurs instinctives, que moi à la clarté de tous les flambeaux de la science, et qui n'avait pas eu d'ailleurs un seul mauvais penchant à vaincre, tandis que je les avais eus tous.

Mais à l'époque dont j'ai à poursuivre le récit, Patience n'était, à mes yeux, qu'un personnage grotesque, objet d'amusement pour Edmée, et de compassion charitable pour l'abbé Aubert. Lorsqu'ils me parlaient de lui d'un ton sérieux, je ne les comprenais plus, et je m'imaginais qu'ils prenaient ce sujet comme une sorte de texte parabolique, pour me démontrer les avantages de l'éducation, la nécessité de s'y prendre de bonne heure, et les regrets inutiles des vieilles années.

J'allais rôder cependant dans les taillis dont sa nouvelle demeure était entourée, parce que j'avais vu Edmée s'y rendre à travers le parc, et que j'espérais obtenir, par surprise, un tête-à-tête avec elle, au retour. Mais elle était toujours accompagnée de l'abbé, quelquefois même de son père, et si elle restait seule avec le vieux paysan, il l'escortait ensuite jusqu'au château. Souvent, caché dans les touffes d'un if monstrueux, qui étendait ses nombreux rejets et ses branches pendantes à quelques pas de cette chaumière, je vis Edmée assise au seuil, un livre à la main. Tandis que Patience l'écoutait les bras croisés, la tête courbée sur la

poitrine et brisée en apparence par l'effort de l'attention, je m'imaginais alors qu'Edmée essayait de lui apprendre à lire, et je la trouvais folle de s'obstiner à une éducation impossible. Mais elle était belle aux reflets du couchant, sous le pampre jaunissant de la chaumière, et je la contemplais en me disant qu'elle m'appartenait, en me jurant à moi-même de ne jamais céder à la force ni à la persuasion qui voudraient m'y faire renoncer.

Depuis quelques jours ma souffrance était excitée au dernier point; je ne trouvais d'autres moyens de m'y soustraire qu'en buvant beaucoup à souper, afin d'être à peu près abruti à cette heure si douloureuse et si blessante pour moi, où elle quittait le salon, après avoir embrassé son père, donné sa main à baiser à M. de La Marche, et dit en passant devant moi : « Bonsoir, Bernard! » d'un ton qui semblait dire : Aujourd'hui finit comme hier et demain finira comme aujourd'hui. C'est en vain que j'allais m'asseoir dans le fauteuil le plus voisin de la porte, de manière à ce qu'elle ne pût sortir sans que son vêtement effleurât le mien; je n'en obtenais jamais autre chose, et je n'avançais pas ma main pour solliciter la sienne, car elle me l'eût accordée d'un air négligent, et je crois que je l'eusse brisée, dans ma colère.

Grace aux larges libations du souper, je parvenais à m'enivrer silencieusement et tristement. Je m'enfonçais ensuite dans mon fauteuil de prédilection, et j'y restais sombre et assoupi jusqu'à ce que, les fumées du vin étant dissipées, j'allasse promener dans le parc mes rêves insensés et mes projets sinistres.

On ne semblait pas s'apercevoir de cette grossière habitude. Il y avait pour moi, dans la famille, tant d'indulgence et de bonté, qu'on craignait de me faire la plus légitime observation; mais on avait très bien remarqué ma honteuse passion pour le vin, et le curé en avisa Edmée. Un soir à souper, elle me regarda fixement à plusieurs reprises et avec une expression étrange. Je la regardai à mon tour, espérant qu'elle me provoquait, mais nous en fûmes quittes pour un échange de regards malveillans. En sortant de table, elle me dit tout bas, très vite et d'un ton impérieux : — Corrigez-vous de boire et apprenez tout ce que l'abbé vous enseignera.

Cet ordre et ce ton d'autorité, loin de me donner de l'espérance, me parurent si révoltans, que toute ma timidité se dissipa en un

instant. J'attendis l'heure où elle montait à sa chambre, et je sortis un peu avant elle pour aller l'attendre sur l'escalier. — Croyez-vous, lui dis-je, que je sois dupe de vos mensonges, et que je ne m'aperçoive pas très bien, depuis un mois que je suis ici sans que vous m'adressiez la parole, que vous m'avez berné comme un sot? Vous m'avez menti, et aujourd'hui vous me méprisez, parce que j'ai eu l'honnêteté de croire à votre parole. — Bernard, me dit-elle d'un ton froid, ce n'est pas ici le lieu et l'heure de nous expliquer. — Oh! je sais bien, repris-je, que ce ne sera jamais le lieu ni l'heure selon vous; mais je saurai les trouver, n'en doutez pas. Vous avez dit que vous m'aimiez; vous m'avez jeté les bras au cou, et vous m'avez dit en m'embrassant, — ici, — je sens encore vos lèvres sur ma joue : « Sauve-moi, et je jure par l'Évangile, par l'honneur, par le souvenir de ma mère et de la tienne, que je t'appartiendrai. » Je sais bien que vous avez dit tout cela parce que vous aviez peur de ma force; et ici, je sais bien que vous me fuyez parce que vous avez peur de mon droit. Mais vous n'y gagnerez rien; je jure que vous ne vous jouerez pas long-temps de moi. — Je ne vous appartiendrai jamais, répondit-elle avec une froideur de plus en plus glaciale, si vous ne changez pas de langage, de manières et de sentimens. Tel que vous êtes, je ne vous crains pas. Je pouvais, lorsque vous me paraissiez bon et généreux, vous céder moitié par peur et moitié par sympathie; mais du moment que je ne vous aime plus, je ne vous crains pas davantage. Corrigez-vous, instruisez-vous, et nous verrons. — Fort bien, lui dis-je; voilà une promesse que j'entends. J'agirai en conséquence, et ne pouvant être heureux, je serai vengé. — Vengez-vous tant qu'il vous plaira, dit-elle, cela fera que je vous mépriserai.

Elle tira, en parlant ainsi, un papier de son sein, et le brûla tranquillement à la flamme de sa bougie. — Qu'est-ce que vous faites là? lui dis-je. — Je brûle une lettre que je vous avais écrite, répondit-elle. Je voulais vous faire entendre raison; mais c'est bien inutile : on ne s'explique pas avec les brutes. — Vous allez me donner cette lettre! m'écriai-je en me jetant sur elle pour lui arracher le papier enflammé. Mais elle le retira brusquement, et l'éteignant dans sa main avec intrépidité, elle jeta le flambeau à mes pieds, et s'échappa dans les ténèbres. Je la poursuivis en vain.

Elle gagna la porte de son appartement avant moi, et la poussa sur elle. J'entendis tirer les verroux et la voix de Mlle Leblanc qui demandait à sa jeune maîtresse la cause de sa frayeur. — Ce n'est rien, répondit la voix tremblante d'Edmée, c'est une espiéglerie.

Je descendis au jardin, et j'arpentai les allées d'un pas effréné. A cette fureur succéda la plus profonde tristesse. Edmée fière et audacieuse me paraissait plus belle et plus désirable que jamais. Il est de la nature de tous les désirs de s'irriter et de s'alimenter de la résistance. Je sentis que je l'avais offensée, qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne m'aimerait peut-être jamais, et sans renoncer à la criminelle résolution de la posséder par la force, je cédai à la douleur que me causait sa haine. J'allai m'appuyer au hasard contre un mur sombre, et cachant ma tête dans mes mains, j'exhalai des sanglots désespérés. Ma robuste poitrine se brisait, et mes larmes ne la soulageaient pas à mon gré; j'aurais voulu rugir, et je mordais mon mouchoir pour ne pas céder à cette tentation. Le bruit sinistre de mes cris étouffés éveilla l'attention d'une personne qui priait dans la chapelle de l'autre côté du mur où je m'étais adossé à tout hasard. Une fenêtre en ogive, garnie de ses *meneaux* de pierre surmontés d'un trèfle, était située immédiatement à la hauteur de ma tête. — Qui donc est là? demanda une figure pâle qu'éclairait le rayon oblique de la lune à son lever. En reconnaissant Edmée, je voulus m'éloigner; mais elle passa son beau bras entre les meneaux, et me saisit par le collet de mon habit en disant: — Pourquoi donc pleurez-vous, Bernard?

Je cédai à cette douce violence, moitié honteux d'avoir laissé surprendre le secret de ma faiblesse, moitié ravi de voir qu'Edmée n'y était pas insensible. — Quel chagrin avez-vous donc? reprit-elle. Qui peut vous arracher de tels sanglots? — Vous me méprisez, vous me haïssez, et vous demandez pourquoi je souffre, pourquoi je suis en colère. — C'est donc de colère que vous pleurez? dit-elle en retirant son bras. — C'est de colère et d'autre chose encore, répondis-je. — Mais quoi encore? dit Edmée. — Je n'en sais rien; peut-être de chagrin, comme vous avez dit. Le fait est que je souffre; ma poitrine se brise. Il faut que je vous quitte, Edmée, et que j'aille vivre au milieu des bois. Je ne puis pas rester ici. — Pourquoi souffrez-vous tant? Expliquez-vous, Bernard: voici l'occasion de nous expliquer. — Oui, avec un mur entre nous.

Je conçois que vous n'ayez pas peur de moi ici. — Et pourtant je ne vous témoigne que de l'intérêt, il me semble, et je n'ai pas été aussi affectueuse il y a une heure, lorsqu'il n'y avait pas un mur entre nous? — Je crois que vous n'êtes pas craintive, Edmée, parce que vous avez toujours la ressource d'éviter les gens ou de les attraper avec de belles paroles. Ah! on m'avait bien dit que toutes les femmes sont menteuses et qu'il n'en faut aimer aucune. — Qu'est-ce qui vous disait cela? Votre oncle Jean, ou votre oncle Gaucher, ou votre grand-père Tristan? — Raillez, raillez-moi tant que vous voudrez! Ce n'est pas ma faute si j'ai été élevé par eux. Mais ils pouvaient dire parfois quelque chose de vrai. — Bernard, voulez-vous que je vous dise pourquoi ils croyaient les femmes menteuses? — Dites. — C'est qu'ils employaient la violence et la tyrannie avec des êtres plus faibles qu'eux. Toutes les fois qu'on se fait craindre, on risque d'être trompé. Lorsque, dans votre enfance, Jean vous frappait, n'avez-vous jamais évité ses brutales corrections en déguisant vos petites fautes? — C'est vrai; c'était ma seule ressource. — La ruse est donc, sinon le droit, du moins la ressource des opprimés. Ne le sentez-vous pas? — Je sens que je vous aime, et qu'il n'y a pas là de motif pour que vous me trompiez. — Aussi, qui vous dit que je vous trompe? — Vous m'avez trompé; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous ne m'aimiez pas. — Je vous aimais, parce que je vous voyais, partagé entre de détestables principes et un cœur généreux, pencher vers la justice et l'honnêteté. Et je vous aime, parce que je vois que vous triomphez des mauvais principes, et que vos méchantes inspirations sont suivies des larmes d'un bon cœur. Voilà ce que je puis vous dire devant Dieu et la main sur la conscience, aux heures où je vous vois tel que vous êtes. Il y a d'autres momens où vous semblez si au-dessous de vous-même, que je ne vous reconnais plus, et que je crois ne pas vous aimer. Il ne tient qu'à vous, Bernard, que je ne doute jamais ni de vous ni de moi.

— Et comment faut-il faire pour cela?

— Vous corriger de vos mauvaises habitudes, ouvrir l'oreille aux bons conseils, le cœur aux préceptes de la morale. Vous êtes un sauvage, Bernard, et soyez bien sûr que ce n'est ni votre gaucherie à faire un salut, ni votre ignorance à tourner un compliment, qui

me choquent en vous. Au contraire, ce serait à mes yeux un charme très grand, s'il y avait de grandes idées et de nobles sentimens sous cette rudesse. Mais vos sentimens et vos idées sont comme vos manières, et c'est là ce que je ne puis souffrir. Je sais que ce n'est pas votre faute, et si je vous voyais décidé à vous corriger, je vous aimerais autant à cause de vos défauts qu'à cause de vos qualités. La compassion entraîne l'affection; mais je n'aime pas le mal, je ne peux pas l'aimer, et si vous le cultivez en vous-même au lieu de l'extirper, je ne peux pas vous aimer. Comprenez-vous cela? — Non. — Comment, non? — Non, vous dis-je. Je ne sens pas qu'il y ait du mal en moi. Si vous n'êtes pas choquée du peu de grâce de mes jambes, et du peu de blancheur de mes mains, et du peu d'élégance de mes paroles, je ne sais plus ce que vous haïssez en moi. J'ai entendu de mauvais préceptes dès mon enfance, mais je ne les ai pas acceptés. Je n'ai jamais cru qu'il fût permis de commettre de mauvaises actions, ou du moins je ne l'ai jamais trouvé agréable. Quand j'ai fait le mal, j'y ai été contraint par la force. J'ai toujours détesté mes oncles et leur conduite. Je n'aime pas la souffrance d'autrui; je n'aime à dépouiller personne; je méprise l'argent, dont on faisait un dieu à la Roche-Mauprat; je sais être sobre, et je boirais de l'eau toute ma vie, quoique j'aime le vin, s'il fallait, comme mes oncles, répandre le sang pour me procurer un bon souper. Cependant j'ai combattu avec eux; cependant j'ai bu avec eux; pouvais-je faire autrement? Aujourd'hui que je peux me conduire comme je veux, à qui fais-je du tort? à qui souhaitai-je du mal! Votre abbé, qui parle de vertu, me prend-il pour un assassin et pour un voleur? Ainsi, avouez-le, Edmée, vous savez bien que je suis honnête; vous ne me croyez pas méchant, mais je vous déplais parce que je n'ai pas d'esprit, et vous aimez M. de La Marche, parce qu'il sait dire des niaiseries dont je rougirais.

— Et si, pour me plaire, dit-elle en souriant, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, et sans retirer sa main que j'avais prise à travers le grillage, si, pour être préféré à M. de La Marche, il fallait acquérir de l'esprit, comme vous dites, ne le feriez-vous pas?

— Je n'en sais rien, répondis-je après un instant d'hésitation;

peut-être serais-je assez fou pour cela, car je ne comprends rien au pouvoir que vous avez sur moi; mais ce serait une grande lâcheté et une grande folie.

— Pourquoi, Bernard?

— Parce qu'une femme qui n'aime pas un homme pour son bon cœur, mais pour son bel esprit, ne vaut guère la peine que je me donnerais. Voilà ce qu'il me semble.

Elle garda le silence à son tour, et me dit ensuite en me pressant la main. — Vous avez bien plus de sens et d'esprit qu'on ne croirait. Me voilà forcée d'être tout-à-fait sincère avec vous, et de vous avouer que tel que vous êtes, et quand même vous ne devriez jamais changer, j'ai pour vous une estime et une amitié qui dureront autant que ma vie. Soyez sûr de cela, Bernard, quelque chose que je puisse vous dire dans un moment de colère, car vous savez que je suis très vive; cela est de famille. Le sang des Mauprat ne coulera jamais aussi tranquillement que celui des autres humains. Ménagez donc ma fierté, vous qui savez si bien ce que c'est que la fierté; ne vous targuez jamais avec moi des droits acquis. L'affection ne se commande pas, elle se demande ou s'inspire; faites que je vous aime toujours, ne me dites jamais que je suis forcée de vous aimer.—Cela est juste en effet, répondis-je, mais pourquoi me parlez-vous quelquefois comme si j'étais forcé de vous obéir? Pourquoi, ce soir, m'avez-vous *défendu* de boire et *ordonné* d'étudier? —Parce que si on ne peut commander à l'affection qui n'existe pas, on peut du moins commander à l'affection qui existe, et c'est parce que je suis sûre de la vôtre que je lui commande. — C'est bien, m'écriai-je avec transport, j'ai donc le droit de commander à la vôtre aussi, puisque vous m'avez dit qu'elle existait certainement... Edmée, je vous commande de m'embrasser. — Laissez, Bernard! s'écria-t-elle, vous me cassez le bras. Voyez, vous m'avez écorchée contre le grillage.—Pourquoi vous êtes-vous retranchée contre moi? lui dis-je en couvrant de mes lèvres la légère blessure que je lui avais faite au bras. Ah! que je suis malheureux! Maudit grillage! Edmée, si vous vouliez pencher votre tête, je pourrais vous embrasser... vous embrasser comme ma sœur. Edmée, que craignez-vous? — Mon bon Bernard, répondit-elle, dans le monde où je vis, on n'embrasse même pas sa sœur, et nulle part on ne s'embrasse en secret. Je vous embras-

serai devant mon père, tous les jours si vous voulez, mais jamais ici. — Vous ne m'embrasserez jamais? m'écriai-je, rendu à mes fureurs accoutumées. Et votre promesse? et mes droits?.. — Si nous nous marions ensemble... dit-elle avec embarras, quand vous aurez reçu l'éducation que je vous supplie de recevoir... — Mort de ma vie! vous moquez-vous? Est-il question de mariage entre nous? Nullement, je ne veux pas de votre fortune, je vous l'ai dit. — Ma fortune et la vôtre ne font plus qu'une, répondit-elle. Entre parens si proches que nous le sommes, le tien et le mien sont des mots sans valeur. Jamais la pensée ne me viendra de vous croire cupide. Je sais que vous m'aimez, que vous travaillerez à me le prouver, et qu'un jour viendra où votre amour ne me fera plus peur, parce que je pourrai l'accepter à la face du ciel et des hommes.

— Si c'est là votre idée, repris-je, tout-à-fait distrait de mes sauvages transports par la direction nouvelle qu'elle donnait à mes pensées, ma position est bien différente ; mais, à vous dire vrai, il faut que j'y réfléchisse... Je n'avais pas songé que vous l'entendriez ainsi... — Et comment voulez-vous que je puisse l'entendre différemment? reprit-elle. Une demoiselle ne se déshonore-t-elle pas en se donnant à un autre homme qu'à son époux? Je ne veux pas me déshonorer, vous ne le voudriez pas non plus, vous qui m'aimez. Vous ne voudriez pas me faire un tort irréparable? Si vous aviez cette intention, vous seriez mon plus mortel ennemi... — Attendez, Edmée, attendez, repris-je, je ne puis rien vous dire de mes intentions, je n'en ai jamais eu d'arrêtées à votre égard. Je n'ai eu que des désirs, et jamais je n'ai pensé à vous sans devenir fou. Vous voulez que je vous épouse? Eh! pourquoi donc, mon Dieu? — Parce qu'une fille qui se respecte ne peut appartenir à un homme sans la pensée, sans la résolution, sans la certitude de lui appartenir toujours. Ne savez-vous pas cela? — Il y a tant de choses que je ne sais pas, ou auxquelles je n'ai jamais pensé. — L'éducation vous apprendrait, Bernard, ce que vous devez penser des choses qui vous intéressent le plus, de votre position, de vos devoirs, de vos sentimens. Vous ne voyez clair ni dans votre cœur, ni dans votre conscience. Moi, qui suis habituée à m'interroger sur toutes choses, et à me gouverner moi-même, comment voulez-vous que je prenne pour maître un homme soumis à l'instinct et guidé par

le hasard? — Pour maître! pour mari! Oui, je comprends que vous ne puissiez soumettre votre vie tout entière à un animal de mon espèce... Mais je ne vous demandais pas cela, moi!.. Et je n'y puis penser sans frémir! — Il faut que vous y pensiez cependant, Bernard, pensez-y beaucoup, et quand vous l'aurez fait, vous sentirez la nécessité de suivre mes conseils, et de mettre votre esprit en rapport avec la nouvelle position où vous êtes entré en quittant la Roche-Mauprat; quand vous aurez reconnu cette nécessité, vous me le direz, et alors nous prendrons plusieurs résolutions nécessaires.

Elle retira doucement sa main d'entre les miennes, et je crois qu'elle me dit bonsoir, mais je ne l'entendis pas. Je restai absorbé dans mes pensées, et quand je relevai la tête pour lui parler, elle n'était plus là. J'allai à la chapelle, elle était rentrée dans sa chambre par une tribune supérieure, qui communiquait avec ses appartemens.

Je retournai dans le jardin, je m'enfonçai dans le parc et j'y restai toute la nuit. Ma conversation avec Edmée m'avait jeté dans un monde nouveau. Jusque-là je n'avais pas cessé d'être l'homme de la Roche-Mauprat, et je n'avais pas prévu que je pusse ou que je dusse cesser de l'être; sauf les habitudes qui avaient changé avec les circonstances, j'étais resté dans le cercle étroit de mes pensées. Au sein de toutes les choses nouvelles qui m'environnaient, je me sentais blessé de leur puissance réelle, et je raidissais ma volonté en secret, afin de ne pas me sentir humilié. Je crois qu'avec la persévérance et la force dont j'étais doué, rien n'eût pu me faire sortir de ce retranchement d'obstination, si Edmée ne s'en fût mêlée. Les biens vulgaires de la vie, les satisfactions du luxe, n'avaient pour moi d'autre charme que celui de la nouveauté. Le repos du corps me pesait, et le calme de cette maison, pleine d'ordre et de silence, m'eût écrasé, si la présence d'Edmée et l'orage de mes désirs ne l'eussent remplie de mes agitations et peuplée de mes fantômes. Je n'avais pas désiré un seul instant devenir le chef de cette maison, le maître de cette fortune, et je venais, avec plaisir, d'entendre Edmée rendre justice à mon désintéressement. Cependant je répugnais encore à l'idée d'associer deux buts si distincts, ma passion et mes intérêts. J'errai dans le parc en proie à mille incertitudes, et je gagnai la campagne sans m'en apercevoir. La nuit était magnifique. La pleine lune versait des flots de sa

lumière sereine sur les guérets altérés par la chaleur du jour. Les plantes flétries se relevaient sur leur tige, chaque feuille semblait aspirer par tous ses pores l'humide fraîcheur de la nuit. Je ressentais aussi cette douce influence; mon cœur battait avec force, mais avec régularité. J'étais inondé d'une vague espérance; l'image d'Edmée flottait devant moi sur les sentiers des prairies, et n'excitait plus ces douloureux transports, ces fougueuses aspirations qui m'avaient dévoré.

Je traversais un lieu découvert où quelques massifs de jeunes arbres coupaient çà et là les vertes steppes des pâturages. De grands bœufs d'un blond clair, agenouillés sur l'herbe courte, immobiles, paraissaient plongés dans de paisibles contemplations. Des collines adoucies montaient vers l'horizon, et leurs croupes veloutées semblaient jouer dans les purs reflets de la lune. Pour la première fois de ma vie, je sentis les beautés voluptueuses et les émanations sublimes de la nuit. J'étais pénétré de je ne sais quel bien-être inconnu, il me semblait que pour la première fois aussi je voyais la lune, les coteaux et les prairies. Je me souvenais d'avoir entendu dire à Edmée qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui de la nature, et je m'étonnais de ne l'avoir pas su jusque-là. J'eus par instans la pensée de me mettre à genoux et de prier Dieu; mais je craignais de ne pas savoir lui parler et de l'offenser en le priant mal. Vous avouerai-je une singulière fantaisie qui me vint comme une révélation enfantine de l'amour poétique au sein du chaos de mon ignorance? La lune éclairait si largement les objets, que je distinguais dans le gazon les moindres fleurettes. Une petite marguerite des prés me sembla si belle, avec sa collerette blanche frangée de pourpre, et son calice d'or plein des diamans de la rosée, que je la cueillis et la couvris de baisers, en m'écriant, dans une sorte d'égarement délicieux : C'est toi, Edmée; oui! c'est toi, te voilà! tu ne me fuis plus! Mais quelle fut ma confusion lorsqu'en me relevant, je vis que j'avais un témoin de ma folie? Patience était debout devant moi.

Je fus si mécontent d'avoir été surpris dans un tel accès d'extravagance, que, par un reste d'habitude de coupe-jarret, je cherchai mon couteau à ma ceinture. Mais je n'avais plus ni ceinture ni couteau. Mon gilet de soie à poches me fit souvenir que j'étais condamné à n'égorger plus personne. Patience sourit.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il? dit le solitaire avec calme et douceur; croyez-vous que je ne sache pas bien ce qui en est? Je ne suis pas si simple que je ne comprenne; je ne suis pas si vieux que je ne voie clair. Qui est-ce qui secoue les branches de mon if toutes les fois que la fille sainte est assise à ma porte? Qui est-ce qui nous suit comme un jeune loup, à pas comptés, sous le taillis quand je reconduis la belle enfant chez son père? Et quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeunes tous deux, vous êtes beaux tous deux, vous êtes parens, et si vous vouliez, vous seriez un digne et honnête homme, comme elle est une digne et honnête fille.

Tout mon courroux était tombé en écoutant Patience parler d'Edmée. J'avais un si grand besoin de m'entretenir d'elle que j'en aurais entendu dire du mal pour le seul plaisir d'entendre prononcer son nom. Je continuai ma promenade côte à côte avec Patience. Le vieillard marchait pieds nus dans la rosée. Il est vrai que ses pieds, ayant oublié depuis long-temps l'usage des chaussures, étaient arrivés à un degré de callosité qui les mettait à l'abri de tout. Il avait pour tout vêtement un pantalon de toile bleue qui, faute de bretelles, tombait sur ses hanches, et une chemise grossière. Il ne pouvait souffrir aucune contrainte dans ses habits, et sa peau, endurcie par le hâle, n'était sensible ni au chaud ni au froid. On l'a vu, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, aller tête nue au soleil le plus ardent, et la veste entr'ouverte à la bise des hivers. Depuis qu'Edmée veillait à tous ses besoins, il était arrivé à une certaine propreté. Mais dans le désordre de sa toilette et sa haine pour tout ce qui dépassait les bornes du strict nécessaire, se retrouvait, sauf l'impudeur, qui lui avait toujours été odieuse, le cynique des anciens jours. Sa barbe brillait comme de l'argent. Son crâne chauve était si luisant, que la lune s'y reflétait comme dans l'eau. Il marchait lentement, les mains derrière le dos, la tête levée, comme un homme qui surveille son empire. Mais le plus souvent ses regards se perdaient vers le ciel, et il interrompait sa conversation pour dire en montrant la voûte étoilée : « Voyez cela, voyez comme c'est beau! » C'est le seul paysan que j'aie vu admirer le ciel, ou tout au moins c'est le seul que j'aie vu se rendre compte de son admiration.

— Pourquoi, maître Patience, lui dis-je, pensez-vous que je serais un honnête homme *si je voulais?* Croyez-vous donc que je ne

le sois pas? — Oh! ne soyez pas fâché, répondit-il; Patience a le droit de tout dire. N'est-ce pas le fou du château? — Edmée prétend que vous en êtes le sage, au contraire. — Prétend-elle cela, la sainte fille de Dieu? Eh bien! si elle le croit, je veux agir en sage et vous donner un bon conseil, maître Bernard Mauprat. Voulez-vous l'entendre? — Il paraît que tout le monde ici se mêle de conseiller. N'importe, j'écoute. —Vous êtes amoureux de votre cousine? — Vous êtes bien hardi de faire une pareille question! — Ce n'est pas une question, c'est un fait. Eh bien! je vous dis, moi, faites-vous aimer de votre cousine et soyez son mari. — Et pourquoi me portez-vous cet intérêt, maître Patience? — Parce que je sais que vous le méritez. — Qui vous l'a dit? l'abbé? — Non pas. — Edmée? — Un peu. Et cependant elle n'est pas bien amoureuse de vous, au moins. Mais c'est votre faute. — Comment cela, Patience? — Parce qu'elle veut que vous deveniez savant, et vous, vous ne le voulez pas. Ah! si j'avais votre âge, moi, pauvre Patience, et si je pouvais, sans étouffer, me tenir enfermé dans une chambre seulement deux heures par jour; et si tous ceux que je rencontre s'occupaient de m'instruire! Si l'on me disait : « Patience, voilà ce qui s'est fait hier; Patience, voilà ce qui se fera demain. » Mais baste! il faut que je trouve tout moi-même, et c'est si long que je mourrai de vieillesse avant d'avoir trouvé le dixième de ce que je voudrais savoir. Mais, écoutez, j'ai encore une raison pour désirer que vous épousiez Edmée. — Laquelle? bon monsieur Patience. — C'est que ce La Marche ne lui convient pas. Je le lui ai dit, oui-dà! et à lui aussi, et à l'abbé, et à tout le monde. Ce n'est pas un homme cela. Cela sent bon comme tout un ardin; mais j'aime mieux le moindre brin de serpolet. — Ma foi, je ne l'aime guère non plus, moi. Mais si ma cousine l'aime? hein! Patience? — Votre cousine ne l'aime pas. Elle le croit bon, elle le croit *véritable;* elle se trompe, et il la trompe, et il trompe tout le monde. Je le sais, moi, c'est un homme qui n'a pas de *cela.* (Et Patience posait la main sur son cœur.) C'est un homme qui dit toujours : « Moi, la vertu! moi, les infortunés! moi, les sages, les amis du genre humain! etc., etc. » Eh bien! moi, Patience, je sais qu'il laisse mourir de faim de pauvres gens à la porte de son château. Je sais que si on lui disait : « Donne ton château, mange du pain noir, donne tes terres, fais-toi soldat, et il n'y aura plus d'in-

fortunés dans le monde, le genre humain (comme tu dis), sera sauvé. L'*homme* dirait : — Merci ! je suis seigneur de mes terres, et je ne suis pas saoul de mon château. » Oh ! je les connais bien, ces *faux bons !* Quelle différence avec Edmée ! Vous ne savez pas cela, vous ! Vous l'aimez parce qu'elle est belle comme la marguerite des prés, et moi je l'aime parce qu'elle est bonne comme la lune qui éclaire pour tout le monde. C'est une fille qui donne tout ce qu'elle a, qui ne porterait pas un joyau parce qu'avec l'or d'une bague on peut faire vivre un homme pendant un an. Et si elle rencontre dans son chemin un petit pied d'enfant blessé, elle ôtera son soulier pour le lui donner et s'en ira pied nu. Et puis c'est un cœur qui va droit, voyez-vous. Si demain le village de Sainte-Sévère allait la trouver en masse, et lui dire : « Demoiselle, c'est assez vivre dans la richesse; donnez-nous ce que vous avez, et travaillez à votre tour, — c'est juste, mes bons enfans, dirait-elle. » Et gaiement elle irait mener les troupeaux aux champs ! Sa mère était de même; car, voyez-vous, j'ai connu sa mère toute jeune, comme elle est à présent, et la vôtre aussi, dà ! Et c'était une maîtresse femme, charitable, juste. Et vous en tenez, à ce qu'on dit. — Hélas ! non, répondis-je, saisi d'attendrissement par le discours de Patience. Je ne connais ni la charité, ni la justice.

— Vous n'avez pu encore les pratiquer, mais cela est écrit dans votre cœur, je le sais, moi. On dit que je suis sorcier, et je le suis un peu. Je connais un homme tout de suite. Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit un jour sur la fougère de Validé ? Vous étiez avec Sylvain, moi avec Marcasse. Vous me dites qu'un honnête homme vengeait ses querelles lui-même. Et, à propos, monsieur Mauprat, si vous n'êtes pas content des excuses que je vous ai faites à la tour Gazeau, il faut le dire. Voyez, il n'y a personne ici, et tout vieux que je suis, j'ai encore le poignet aussi bon que vous, nous pouvons nous allonger quelques bons coups, c'est le droit de nature, et quoique je n'approuve pas cela, je ne refuse jamais de donner réparation à qui la demande. Je sais qu'il y a des hommes qui mourraient de chagrin, s'ils n'étaient pas vengés. Et moi qui vous parle, il m'a fallu plus de cinquante ans pour oublier un affront que j'ai reçu... et quand j'y pense encore, ma haine pour les nobles se réveille, et je me fais un crime d'avoir pu pardonner dans mon cœur à quelques-uns.

— Je suis pleinement satisfait, maître Patience, et je sens au contraire de l'amitié pour vous. — Ah! c'est que je gratte l'œil qui vous démange! Bonne jeunesse! Allons, Mauprat, du courage. Suivez les conseils de l'abbé, c'est un juste. Tâchez de plaire à votre cousine, c'est une étoile du firmament. Connaissez la vérité; aimez le peuple; détestez ceux qui le détestent; soyez prêt à vous sacrifier pour lui... Écoutez, écoutez!... Je sais ce que je dis; faites-vous l'ami du peuple. — Le peuple est-il donc meilleur que la noblesse, Patience? De bonne foi, et puisque vous êtes un sage, dites la vérité. — Le peuple vaut mieux que la noblesse, parce que la noblesse l'écrase, et qu'il le souffre! Mais il ne le souffrira peut-être pas toujours. Enfin, il faut que vous le sachiez, vous voyez bien ces étoiles? Elles ne changeront pas, elles seront à la même place et verseront autant de feu dans dix mille ans qu'aujourd'hui. Mais avant cent ans, avant moins peut-être, il y aura bien des changemens sur la terre. Croyez-en un homme qui pense à la vérité et qui ne se laisse pas égarer par les grands airs des forts. Le pauvre a assez souffert, il se tournera contre le riche, et les châteaux tomberont, et les terres seront dépecées. Je ne verrai pas cela, mais vous le verrez; il y aura dix chaumières à la place de ce parc, et dix familles vivront de son revenu. Il n'y aura plus ni valets, ni maîtres, ni vilains, ni seigneurs. Il y aura des nobles qui crieront haut et qui ne céderont qu'à la force, comme eussent fait vos oncles s'ils eussent vécu, comme fera M. de La Marche, malgré ses beaux discours. Il y en aura qui s'exécuteront généreusement comme Edmée, et comme vous, si vous écoutez la sagesse. Et alors, il sera bon pour Edmée qu'elle ait pour mari un homme et non pas un brin de muguet. Il sera bon que Bernard Mauprat sache pousser une charrue, ou tuer le gibier du bon Dieu, pour nourrir sa famille; car le vieux Patience sera couché sous l'herbe du cimetière, et ne pourra rendre à Edmée les services qu'il aura reçus. Ne riez pas de ce que je dis, jeune homme; c'est la voix de Dieu qui dit cela. Voyez le ciel. Les étoiles vivent en paix, et rien ne dérange leur ordre éternel. Les grosses ne mangent pas les petites, et nulle ne se précipite sur ses voisines. Or, un temps viendra où le même ordre règnera parmi les hommes. Les méchans seront balayés par le vent du Seigneur. Assurez vos jambes, seigneur Mauprat, afin de rester debout et de soutenir Edmée

c'est Patience qui vous avertit, Patience qui ne vous veut que du bien; mais il y en aura d'autres qui voudront le mal, et il faut que les bons se fassent forts.

Nous étions arrivés jusqu'à la chaumière de Patience. Il s'était arrêté à la barrière de son petit enclos, et une main appuyée sur les barreaux, gesticulant de l'autre, il parlait avec énergie; son regard brillait comme la flamme, son front était baigné de sueur, il y avait en lui quelque chose de puissant comme la parole des vieux prophètes, et la simplicité plus que plébéienne de son accoutrement rehaussait encore la fierté de son geste et l'onction de sa voix. La révolution française a fait savoir depuis ce temps qu'il y avait dans le peuple de fougueuses éloquences et une implacable logique; mais ce que je voyais en ce moment était si neuf pour moi, et me fit une telle impression, que mon imagination sans règle et sans frein se laissa entraîner aux terreurs superstitieuses de l'enfance. Il me tendit la main, et j'obéis à cet appel avec plus d'effroi que de sympathie. Le sorcier de la tour Gazeau, suspendant sur ma tête la chouette ensanglantée, venait de repasser devant mes yeux.

XI.

Lorsqu'accablé de lassitude, je m'éveillai le lendemain, tous les incidens de la veille m'apparurent comme un songe. Il me sembla qu'Edmée, en me parlant de devenir ma femme, avait voulu reculer mes espérances indéfiniment par un leurre perfide; et quant à l'effet des paroles du sorcier, je ne me les rappelais pas sans une profonde humiliation. Quoi qu'il en soit, cet effet était produit. Les émotions de cette journée avaient laissé en moi une trace ineffaçable, je n'étais déjà plus l'homme de la veille, et je ne devais jamais redevenir complètement celui de la Roche-Mauprat.

Il était tard, et j'avais réparé dans la matinée seulement les heures de mon insomnie. Je n'étais pas levé, et déjà j'entendais sur le pavé de la cour résonner le sabot du cheval de M. de La Marche. Tous les jours il arrivait à cette heure; tous les jours il voyait Edmée aussitôt que moi, et ce jour-là même, ce jour où elle avait voulu me persuader de compter sur sa main, il allait poser avant moi son fade baiser sur cette main qui m'appartenait.

Cette pensée réveilla tous mes doutes. Comment Edmée souffrait-elle ses assiduités, si elle avait réellement l'intention d'en épouser un autre que lui? Peut-être n'osait-elle pas l'éloigner; peut-être était-ce à moi de le faire. Je ne savais pas les usages du monde où j'entrais. L'instinct me conseillait de m'abandonner à mes impétueuses inspirations, et l'instinct parlait haut.

Je m'habillai à la hâte. J'entrai au salon pâle et en désordre. Edmée était pâle aussi. La matinée était pluvieuse et fraîche. On avait fait du feu dans la vaste cheminée. Étendue dans sa bergère, elle chauffait ses petits pieds en sommeillant. C'était l'attitude nonchalante et transie qu'elle avait eue durant ses jours de maladie. M. de La Marche lisait la gazette à l'autre bout de la chambre. En voyant Edmée brisée plus que moi par les émotions de la veille, je sentis ma colère tomber, et m'approchant d'elle, je m'assis sans bruit et la regardai avec attendrissement. — C'est vous, Bernard? me dit-elle sans faire un mouvement et sans ouvrir les yeux. — Elle avait les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et les mains gracieusement entrelacées sous son menton. Les femmes avaient à cette époque et presque en toute saison les bras demi-nus. J'aperçus à celui d'Edmée une petite bande de taffetas d'Angleterre qui me fit battre le cœur. C'était la légère blessure que je lui avais faite la veille contre le grillage de la croisée. Je soulevai doucement la dentelle qui retombait sur son coude, et, enhardi par son demi-sommeil, j'appuyai mes lèvres sur cette chère blessure. M. de La Marche pouvait me voir, et il me voyait en effet, et j'agissais à dessein. Je brûlais d'avoir une querelle avec lui. Edmée tressaillit et devint toute rouge. Mais, reprenant aussitôt un air d'enjouement plein d'indolence : — En vérité, Bernard, me dit-elle, vous êtes galant ce matin comme un abbé de cour. N'auriez-vous pas fait quelque madrigal la nuit dernière?

Je fus singulièrement mortifié de cette raillerie; mais payant d'assurance à mon tour : — Oui, j'en ai fait un hier soir à la fenêtre de la chapelle, répondis-je; et s'il est mauvais, cousine, c'est votre faute. — Dites que c'est la faute de votre éducation, reprit-elle en s'animant, et elle n'était jamais plus belle que lorsque sa fierté et sa vivacité naturelle se réveillaient. — M'est avis que j'ai beaucoup trop d'éducation, en effet, répondis-je, et que, si j'écoutais davantage mon bon sens naturel, vous ne me railleriez pas

tant. — Il me semble, en vérité, que vous faites assaut d'esprit et de métaphores avec Bernard, dit M. de La Marche en pliant son journal d'un air indifférent et en se rapprochant de nous. — Je l'en tiens quitte, répondis-je, blessé de cette impertinence; qu'elle garde son esprit pour vos pareils.

Je me levai pour l'affronter, mais il ne parut pas s'en apercevoir; et s'adossant à la cheminée avec une incroyable aisance, il dit en se penchant vers Edmée d'une voix douce et presque affectueuse : — Qu'a-t-il donc? — comme s'il se fût informé de la santé de son petit chien. — Que sait-on? répondit Edmée du même ton; puis elle se leva en ajoutant : — J'ai trop mal à la tête pour rester là. Donnez-moi le bras pour remonter dans ma chambre.

Elle sortit appuyée sur lui; je restai stupéfait.

J'attendis, résolu à l'insulter dès qu'il serait revenu au salon. Mais l'abbé entra et peu après mon oncle Hubert. Ils se mirent à causer de sujets qui m'étaient tout-à-fait étrangers (et il en était ainsi de presque tous les sujets de conversation). Je ne savais que faire pour me venger, mais je n'osais me trahir en présence de mon oncle. Je sentais ce que je devais au respect et aux droits de l'hospitalité. Jamais je ne m'étais fait une telle violence à la Roche-Mauprat. L'outrage et la colère se manifestaient spontanément; je faillis mourir dans l'attente de ma vengeance. Plusieurs fois le chevalier, remarquant l'altération de mes traits, me demanda avec bonté si j'étais malade. M. de La Marche ne parut s'apercevoir ni se douter de rien. L'abbé seul m'examinait avec attention. Je surprenais ses yeux bleus, où la pénétration naturelle se voilait toujours sous une habitude de timidité, attachés sur moi avec inquiétude. L'abbé ne m'aimait pas. Il m'était facile de voir que ses manières douces et enjouées devenaient froides comme malgré lui, dès qu'il s'adressait à moi; je remarquais même qu'en tout temps son visage s'attristait à mon approche.

Me sentant près de m'évanouir, tant la contrainte que je subissais était hors de mes habitudes et au-dessus de mes forces, j'allai me jeter sur l'herbe du parc. C'était là mon refuge dans toutes mes agitations. Ces grands chênes, cette mousse centenaire qui pendait à toutes les branches, ces fleurs des bois pâles et odorantes, emblèmes des douleurs cachées, c'étaient là les amis de mon enfance, les seuls que j'eusse retrouvés sans altération, dans la

vie sociale comme dans la vie sauvage. Je cachai mon visage dans mes mains; je ne me rappelle pas avoir souffert davantage dans aucune des calamités de ma vie. Pourtant j'en éprouvai de bien réelles par la suite, et à tout prendre, j'eusse dû m'estimer heureux, au sortir du rude et périlleux métier de coupe-jarret, de trouver tant de biens inespérés, affection, sollicitude, richesse, liberté, enseignement, bons conseils et bons exemples. Mais il est certain que, pour passer d'un état de l'ame à un état opposé, même du mal au bien, même de la douleur à la jouissance et de la fatigue au repos, il faut que l'homme souffre, et que, dans cet enfantement d'une nouvelle destinée, tous les ressorts de son être se tendent jusqu'à se briser. Ainsi, à l'approche de l'été, le ciel se couvre de sombres nuées, et la terre frémissante semble prête à s'anéantir sous les coups de la tempête.

Je n'étais occupé en ce moment qu'à chercher un moyen d'assouvir ma haine contre M. de La Marche, sans trahir et sans laisser même soupçonner le lien mystérieux dont je me prévalais auprès d'Edmée. Quoique rien ne fût moins en vigueur à la Roche-Mauprat que la sainteté du serment, les seules lectures que j'eusse faites étant, comme je vous l'ai dit, quelques ballades de chevalerie, je m'étais pris d'un romanesque amour pour la fidélité des promesses, et c'était à peu près la seule vertu que j'eusse acquise. Le secret dû à Edmée me retenait donc invinciblement. — Mais ne trouverai-je pas, me disais-je, quelque prétexte plausible pour me jeter sur mon ennemi et pour l'étrangler? — A dire vrai, cela n'était pas facile avec un homme qui semblait avoir un parti pris de politesse et de prévenances à mon égard.

Dans ces perplexités j'oubliai l'heure du dîner; et quand je vis le soleil descendre derrière les tours du château, je me dis trop tard que mon absence avait dû être remarquée, et que je ne pourrais rentrer sans subir ou les brusques questions d'Edmée, ou ce clair et froid regard de l'abbé, qui semblait toujours éviter le mien, et que je surprenais tout à coup plongeant au plus profond de ma conscience.

Je résolus de ne rentrer qu'à la nuit, et je m'étendis sur l'herbe, essayant de dormir pour reposer ma tête brisée. Je m'endormis en effet. Quand je m'éveillai, la lune montait dans le ciel encore rouge des feux du soir. Le bruit qui m'avait fait tressaillir était bien lé-

ger; mais il est des sons qui frappent le cœur avant de frapper l'oreille, et les plus subtiles émanations de l'amour pénètrent quelquefois la plus rude organisation. La voix d'Edmée venait de prononcer mon nom à peu de distance, derrière le feuillage. D'abord je crus avoir rêvé; je restai immobile, je retins mon haleine et j'écoutai. C'était elle, qui se rendait chez le solitaire avec l'abbé. Ils s'étaient arrêtés dans le sentier couvert, à dix pas de moi, et ils causaient à demi-voix, mais de cette manière distincte qui, dans les confidences, donne à l'attention tant de solennité. — Je crains, disait Edmée, qu'il ne fasse une esclandre à M. de La Marche; quelque chose de plus sérieux encore, que sait-on? Vous ne connaissez pas Bernard.

— Il faut à tout prix l'éloigner d'ici, répondit l'abbé. Vous ne pouvez vivre de la sorte, continuellement exposée à la brutalité d'un brigand. — Il est certain que ce n'est pas vivre. Depuis qu'il a mis le pied ici, je n'ai pas eu un instant de liberté. Prisonnière dans ma chambre, ou forcée de recourir à la protection de mes amis, je n'ose faire un pas. C'est tout au plus si je puis descendre l'escalier, et je ne traverse pas la galerie sans envoyer Leblanc en éclaireur. La pauvre fille, qui m'a vue si brave, me croit folle. Cette contrainte est odieuse. Je ne dors plus que sous les verroux. Et voyez, l'abbé, je ne marche pas sans un poignard, ni plus ni moins qu'une héroïne de ballade espagnole. — Et si ce malheureux vous rencontre et vous effraie, vous vous en frapperez le sein, n'est-ce pas? De pareilles chances ne peuvent s'accepter. Edmée, il faut trouver le moyen de changer une position qui n'est pas tenable. Je conçois que vous ne veuillez pas lui ôter l'amitié de votre père, en confessant à celui-ci la monstrueuse transaction que vous avez été forcée de faire avec ce bandit à la Roche-Mauprat. Mais quoi qu'il arrive... ah! ma pauvre Edmée, je ne suis pas un homme de sang, mais je me prends vingt fois le jour à déplorer que mon caractère de prêtre m'empêche de provoquer cet homme et de vous en débarrasser à jamais.

Ce charitable regret, exprimé si naïvement à mon oreille, me donna une violente démangeaison de me montrer brusquement, ne fût-ce que pour mettre à l'épreuve l'humeur guerrière de l'abbé; mais j'étais enchaîné par le désir de surprendre enfin les

véritables sentimens et les véritables desseins d'Edmée à mon égard.

— Soyez donc tranquille, dit-elle d'un air dégagé; s'il lasse ma patience, je n'hésiterai nullement à lui planter cette lame dans la joue. Je suis bien sûre qu'une petite saignée calmera son ardeur.

Alors ils se rapprochèrent de deux ou trois pas.

— Écoutez-moi, Edmée, dit l'abbé en s'arrêtant de nouveau; nous ne pouvons parler de cela devant Patience, ne rompons pas cet entretien sans conclure quelque chose. Vous arrivez avec Bernard à la crise imminente. Il me semble, mon enfant, que vous ne faites pas tout ce que vous devriez faire pour prévenir les malheurs qui peuvent nous frapper; car tout ce qui vous sera funeste, nous le sera à tous et nous frappera au fond du cœur.

— Je vous écoute, mon excellent ami, répondit Edmée, grondez-moi, conseillez-moi.

En même temps, elle s'adossa contre l'arbre au pied duquel j'étais couché parmi les broussailles et les hautes herbes. Je pense qu'elle pouvait me voir, car je la voyais distinctement; mais elle était loin de soupçonner que je contemplais sa figure céleste, sur laquelle la brise faisait passer alternativement l'ombre des feuilles agitées et les pâles diamans que la lune sème dans les bois.

— Je dis, Edmée, reprit l'abbé en croisant ses bras sur sa poitrine et en se frappant le front par instans, que vous ne jugez pas nettement votre situation. Tantôt elle vous afflige au point que vous perdez toute espérance et que vous voulez vous laisser mourir (oui, ma chère enfant, au point que votre santé en est visiblement altérée); et tantôt, je dois vous le dire, au risque de vous fâcher un peu, vous envisagez vos périls avec une légèreté et un enjouement qui m'étonnent.

— Ce dernier reproche est délicat, mon ami, répondit-elle; mais laissez-moi me justifier. Votre étonnement vient de ce que vous ne connaissez pas bien la race Mauprat. C'est une race indomptable, incorrigible, et dont il ne peut sortir que des *casse-têtes* ou des *coupe-jarrets*. A ceux que l'éducation a le mieux rabotés, il reste encore bien des nœuds : une fierté souveraine, une volonté de fer, un profond mépris pour la vie. Vous voyez que, malgré sa bonté adorable, mon père est si vif parfois, qu'il casse

sa tabatière en la posant sur la table, lorsque vos argumens l'emportent sur les siens en politique, ou lorsque vous le gagnez aux échecs. Pour moi, je sens que mes veines sont aussi larges que si j'étais née dans les nobles rangs du peuple, et je ne crois pas que jamais aucun Mauprat ait brillé à la cour par la grace de ses manières. Comment donc voudriez-vous que je fisse grand cas de la vie, étant née brave? Il est pourtant des instans de faiblesse où je me décourage de reste et m'appitoie sur mon sort comme une vraie femme que je suis. Mais que l'on me fâche, que l'on me menace, et le sang de la race forte se ranime; et alors, ne pouvant briser mon ennemi, je me croise les bras et me mets à rire de pitié de ce qu'il espère me faire peur. Tenez, l'abbé, que ceci ne vous paraisse pas une exagération; car demain, ce soir peut-être, ce que je dis peut se réaliser : depuis que ce couteau de nacre, qui n'a pas l'air bien matamore, mais qui est bon, voyez! a été affilé par don Marcasse (qui s'y entend), je ne l'ai quitté ni jour ni nuit, et mon parti a été pris. Je n'ai pas le poignet bien ferme, mais je saurais me donner un coup de couteau, aussi bien que je sais donner un coup de cravache à mon cheval. Eh bien! cela posé, mon honneur est en sûreté, ma vie seule tient à un fil, à un verre de vin de plus ou de moins qu'aura bu, un de ces soirs, M. Bernard; à une rencontre, à un regard qu'il aura cru surprendre entre de La Marche et moi; à rien peut-être! Qu'y faire? Quand je me désolerais, effacerais-je le passé? Nous ne pouvons arracher une seule page de notre vie, mais nous pouvons jeter le livre au feu. Quand je pleurerais du soir au matin, empêcherais-je que la destinée, dans un jour de méchante humeur, ne m'ait conduite à la chasse, qu'elle ne m'ait égarée dans les bois et fait rencontrer un Mauprat, qui m'a conduite dans son antre, où je n'ai échappé à l'opprobre et peut-être à la mort, qu'en liant à jamais ma vie à celle d'un enfant sauvage qui n'avait aucun de mes principes, aucune de mes idées, aucune de mes sympathiés, et qui peut-être (et qui, sans doute, devrais-je dire) ne les aura jamais? Tout cela, c'est un malheur. J'étais dans tout l'éclat d'une heureuse destinée, j'étais l'orgueil et la joie de mon vieux père, j'allais épouser un homme que j'estime et qui me plaisait; aucune douleur, aucune appréhension n'avait approché de moi, je ne connaissais ni les jours sans sécurité, ni les nuits sans sommeil. Eh bien! Dieu

n'a pas voulu qu'une si belle vie s'accomplît. Que sa volonté soit faite! Il est des jours où la perte de toutes mes espérances me semble tellement inévitable, que je me considère comme morte, et mon fiancé comme veuf. Sans mon pauvre père, j'en rirais vraiment; car la contrariété et la peur sont si peu faites pour moi, que je suis déjà lasse de la vie, pour le peu de temps que je les ai connues.

— Ce courage est héroïque, mais il est affreux, s'écria l'abbé d'une voix altérée. C'est presque la détermination au suicide, Edmée! — Oh! je disputerai ma vie, répondit-elle avec chaleur; mais je ne marchanderai pas avec elle un instant, si mon honneur ne sort pas sain et sauf de tous ces risques. Quant à cela, je ne suis pas assez pieuse pour accepter jamais une vie souillée, par esprit de mortification pour des fautes dont je n'eus jamais la pensée. Si Dieu est sévère à ce point avec moi, que j'aie à choisir entre la mort et la honte... — Il ne peut jamais y avoir de honte pour vous, Edmée; une ame aussi chaste, une intention aussi pure... — Oh! n'importe, cher abbé! je ne suis peut-être pas aussi vertueuse que vous pensez; je ne suis pas très orthodoxe en religion, ni vous non plus, l'abbé!.... Je me soucie peu du monde, je ne l'aime pas; je ne crains ni ne méprise l'opinion, je n'aurai jamais affaire à elle. Je ne sais pas trop quel principe de vertu serait assez puissant pour m'empêcher de succomber, si le mauvais esprit m'entreprenait. J'ai lu la *Nouvelle Héloïse*, et j'ai beaucoup pleuré. Mais, par la raison que je suis une Mauprat et que j'ai un inflexible orgueil, je ne souffrirai jamais la tyrannie de l'homme, pas plus la violence d'un amant que le soufflet d'un mari; il n'appartient qu'à une ame vassale et à un lâche caractère de céder à la force ce qu'elle refuse à la prière; sainte Solange, *la belle pastoure*, se laissa trancher la tête plutôt que de subir le droit du seigneur. Et vous savez que, de mère en fille, les Mauprat sont vouées au baptême, sous les auspices de la patrone du Berry. — Oui, je sais que vous êtes fière et forte, dit l'abbé, et parce que je vous estime plus qu'aucune femme au monde, je veux que vous viviez, que vous soyez libre, que vous fassiez un mariage digne de vous, afin de remplir, dans la famille humaine, le rôle que savent encore ennoblir les belles ames. Vous êtes nécessaire à votre père, d'ailleurs; votre mort le précipiterait dans la tombe, tout vert et ro-

buste qu'est encore le Mauprat. Chassez donc ces pensées lugubres et ces résolutions extrêmes. Il est impossible que cette étrange aventure de la Roche-Mauprat soit autre chose qu'un rêve sinistre. Nous avons tous eu le cauchemar dans cette nuit d'épouvante, mais il est temps de nous éveiller; nous ne pouvons rester accablés de stupeur comme des enfans; vous n'avez qu'un parti à prendre, celui que je vous ai dit. — Eh bien! l'abbé, c'est celui que je regarde comme le plus impossible de tous. J'ai juré par tout ce qu'il y a de sacré dans l'univers et dans le cœur humain. — Un serment arraché par la menace et la violence n'engage personne: les lois humaines l'ont décrété; les lois divines, dans des circonstances de ce genre principalement, en délient sans nul doute la conscience humaine. Si vous étiez orthodoxe, j'irais à Rome, et j'irais à pied, pour vous faire relever d'un vœu si téméraire; mais vous n'êtes pas très soumise au pape, Edmée... ni moi non plus. —Ainsi, vous voudriez que je fusse parjure? — Votre ame ne le serait pas. — Mon ame le serait! j'ai juré, sachant bien ce que je faisais, et pouvant me tuer sur l'heure; car j'avais dans la main un couteau trois fois grand comme celui-ci. J'ai voulu vivre, j'ai voulu surtout revoir mon père et l'embrasser. Pour faire cesser l'angoisse où ma disparition le laissait, j'eusse engagé plus que ma vie, j'eusse engagé mon ame immortelle. Et depuis, je vous l'ai dit encore hier soir, j'ai renouvelé mon engagement, et bien librement encore; car il y avait un mur entre mon *aimable* fiancé et moi. — Comment avez-vous pu faire une telle imprudence, Edmée? voilà encore où je ne vous comprends plus.

— Oh! pour cela, je le crois bien, car je ne me comprends pas moi-même, dit Edmée avec une expression singulière. — Ma chère enfant, il faut que vous me parliez à cœur ouvert. Je suis le seul ici qui puisse vous porter conseil, puisque je suis le seul à qui vous puissiez tout dire sous le sceau d'une amitié aussi sacrée que le secret de la confession catholique peut l'être. Répondez-moi donc. Vous ne regardez pas comme possible un mariage entre vous et Bernard Mauprat? — Comment ce qui est inévitable serait-il impossible? dit Edmée. Il n'est rien de plus possible que de se jeter dans la rivière; rien de plus possible que se vouer au malheur et au désespoir; rien de plus possible, par conséquent, que d'épouser Bernard Mauprat. — Ce ne sera toujours pas moi qui prêterai mon

ministère à cette union absurde et déplorable, s'écria l'abbé. Vous la femme et l'esclave de ce coupe-jarret! Edmée, vous disiez tout-à-l'heure que vous ne supporteriez pas plus la violence de l'amant que le soufflet du mari. — Vous pensez qu'il me battrait? — S'il ne vous tuait pas. — Oh! non, répondit-elle d'un air mutin en faisant sauter son couteau dans sa main, je le tuerais auparavant. A Mauprat, Mauprat et demie! — Vous riez, Edmée, ô mon Dieu! vous riez à la pensée d'un tel hymen! Mais quand même cet homme aurait de l'affection et des égards pour vous, songez-vous à l'impossibilité de vous entendre, à la grossièreté de ses idées, à la bassesse de son langage? Le cœur lève de dégoût, à l'idée d'une telle association; et dans quelle langue lui parleriez-vous, grand Dieu?

Je faillis encore une fois me lever, et tomber sur mon panégyriste. Mais je vainquis ma colère, Edmée parlait. Je redevins tout oreilles.

— Je sais fort bien qu'au bout de trois jours, je n'aurai certainement rien de mieux à faire que de me couper la gorge; mais puisque, d'une manière ou de l'autre, il faut que cela arrive, pourquoi n'irais-je pas devant moi jusqu'à l'heure inévitable? Je vous avoue que j'ai un peu de regret à la vie. Tous ceux qui ont été à la Roche-Mauprat n'en sont pas revenus. Moi j'ai été, non y subir la mort, mais me fiancer avec elle. Eh bien! j'irai jusqu'au jour de mes noces, et si Bernard m'est trop odieux, je me tuerai après le bal.

— Edmée, vous avez la tête pleine de romans à présent, dit l'abbé fort impatienté. Votre père, Dieu merci, ne consentira pas à ce mariage; il a donné sa parole à M. de La Marche, et vous aussi vous l'aviez donnée. C'est cette promesse-là qui seule est valide. — Mon père souscrirait avec joie à un accord qui perpétuerait directement son nom et sa lignée. Quant à M. de La Marche, il me relèvera de ma parole, sans que je prenne la peine de le lui demander; dès qu'il saura que j'ai passé deux heures à la Roche-Mauprat, il ne sera pas besoin d'autre explication. — Il faudrait qu'il fût bien indigne de l'estime que je lui porte, s'il croyait votre nom souillé par une aventure malheureuse dont vous êtes sortie pure. — Grace à Bernard! dit Edmée; car, enfin, je lui dois de la reconnaissance, et, malgré ses réserves et conditions, son

action est grande et inconcevable de la part d'un coupe-jarret. — Dieu me préserve de nier les bonnes qualités que l'éducation eût pu développer dans ce jeune homme, et c'est à cause de ce bon côté qu'il est possible de lui faire entendre raison. — Pour s'instruire! jamais il n'y consentira; et quand il s'y prêterait, il ne le pourrait pas plus que Patience. Quand le corps est fait à la vie animale, l'esprit ne peut plus se plier aux règles de l'intelligence. — Je le crois, aussi je ne parle pas de cela. Je parle d'avoir une explication avec lui, et de lui faire comprendre que son honneur l'engage à vous rendre votre promesse, et à prendre son parti sur votre mariage avec M. de La Marche: ou ce n'est qu'une brute indigne de toute estime et de tout ménagement, ou il sentira son crime et sa folie, et s'exécutera honnêtement et sagement. Déliez-moi du secret que vous m'avez imposé, autorisez-moi à m'ouvrir à lui, et je vous réponds du succès.

— Je vous réponds du contraire, moi, dit Edmée; et d'ailleurs je n'y saurais consentir. Quel que soit Bernard, je tiens à sortir avec honneur de mon duel avec lui, et il aurait sujet, si j'agissais comme vous voulez, de croire que je l'ai indignement joué jusqu'ici. — Eh bien! il est un dernier moyen, c'est de vous confier à l'honneur et à la sagesse de M. de La Marche. Qu'il juge librement votre situation, et qu'il en décide. Vous avez bien le droit de lui confier votre secret, et vous êtes bien sûre de son honneur. S'il a la lâcheté de vous abandonner dans une pareille situation, il vous reste, pour dernière ressource, de vous mettre à l'abri des violences de Bernard derrière les grilles d'un couvent. Vous y resterez pendant quelques années; vous ferez mine de prendre le voile. Le jeune homme vous oubliera; on vous rendra votre liberté. — C'est en effet le seul parti raisonnable, et j'y ai déjà songé; mais il n'est pas temps encore d'y recourir. — Sans doute. Il faut tenter l'aveu à M. de La Marche. S'il est homme de cœur, comme je n'en doute pas, il vous prendra sous sa protection, et il se chargera d'éloigner Bernard, soit par la persuasion, soit par l'autorité. — Quelle autorité, l'abbé, s'il vous plaît? — L'autorité qu'un gentilhomme peut avoir sur son égal dans nos mœurs, l'honneur et l'épée. — Ah! l'abbé, vous aussi, vous êtes un homme de sang! Eh bien! voilà ce que j'ai voulu éviter jusqu'ici, ce que j'éviterai, dût-il m'en coûter la vie et l'honneur! Je ne veux pas de conflit entre ces deux hommes.

— Je le conçois; l'un des deux vous est cher à juste titre. Mais évidemment, dans ce conflit, le danger ne serait pas pour M. de La Marche. — Il serait donc pour Bernard! s'écria Edmée avec force. Eh bien! j'aurais horreur de M. de La Marche, s'il provoquait en duel ce pauvre enfant, qui ne sait manier qu'un bâton ou une fronde. Comment de telles idées peuvent-elles vous venir, à vous, l'abbé? Il faut que vous haïssiez bien ce malheureux Bernard! Et moi, qui le ferais égorger par mon mari pour le remercier de m'avoir sauvée au péril de sa vie! Non, non, je ne souffrirai ni qu'on le provoque, ni qu'on l'humilie, ni qu'on l'afflige. C'est mon cousin, c'est un Mauprat, c'est presque un frère. Je ne souffrirai pas qu'on le chasse de cette maison. J'en sortirai plutôt moi-même. — Voilà de très généreux sentimens, Edmée, répondit l'abbé. Mais avec quelle chaleur vous les exprimez! J'en demeure confondu; et si je ne craignais de vous offenser, je vous avouerais que cette sollicitude pour le jeune Mauprat me suggère une étrange pensée. — Eh bien! dites-la donc, reprit Edmée avec une certaine brusquerie. — Je la dirai si vous l'exigez. C'est que vous semblez porter à ce jeune homme un plus vif intérêt qu'à M. de La Marche, et j'aurais aimé à rester dans la persuasion contraire.

— Lequel a le plus besoin de cet intérêt, mauvais chrétien? dit Edmée en souriant; n'est-ce pas le pécheur endurci dont les yeux n'ont pas vu la lumière? — Mais enfin, Edmée, vous aimez M. de La Marche? ne plaisantez pas, au nom du ciel! — Si par aimer, répondit-elle d'un ton sérieux, vous entendez avoir confiance et amitié, j'aime M. de La Marche; ou bien, si vous entendez avoir compassion et sollicitude, j'aime Bernard. Reste à savoir laquelle des deux affections est la plus vive. Cela vous regarde, l'abbé; moi, je m'en inquiète peu; car je sens que je n'aime qu'une personne avec passion, c'est mon père, et qu'une chose avec enthousiasme, c'est mon devoir. Je regretterai peut-être les soins et le dévouement du lieutenant-général; je souffrirai du chagrin que je serai forcée de lui faire bientôt, en lui annonçant que je ne puis être sa femme; mais cette nécessité ne me jettera dans aucune nuance du désespoir, parce que je sais que M. de La Marche se consolera aisément. Je ne plaisante pas, l'abbé; M. de La Marche est un homme léger et un peu froid. — Si vous ne l'aimez pas plus que cela, tant mieux; c'est une souffrance de moins parmi tant de souffrances;

et pourtant je perds, en apprenant cette indifférence, le dernier espoir que j'eusse conservé de vous voir échapper à Bernard Mauprat. — Allons, ami, ne vous désolez point : ou Bernard sera sensible à l'amitié et à la loyauté, et il s'amendera, ou je lui échapperai. — Mais par quelle issue? — Par la porte du couvent, ou par celle du cimetière.

En parlant ainsi d'un air calme, Edmée secoua sa longue chevelure noire, qui s'était déroulée sur ses épaules, et dont une partie couvrait son visage pâle. — Allons, dit-elle, Dieu viendra à notre aide; c'est folie et impiété que de douter de lui dans le danger. Sommes-nous donc des athées pour nous décourager ainsi? Allons voir Patience, il nous dira quelque sentence qui nous rassurera : il est le vieux oracle qui résout toutes choses sans en savoir aucune.

Ils s'éloignèrent, et je demeurai consterné.

Oh! combien cette nuit fut différente de la précédente! Quel nouveau pas je venais de faire dans la vie, non plus sur le sentier fleuri, mais sur le roc aride! Maintenant je connaissais tout l'odieux réel de mon rôle, et je venais de lire jusqu'au fond du cœur d'Edmée la crainte et le dégoût que je lui inspirais. Rien ne pouvait calmer ma douleur, car rien ne pouvait plus exciter ma colère. Elle n'aimait point M. de La Marche, elle ne se jouait ni de lui ni de moi; elle n'aimait aucun de nous, et comment avais-je pu croire que cette pitié généreuse envers moi, ce dévouement sublime à la foi jurée, fussent de l'amour? Comment, aux heures où cette présomptueuse chimère m'abandonnait, pouvais-je croire qu'elle eût besoin, pour résister à ma passion, d'avoir de l'amour pour un autre? Enfin, je n'avais donc plus de ressource contre mes propres fureurs! Je ne pouvais en obtenir autre chose que la fuite ou la mort d'Edmée! Sa mort! A cette idée, mon sang se glaçait dans mes veines, mon cœur se serrait, et je sentais tous les aiguillons du repentir le traverser. Cette douloureuse soirée fut pour moi le plus énergique appel de la Providence. Je compris enfin ces lois de la pudeur et de la liberté sainte que mon ignorance avait outragées et blasphémées jusque-là. Elles m'étonnaient plus que jamais, mais je les voyais; elles étaient prouvées par leur évidence. L'ame forte et sincère d'Edmée était devant moi comme la pierre du Sinaï, où le doigt de Dieu venait de tracer la vérité immuable. Sa vertu n'était pas feinte, son couteau était aiguisé et

toujours prêt à laver la souillure de mon amour ! Je fus si effrayé du danger que j'avais couru de la voir expirer dans mes bras, si consterné de l'outrage que je lui avais fait en espérant vaincre sa résistance, que je cherchai tous les moyens extrêmes de réparer mes torts et de lui rendre le repos.

Le seul qui parût au-dessus de mes forces fut de m'éloigner; car, en même temps que le sentiment de l'estime et du respect se révélait à moi, mon amour, changeant pour ainsi dire de nature, grandissait dans mon ame, et s'emparait de mon être tout entier. Edmée m'apparaissait sous un nouvel aspect. Ce n'était plus cette belle fille dont la présence jetait le désordre dans mes sens, c'était un jeune homme de mon âge, beau comme un séraphin, fier, courageux, inflexible sur le point d'honneur, généreux, capable de cette amitié sublime qui faisait les frères d'armes, mais n'ayant d'amour passionné que pour la Divinité, comme ces paladins qui, à travers mille épreuves, marchaient à la Terre-Sainte sous une armure d'or.

Je sentis, dès ce moment, mon amour descendre des orages du cerveau dans les saines régions du cœur; et le dévouement ne me parut plus une énigme. Je résolus de faire, dès le lendemain, acte de soumission et de tendresse. Je rentrai fort tard, accablé de lassitude, mourant de faim, brisé d'émotions. J'entrai dans l'office, je pris un morceau de pain, et je le mangeai trempé de mes larmes. J'étais appuyé contre le poêle éteint, à la lueur mourante d'une lampe épuisée; Edmée entra sans me voir, prit quelques cerises dans le bahut, et s'approcha lentement du poêle : elle était pâle et absorbée. En me voyant, elle jeta un cri, et laissa tomber ses cerises. — Edmée, lui dis-je, je vous supplie de n'avoir plus jamais peur de moi; c'est tout ce que je puis vous dire, car je ne sais pas m'expliquer; et pourtant j'avais résolu de vous dire bien des choses.

— Vous me direz cela une autre fois, mon bon cousin, me répondit-elle en essayant de me sourire; mais elle ne pouvait dissimuler la peur qu'elle éprouvait en se trouvant seule avec moi.

Je n'essayai pas de la retenir; je ressentais vivement la douleur et l'humiliation de sa méfiance, et je n'avais pas le droit de m'en plaindre; cependant jamais homme n'avait eu autant besoin d'être compris et encouragé.

Au moment où elle quittait l'appartement, mon cœur se brisa, et je fondis en larmes, comme la veille à la fenêtre de la chapelle. Edmée s'arrêta sur le seuil, hésita un instant; puis, entraînée par la bonté de son cœur et surmontant ses craintes, elle revint vers moi, et s'arrêtant à quelques pas de ma chaise : — Bernard, vous êtes malheureux, me dit-elle; est-ce donc ma faute?

Je ne pus répondre, j'étais honteux de mes larmes; mais plus je faisais d'efforts pour les retenir, plus ma poitrine se gonflait de sanglots. Chez les êtres aussi physiquement forts que je l'étais, les pleurs sont des convulsions; les miens ressemblaient à une agonie.

— Voyons! dis donc ce que tu as! s'écria Edmée avec la brusquerie de l'amitié fraternelle. Et elle osa poser sa main sur mon épaule. Elle me regardait d'un air d'impatience, et une grosse larme coulait sur sa joue. Je me jetai à genoux et j'essayai de lui parler, mais cela me fut encore impossible; je ne pus articuler que le mot *demain* à plusieurs reprises.

— Demain? quoi donc, demain? dit Edmée; est-ce que tu ne te plais pas ici, est-ce que tu veux t'en aller? — Je m'en irai si vous voulez, répondis-je; dites, voulez-vous ne me revoir jamais? — Je ne veux point de cela, reprit-elle; vous resterez ici, n'est-ce pas? — Commandez, répondis-je.

Elle me regarda avec beaucoup de surprise; je restais à genoux; elle s'appuya sur le dos de ma chaise.

— Moi, je suis sûre que tu es très bon, dit-elle comme si elle eût répondu à une objection intérieure; un Mauprat ne peut rien être à demi, et du moment que tu as un bon quart d'heure, il est certain que tu dois avoir une noble vie. — Je l'aurai, répondis-je. — Vrai! dit-elle avec une joie naïve et bonne. — Sur mon honneur, Edmée, et sur le tien! oses-tu me donner une poignée de main? — Certainement, dit-elle. Et elle me tendit sa main; mais elle tremblait. — Vous avez donc pris de bonnes résolutions? me dit-elle. — J'en ai pris de telles que vous n'aurez jamais un reproche à me faire, répondis-je. Et maintenant retirez-vous dans votre chambre, Edmée, et ne tirez plus les verroux; vous n'avez plus rien à craindre de moi; je ne voudrai jamais que ce que vous voudrez.

Elle attacha encore sur moi ses regards avec surprise, et, pressant ma main, elle s'éloigna, se retourna plusieurs fois pour me regarder encore, comme si elle n'eût pu croire à une si rapide con-

version; puis enfin, s'étant arrêtée sur la porte, elle me dit d'une voix affectueuse : — Il faut aller vous reposer aussi; vous êtes fatigué, vous êtes très triste et très changé depuis deux jours. Si vous ne voulez pas m'affliger, vous vous soignerez, Bernard.

Elle me fit un signe de tête amical et doux. Il y avait dans ses grands yeux, creusés déjà par la souffrance, une expression indéfinissable, où la méfiance et l'espoir, l'affection et la curiosité, se peignaient alternativement et parfois tous ensemble.

— Je me soignerai, je dormirai, je ne serai pas triste, répondis-je. — Et vous travaillerez? — Et je travaillerai... Mais vous, Edmée, vous me pardonnerez tous les chagrins que je vous ai causés, et vous m'aimerez un peu.—Et je vous aimerai beaucoup, répondit-elle, si vous êtes toujours comme ce soir.

Le lendemain, dès le point du jour, j'entrai dans la chambre de l'abbé; il était déjà levé et lisait. — Monsieur Aubert, lui dis-je, vous m'avez proposé plusieurs fois de me donner des leçons; je viens vous prier de mettre à exécution votre offre obligeante.

J'avais passé une partie de la nuit à préparer cette phrase de début et le maintien que je voulais garder vis-à-vis de l'abbé. Sans le haïr au fond, car je sentais bien qu'il était bon et n'en voulait qu'à mes défauts, je me sentais beaucoup d'amertume contre lui. Je reconnaissais bien intérieurement que je méritais tout le mal qu'il avait dit de moi à Edmée; mais il me semblait qu'il eût pu insister un peu plus sur ce *bon côté* dont il n'avait dit qu'un mot en passant, et qui n'avait pu échapper à un homme aussi sagace que lui. J'étais donc décidé à rester très froid et très fier à son égard. Pour cela, je pensais avec assez de logique que je devais montrer beaucoup de docilité tant que durerait la leçon, et qu'aussitôt après je devais le quitter avec un remerciement très bref. En un mot, je voulais l'humilier dans son emploi de précepteur, car je n'ignorais pas qu'il tenait son existence de mon oncle, et qu'à moins de renoncer à cette existence, ou de se montrer ingrat, il ne pouvait se refuser à faire mon éducation. En ceci je raisonnais très bien, mais d'après un très mauvais sentiment; et par la suite j'en eus tant de regret, que je lui en fis une sorte de confession amicale, avec demande d'absolution.

Mais, pour ne pas anticiper sur les évènemens, je dirai que les premiers jours de ma conversion me vengèrent pleinement des pré-

ventions trop bien fondées, à beaucoup d'égards, de cet homme, qui eût mérité le nom de juste, octroyé par Patience, si une habitude de méfiance n'eût gêné ses premiers mouvemens. Les persécutions dont il avait été si long-temps l'objet avaient développé en lui ce sentiment de crainte instinctive qu'il conserva toute sa vie, et qui rendit toujours sa confiance difficile, et d'autant plus flatteuse et plus touchante peut-être. J'ai remarqué ce caractère, par la suite, chez beaucoup de prêtres honnêtes. Ils ont généralement l'esprit de charité, mais non le sentiment de l'amitié.

Je voulais le faire souffrir, et j'y réussis. Le dépit m'inspirait; je me conduisis en véritable gentilhomme vis-à-vis de son subalterne. J'eus une excellente tenue, beaucoup d'attention, de politesse, et une raideur glacée. Je ne lui laissai aucune occasion de me faire rougir de mon ignorance, et pour cela je pris le parti d'aller au-devant de toutes ses observations, en m'accusant moi-même de ne rien savoir, et en l'engageant à m'enseigner les choses à l'état le plus élémentaire. Quand j'eus pris ma première leçon, je vis dans ses yeux pénétrans, où j'étais arrivé à pénétrer moi-même, le désir de passer de cette froideur à une sorte d'intimité; mais je ne m'y prêtai nullement. Il crut me désarmer en louant mon attention et mon intelligence. — Vous prenez trop de soin, monsieur l'abbé, lui répondis-je; je n'ai pas besoin d'encouragement. Je ne crois nullement à mon intelligence, mais je suis sûr de mon attention; et comme je ne rends service qu'à moi-même en m'appliquant de mon mieux à l'étude, il n'y a pas de raison pour que vous m'en fassiez compliment. — En parlant ainsi, je le saluai, et me retirai dans ma chambre, où je fis tout de suite le thème français qu'il m'avait donné.

Quand je descendis pour le déjeuner, je vis qu'Edmée était déjà informée de l'exécution de mes promesses de la veille. Elle me tendit sa main la première, et m'appela son bon cousin à plusieurs reprises durant le déjeuner, si bien que M. de La Marche, dont le visage n'exprimait jamais rien, exprima de la surprise, ou quelque chose d'approchant. J'espérais qu'il chercherait l'occasion de me demander l'explication de mes grossières paroles de la veille, et quoique je fusse déterminé à apporter beaucoup de modération à cet entretien, je me sentis très blessé du soin qu'il prit de l'éviter. Cette indifférence à une injure venant de moi impliquait une sorte

de mépris dont je souffris beaucoup; mais la crainte de déplaire à Edmée me donna la force de me contenir.

Il est incroyable que la pensée de le supplanter ne fut pas un instant ébranlée par cet apprentissage humiliant qu'il me fallut faire avant d'arriver seulement à saisir les premières notions de toutes choses. Un autre que moi, pénétré comme je l'étais du repentir des maux qu'il avait causés, n'eût trouvé de manière plus certaine de les réparer, qu'en s'éloignant et en rendant à Edmée sa parole, son indépendance, son repos absolu. Ce moyen fut le seul qui ne me vint pas; ou, s'il me vint, il fut repoussé avec mépris, comme l'aveu d'une défection. L'obstination, alliée à la témérité, coulait dans mes veines avec le sang des Mauprat. A peine avais-je entrevu un moyen de conquérir celle que j'aimais, que je l'avais embrassé avec audace, et je pense qu'il n'en eût pas été autrement, lors même que ses confidences à l'abbé dans le parc m'eussent appris qu'elle avait de l'amour pour mon rival. Une pareille confiance de la part d'un homme qui prenait à dix-sept ans sa première leçon de grammaire française, et qui s'exagérait de beaucoup la longueur et la difficulté des études nécessaires pour être l'égal de M. de La Marche, accusait, vous l'avouerez, une certaine force morale.

Je ne sais si j'étais heureusement doué sous le rapport de l'intelligence. L'abbé l'assura; mais je pense que je ne dois faire honheur de mes progrès rapides qu'à mon courage. Il était tel qu'il me fit trop présumer de mes forces physiques. L'abbé m'avait dit qu'avec une forte volonté on pouvait, à mon âge, en un mois, connaître parfaitement les règles de la langue. Au bout d'un mois, je m'exprimais avec facilité et j'écrivais purement. Edmée avait une sorte de direction occulte sur mes études. Elle voulut que l'on ne m'enseignât pas le latin, assurant qu'il était trop tard pour consacrer plusieurs années à une science de luxe, et que l'important était de former mon cœur et ma raison avec des idées, au lieu d'orner mon esprit avec des mots.

Le soir, elle prétextait le désir de relire quelque livre favori, et elle lisait haut, alternativement avec l'abbé, des passages de Condillac, de Fénelon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Jean-Jacques, de Montaigne même et de Montesquieu. Ces passages étaient certainement choisis d'avance et appropriés à mes forces; je les

comprenais assez bien et je m'en étonnais en secret; car, si dans la journée j'ouvrais ces mêmes livres au hasard, il m'arrivait d'être arrêté à chaque ligne. Dans la superstition naturelle aux jeunes amours, je m'imaginais volontiers qu'en passant par la bouche d'Edmée, les auteurs acquéraient une clarté magique, et que mon esprit s'ouvrait miraculeusement au son de sa voix. Du reste, Edmée ne me montrait pas ouvertement l'intérêt qu'elle prenait à m'instruire elle-même. Elle se trompait sans doute en pensant qu'elle devait me cacher sa sollicitude : j'en eusse été d'autant plus stimulé et ardent au travail. Mais en ceci elle était imbue de l'*Emile*, et mettait en pratique les idées systématiques de son cher philosophe.

Au reste, je ne m'épargnais guère, et mon courage ne souffrant pas la prévoyance, je fus bientôt forcé de m'arrêter. Le changement d'air, de régime et d'habitudes, les veilles, l'absence d'exercices violens, la contention de l'esprit, en un mot l'effroyable révolution que mon être était forcé d'opérer sur lui-même pour passer de l'état d'homme des bois à celui d'homme intelligent, me causa une maladie de nerfs qui me rendit presque fou pendant quelques semaines, idiot ensuite durant quelques jours, et qui enfin se dissipa, me laissant tout rompu, tout anéanti à l'égard de mon existence passée, tout pétri pour mon existence future.

Une nuit, à l'époque de mes plus violentes crises, dans un moment lucide, je vis Edmée dans ma chambre. Je crus d'abord faire un songe. La veilleuse jetait une lueur vacillante; une forme pâle, immobile, était couchée dans une grande bergère. Je distinguais une longue tresse noire détachée et tombant sur une robe blanche. Je me soulevai, faible, pouvant à peine me mouvoir; j'essayai de sortir de mon lit. Aussitôt Patience m'apparut et m'arrêta doucement. Saint-Jean dormait dans un autre fauteuil. Toutes les nuits, deux hommes veillaient ainsi près de moi pour me tenir de force lorsque j'étais en proie aux fureurs du délire. Souvent c'était l'abbé, parfois le brave Marcasse, qui, avant de quitter le Berry pour faire sa tournée annuelle dans les provinces voisines, était revenu faire une dernière chasse dans les greniers du château, et qui obligeamment relayait les serviteurs fatigués dans le pénible emploi de me garder.

N'ayant pas la conscience de mon mal, il était fort naturel que la présence inopinée du solitaire dans ma chambre me causât une grande surprise et jetât le désordre dans mes idées. J'avais eu de si violens accès ce soir-là, qu'il ne me restait plus de force. Je me laissai donc aller à des divagations mélancoliques, et prenant la main du bonhomme, je lui demandai si c'était bien le cadavre d'Edmée qu'il avait posé sur ce fauteuil auprès de moi. — C'est Edmée bien vivante, me répondit-il à voix basse; mais elle dort, mon cher monsieur, ne la réveillons pas. Si vous avez désir de quelque chose, je suis ici pour vous soigner, et c'est de bon cœur, oui-dà! — Mon bon Patience, tu me trompes, lui dis-je; elle est morte, et moi aussi, et tu viens pour nous ensevelir. Il faut nous mettre dans le même cercueil, entends-tu? car nous sommes fiancés. Où est son anneau? Prends-le et mets-le à mon doigt, la nuit des noces est venue.

Il voulut en vain combattre cette hallucination; je persistai à croire qu'Edmée était morte, et je déclarai que je ne m'endormirais pas dans mon linceul, tant que je n'aurais pas l'anneau de ma femme. Edmée, qui avait passé plusieurs nuits à me veiller, était si accablée, qu'elle ne m'entendait pas. D'ailleurs, je parlais bas, comme Patience, par un instinct d'imitation qui ne se rencontre que chez les enfans ou chez les idiots. Je m'obstinai dans ma fantaisie, et Patience, qui craignait qu'elle ne se changeât en fureur, alla doucement prendre une bague de cornaline qu'Edmée avait au doigt, et la passa au mien. Aussitôt que je l'eus, je la portai à mes lèvres; puis je croisai mes mains sur ma poitrine dans l'attitude qu'on donne aux cadavres dans le cercueil, et je m'endormis profondément.

Le lendemain, quand on voulut me reprendre la bague, j'entrai en fureur, et on y renonça. Je m'endormis de nouveau, et l'abbé me l'ôta pendant mon sommeil. Mais quand j'ouvris les yeux, je m'aperçus du rapt, et je recommençai à divaguer. Aussitôt Edmée, qui était dans la chambre, accourut à moi, et me passa l'anneau au doigt en adressant quelques reproches à l'abbé. Je me calmai sur-le-champ, et dis en levant sur elle des yeux éteints : — N'est-ce pas que tu es ma femme après ta mort comme pendant ta vie? — Certainement, me dit-elle; dors en paix. — L'éternité est

longue, lui dis-je, et je voudrais l'occuper du souvenir de tes caresses. Mais j'ai beau chercher, je ne retrouve pas la mémoire de ton amour.

Elle se pencha sur moi et me donna un baiser. — Vous avez tort, Edmée, dit l'abbé; de tels remèdes se changent en poison. — Laissez-moi, l'abbé, lui répondit-elle avec impatience en s'asseyant près de mon lit; laissez-moi, je vous en prie.

Je m'endormis, une main dans les siennes, et lui répétant par intervalles : — On est bien dans la tombe; on est heureux d'être mort, n'est-ce pas?

Durant ma convalescence, Edmée fut beaucoup moins expansive, mais tout aussi assidue. Je lui racontai mes rêves, et j'appris d'elle ce qu'il y avait de réel parmi mes souvenirs : sans cette confirmation, j'aurais toujours cru que j'avais tout rêvé. Je la suppliai de me laisser la bague, et elle y consentit. J'aurais dû ajouter, pour reconnaître tant de bontés, que je gardais cet anneau comme un gage d'amitié et non comme un anneau de fiançailles; mais l'idée d'une telle abnégation était au-dessus de mes forces.

Un jour, je demandai des nouvelles de M. de La Marche. Ce fut seulement à Patience que j'osai adresser cette question. — Parti, répondit-il. — Comment parti? repris-je; pour long-temps? — Pour toujours, s'il plaît à Dieu! Je n'en sais rien, je ne fais pas de questions, mais j'étais dans le jardin par hasard quand il a fait ses adieux, et tout cela était froid comme une nuit de décembre. On s'est pourtant dit de part et d'autre *à revoir*. Mais quoique Edmée eût l'air bon et franc qu'elle a toujours, l'autre avait la figure d'un fermier qui voit venir la gelée en avril. Mauprat, Mauprat, on dit que vous êtes devenu *grand étudiant* et *grand bon sujet*. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Quand vous serez vieux, il n'y aura peut-être plus de titres ni de seigneuries. Peut-être qu'on vous appellera le père Mauprat, comme on m'appelle le père Patience, bien que je n'aie jamais été ni moine ni père de famille. — Eh bien! où veux-tu en venir? — Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, répéta-t-il; il y a bien des manières d'être sorcier, et on peut connaître l'avenir sans s'être donné au diable; moi, je donne ma voix à votre mariage avec la cousine. Continuez à vous bien conduire. Vous voilà savant; on dit que vous lisez couramment dans le premier livre venu. Qu'est-ce qu'il faut de plus? il y a ici tant de

livres, que la sueur me coule du front rien qu'à les voir; il me semble que je recommence *à ne pas pouvoir apprendre à lire.* Vous voilà bientôt guéri. Si M. Hubert voulait m'en croire, on ferait la noce à la Saint-Martin. — Tais-toi, Patience, lui dis-je, tu me fais de la peine. Ma cousine ne m'aime pas. — Je vous dis que si, moi; vous mentez par la gorge, comme disent les nobles; je sais comme elle vous a soigné, et Marcasse, étant sur le toit, l'a vue à travers sa fenêtre, qui était à genoux au milieu de sa chambre, à cinq heures du matin, le jour que vous étiez si mal.

Les imprudentes assertions de Patience, les tendres soins d'Edmée, le départ de M. de La Marche, et plus que tout le reste, la faiblesse de mon cerveau, furent cause que je me persuadai ce que je désirais; mais à mesure que je repris mes forces, Edmée rentra dans les bornes de l'amitié tranquille et prudente. Jamais personne ne recouvra la santé avec moins de plaisir que moi; car chaque jour rendait les visites d'Edmée plus courtes, et quand je pus sortir de ma chambre, je n'eus plus que quelques heures par jour à passer près d'elle, comme avant ma maladie. Elle avait eu l'art merveilleux de me témoigner la plus tendre affection sans jamais se laisser amener à une explication nouvelle sur nos mystérieuses fiançailles. Si je n'avais pas encore la grandeur d'ame de renoncer à mes droits, du moins j'avais acquis assez d'honneur pour ne plus les rappeler, et je me retrouvai précisément dans les mêmes termes avec elle qu'au moment où j'étais tombé malade. M. de La Marche était à Paris; mais, selon elle, il y avait été appelé par les devoirs de sa charge, et il devait revenir à la fin de l'hiver où nous entrions. Rien dans les discours du chevalier ou de l'abbé ne témoignait qu'il y eût rupture entre les fiancés. On parlait rarement du lieutenant-général, mais on en parlait naturellement et sans répugnance; je retombai dans mes incertitudes, et n'y trouvai d'autre remède que de ressaisir l'empire de ma volonté. — Je la forcerai à me préférer, me disais-je, en levant les yeux de dessus mon livre et en regardant les grands yeux impénétrables d'Edmée attachés avec calme sur les lettres de M. de La Marche, que son père recevait de temps en temps, et qu'il lui remettait après les avoir lues. Je me replongeai dans l'étude. Je souffris longtemps d'atroces douleurs à la tête, mais je les surmontai avec stoïcisme; Edmée reprit le cours d'études qu'elle faisait pour moi

indirectement durant les soirs d'hiver. J'étonnai de nouveau l'abbé par mon aptitude et la rapidité de mes triomphes. Les soins qu'il avait eus de moi dans ma maladie m'avaient désarmé, et quoique je ne pusse encore l'aimer cordialement, sachant bien qu'il ne me servait pas auprès de ma cousine, je lui témoignai beaucoup plus de confiance et d'égards que par le passé. Ses longs entretiens me furent aussi utiles que mes lectures; on m'associa aux promenades du parc et aux visites philosophiques à la cabane couverte de neige de Patience. Ce fut un moyen de voir Edmée plus souvent et plus long-temps. Ma conduite fut telle que toute sa méfiance se dissipa et qu'elle ne craignit plus de se trouver seule avec moi. Mais je n'eus guère l'occasion de prouver là mon héroïsme; car l'abbé, dont rien ne pouvait endormir la prudence, était toujours sur nos talons. Je ne souffrais plus de cette surveillance; au contraire, elle me satisfaisait, car, malgré toutes mes résolutions, l'orage bouleversait mes sens dans le mystère; et une fois ou deux, m'étant trouvé en tête-à-tête avec Edmée, je la quittai brusquement et la laissai seule, pour lui cacher mon trouble.

Notre vie était donc tranquille et douce en apparence, et pendant quelque temps elle le fut en effet; mais bientôt je la troublai plus que jamais par un vice que l'éducation développa en moi, et qui jusque-là était resté enfoui sous des vices plus choquans, mais moins funestes; ce vice, qui fit le désespoir de mes nouvelles années, fut la vanité.

Malgré leurs systèmes, l'abbé et ma cousine commirent la faute de me savoir trop de gré de mes progrès. Ils s'étaient si peu attendus à ma persévérance, qu'ils en firent tout l'honneur à mes hautes facultés. Peut-être aussi y eut-il de leur part un peu de triomphe personnel à voir avec exagération le succès de leurs idées philosophiques appliquées à mon développement. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me laissai facilement persuader que j'avais une haute intelligence et que j'étais un homme très au-dessus du commun. Bientôt mes chers instituteurs recueillirent le triste fruit de leur imprudence, et déjà il était trop tard pour arrêter l'essor de cet amour démesuré de moi-même.

Peut-être aussi cette passion funeste, comprimée par les mauvais traitemens que j'avais subis dans mon enfance, ne fit-elle que se réveiller. Il est à croire que nous portons en nous, dès nos

premiers ans, le germe des vertus et des vices que l'action de la vie extérieure féconde avec le temps. Quant à moi, je n'avais pas encore trouvé d'alimens à ma vanité; car de quoi aurais-je pu me pavaner dans les premiers jours que je passai auprès d'Edmée? Mais dès que cet aliment fut trouvé, la vanité souffrante se leva dans son triomphe, et m'inspira autant de présomption qu'elle m'avait suggéré de mauvaise honte et de farouche retenue. J'étais en outre aussi charmé de pouvoir enfin communiquer facilement ma pensée, que le jeune faucon qui sort du nid, et essaie ses ailes nouvellement poussées. Je devins donc aussi bavard que j'avais été silencieux. On se plut trop à mon babil. Je n'eus pas le bon sens de voir qu'on l'écoutait comme celui d'un enfant gâté; je me crus un homme, et, qui plus est, un homme remarquable. Je devins outrecuidant et souverainement ridicule.

Mon oncle le chevalier, qui ne s'était point mêlé de mon éducation, et qui avait seulement souri avec une bonté paternelle à mes premiers pas dans la carrière, fut le premier aussi qui s'aperçut de la fausse voie où je m'engageais. Il trouva déplacé que j'élevasse le ton aussi haut avec lui, et en fit la remarque à sa fille. Elle m'avertit avec douceur, et me dit, pour me faire supporter ses remontrances, que j'avais raison dans la discussion, mais que son père n'était pas d'âge à être converti aux idées nouvelles, et que je devais à sa dignité patriarcale le sacrifice de mes assertions enthousiastes. Je promis de ne plus recommencer; mais je ne tins pas parole.

Le fait est que le chevalier était imbu de beaucoup de préjugés. Il avait reçu une très bonne éducation pour son temps, et pour un noble campagnard; mais le siècle avait marché plus vite que lui. Edmée, ardente et romanesque; l'abbé, sentimental et systématique, avaient marché plus vite encore que le siècle; et si l'immense désaccord qui se trouvait entre eux et le patriarche ne se faisait guère sentir, c'était grace au respect qu'il inspirait à juste titre, et à la tendresse qu'il avait pour sa fille. Je me jetai à plein collier, comme vous pouvez croire, dans les idées d'Edmée; mais je n'eus pas, comme elle, la délicatesse de me taire à point. La violence de mon caractère trouvant une issue dans la politique et dans la philosophie, je goûtais un plaisir indicible à ces orageuses disputes qui préludaient alors en France, dans toutes les réunions

et jusque dans le sein des familles, aux tempêtes révolutionnaires. Je pense qu'il n'était pas une maison, palais ou cabane, qui ne nourrît alors son orateur, âpre, bouillant, absolu, et prêt à descendre dans la lice parlementaire. J'étais donc l'orateur du château de Sainte-Sévère, et mon bon oncle, habitué à une apparence d'autorité qui l'empêchait de voir la révolte réelle des esprits, ne put souffrir une contradiction aussi ingénue que la mienne. Il était fier et bouillant, et de plus il avait, à s'exprimer, une difficulté qui augmentait son impatience naturelle, et qui lui donnait de l'humeur contre les autres, à force de lui en donner contre lui-même. Il frappait du pied sur les bûches enflammées de son foyer, il mettait en pièces ses verres de lunettes, il répandait son tabac à grands flots sur le parquet, et faisait retentir des éclats de sa voix sonore les hauts plafonds de son manoir. Tout cela me divertissait cruellement; car d'un mot tout fraîchement épelé dans mes livres, je renversais le fragile échafaudage des idées de toute sa vie. C'était une grande sottise et un fort sot orgueil de ma part; mais ce besoin de lutte, ce plaisir de déployer intellectuellement l'énergie qui manquait à ma vie physique, m'emportaient sans cesse. En vain Edmée toussait pour m'avertir de me taire, et s'efforçait, pour sauver l'amour-propre de son père, de trouver, contre sa propre conscience, quelque raison en sa faveur : la tiédeur de son assistance, et l'espèce de concession qu'elle semblait me commander, irritaient de plus en plus mon adversaire. — Laissez-le donc dire, s'écriait-il; Edmée, ne vous mêlez pas de cela, je veux le battre sur tous les points. Si vous nous interrompez toujours, je ne pourrai jamais lui prouver son absurdité. — Et alors la bourrasque soufflait en crescendo de part et d'autre, jusqu'à ce que le chevalier, profondément blessé, sortît de l'appartement, et allât passer sa mauvaise humeur sur son piqueur ou sur ses chiens de chasse.

Ce qui contribuait à ramener ces querelles déplacées et à nourrir mon obstination ridicule, c'était la bonté extrême et le rapide retour de mon oncle. Au bout d'une heure, il ne se souvenait plus de mes torts ni de sa contrariété, il me parlait comme de coutume, et s'enquérait de tous mes désirs et de tous mes besoins avec cette inquiétude paternelle qui le tenait toujours en haleine de générosité; cet homme incomparable n'eût pas dormi tranquille,

s'il n'eût, avant de se coucher, embrassé tous les siens, et s'il n'eût réparé, par une parole ou un regard bienveillant, les vivacités dont le dernier de ses valets avait eu à souffrir dans la journée. Cette bonté eût dû me désarmer et me fermer la bouche à jamais : j'en faisais le serment chaque soir; mais, chaque matin, je retournais, comme dit l'Écriture, à *mon vomissement*.

Edmée souffrait chaque jour davantage du caractère qui se développait en moi, et elle chercha le moyen de m'en corriger. S'il n'y eut jamais de fiancée plus forte et plus réservée, jamais il n'y eut de mère plus tendre qu'elle. Après beaucoup de conférences avec l'abbé, elle résolut de décider son père à rompre un peu l'habitude de notre vie, et à transporter notre établissement à Paris pendant les dernières semaines du carnaval. Le séjour de la campagne, le grand isolement où la position de Sainte-Sévère et le mauvais état des chemins nous laissaient depuis l'hiver, l'uniformité des habitudes, tout contribuait à entretenir notre fastidieux ergotage : mon caractère s'y corrompait de plus en plus; mon oncle y prenait encore plus de plaisir que moi; mais sa santé en souffrait, et ces puériles émotions journalières hâtaient sa caducité. L'ennui avait gagné l'abbé; Edmée était triste, soit par suite de notre genre de vie, soit par suite de causes cachées. Elle désira partir, et nous partîmes; car son père, inquiet de sa mélancolie, n'avait d'autre volonté que la sienne. Je tressaillais de joie à l'idée de connaître Paris. Et tandis qu'Edmée se flattait de voir le commerce du monde adoucir les aspérités de mon pédantisme, je me rêvais une attitude de conquérant dans ce monde décrit avec tant de dénigrement par nos philosophes. Nous nous mîmes en route par une belle matinée de mars : le chevalier avec sa fille et Mlle Leblanc dans une chaise de poste; moi, dans une autre avec l'abbé, qui disimulait mal sa joie de voir la capitale pour la première fois de sa vie, et mon valet de chambre Saint-Jean, qui faisait de profonds saluts à tous les passans pour ne pas perdre ses habitudes de politesse.

GEORGE SAND.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

THÉATRE ANGLAIS.

THE DUCHESS DE LAVALLIÈRE,

A PLAY IN FIVE ACTS, BY E. L. BULWER.[1]

Il y a quelques jours à peine, nous avions à juger *la Vieillesse de Louis XIV*, et nous nous affligions de la légèreté avec laquelle deux écrivains français avaient traité l'une des figures les plus importantes de notre histoire; aujourd'hui nous avons à nous prononcer sur une pièce où Louis XIV joue le premier rôle, composée parmi nous, à Paris même, mais par un écrivain anglais, dont les romans sont fort à la mode, par M. E.-L. Bulwer. Quoique *les Derniers jours de Pompeï* et *Rienzi* soient loin de valoir *Pelham* et *Eugène Aram*, cependant il n'est pas sans intérêt d'étudier la tentative dramatique de M. Bulwer. Cet essai n'est pas le premier que l'auteur ait fait; car *Eugène Aram*, publié sous forme de roman, était d'abord destiné à paraître sur la scène, et plusieurs épigraphes du livre sont tirées de la tragédie inédite et peut-être

(1) Baudry's european library, 9 rue du Coq.

inachevée. Malheureusement la courtoisie la plus indulgente ne nous permet pas d'applaudir l'œuvre nouvelle de M. Bulwer. Les personnages de *la Duchesse de La Vallière* n'appartiennent ni à l'histoire, ni à la poésie. A la réalité, qu'il méconnaissait volontairement, M. Bulwer a substitué une réalité triviale, qui n'est d'aucun pays, ni d'aucun temps, une réalité de coulisse, qui se prête à toutes les combinaisons théâtrales, mais si familière aux mémoires les plus paresseuses, que les premiers vers de chaque scène rappellent toujours les vers à venir.

Louis XIV, tel que nous le montre M. Bulwer, n'est qu'un égoïste impérieux; il manque absolument de charme et de grandeur; il expose la théorie de son caractère avec tant de franchise et de sécheresse, que l'amour de Mlle de La Vallière est à peine intelligible. La bravoure, la magnificence, n'entrent pour rien dans son rôle; c'est tout simplement un Turcaret qui veut être aimé pour son argent. Il est jeune, et il se conduit comme un vieillard blasé; rien en lui ne révèle l'ardeur de la gloire et le goût de la vraie galanterie. Je ne puis croire que M. Bulwer ait eu l'intention de rapetisser le personnage de Louis XIV, car une pareille intention serait directement contraire au but de sa pièce; mais, en vérité, la manière dont il a dessiné le roi de France est tout-à-fait inexplicable. Lorsqu'il arrive à Louis XIV de parler fête et carrousels, cet épisode de la conversation a l'air d'un hors-d'œuvre, et n'est pas amené par le mouvement général de la pensée.

Le duc de Lauzun, le comte de Grammont et le marquis de Montespan, destinés par l'auteur à représenter la cour de France dans la seconde moitié du XVIIe siècle, ne sont, à proprement parler, que des caricatures réprouvées par le bon sens aussi bien que par l'histoire. Le duc de Lauzun, qui, dans la pensée de M. Bulwer, signifie la même chose qu'Iago, justifie très mal son origine littéraire. Il se donne pour un misérable, pour un homme sans cœur et sans foi, capable de tous les mensonges et de toutes les trahisons; mais son rôle tout entier se réduit à la vanterie. Il parle, et il n'agit pas; et sa parole est de si mauvais ton, ses maximes d'immoralité sont si plates, que nous avons peine à comprendre l'engouement du roi pour ce bavardage ennuyeux. Le comte de Grammont est un bouffon de troisième classe, qui joue avec les mots, et gaspille les métaphores sans réussir à dérider l'audi-

toire. Si Louis XIV n'eût compté autour de lui que des courtisans aussi mal élevés, Versailles, assurément, n'eût pas été cité dans toute l'Europe comme un modèle achevé d'élégance et de grace. Quant au marquis de Montespan, il sert de plastron au duc de Lauzun et au comte de Grammont, avec une docilité plus digne de pitié que de rire. Il s'adresse lui-même de si grossières plaisanteries, il s'avilit avec tant d'acharnement, qu'il n'y a pas de rôle possible pour lui, et que sa disgrace passe inaperçue.

Le marquis de Bragelone, bien que taillé sur le patron de tous les amans trompés et généreux, intéresserait peut-être s'il parlait plus simplement; mais il fait une si abondante consommation de tropes et de paraboles, qu'il fatigue les oreilles les plus complaisantes. Il sermonne tous ceux qu'il rencontre, depuis le duc de Lauzun jusqu'au roi; mais comme il néglige de varier les formes de sa vertueuse indignation, l'attention lâche pied avant la fin de sa harangue.

Mme de La Vallière, mère de l'héroïne, est un personnage au moins inutile, puisqu'elle disparaît sans retour avant la fin du premier acte. D'ailleurs, c'est le second tome du marquis de Bragelone, à la colère près.

Mme de Montespan, si renommée à la cour de Louis XIV par la grace ingénieuse de ses reparties, et plus encore par la verve satirique de ses portraits, n'est, dans la pièce de M. Bulwer, qu'une intrigante de bas étage, sans esprit et sans gaieté, qui se vante de sa bassesse avec une impudeur niaise. Il est vrai que les contemporains n'attribuent pas à Mme de Montespan une sensibilité bien vive, et signalent en elle une femme de tête plutôt qu'une femme de cœur; pour peu cependant qu'elle fût, je ne dis pas spirituelle, mais seulement sensée, elle ne devait pas faire parade de sa perfidie en présence de ses alliés. Toutefois, je reconnais volontiers que des personnages tels que la marquise de Montespan et le duc de Lauzun de M. Bulwer sont d'une grande utilité pour la construction d'un drame vulgaire, et simplifient singulièrement la marche de la fable.

Louise de La Vallière n'a pas été plus respectée que Louis XIV ou Lauzun par M. Bulwer. Au lieu d'être tour à tour naïve et passionnée, de pleurer sa faute dans la solitude, et d'oublier Dieu en présence de son amant, elle fatigue le roi de ses regrets et de

son repentir. Elle engage avec lui des querelles interminables; elle explique ses scrupules, comme si la résistance pouvait effacer le passé; elle attaque de front le caractère de Louis XIV, comme le ferait une femme sans amour, et semble prendre plaisir à l'irriter, tant elle met de maladresse dans l'expression de sa douleur. Y a-t-il au monde une femme de seize ans, amoureuse, aimée, maîtresse de l'homme à qui elle s'est librement donnée, assez gauche pour insister, en sa présence, sur le mérite d'un autre homme? Si cette bévue est un moyen dramatique, un élément de rupture entre le roi et Mlle de La Vallière, c'est un moyen bien mal choisi, car il viole toutes les lois de la vraisemblance et du bon sens. Tout le monde sait d'ailleurs que la première fuite à Chaillot de Mlle de La Vallière ne fut pas motivée par des scrupules religieux, mais par les reproches que Louis XIV lui avait adressés sur son extrême discrétion.

Avec des personnages ainsi conçus, il était difficile que M. Bulwer composât une pièce vraiment poétique. Par la mesquinerie des caractères, il était condamné à construire une fable mesquine. Il a subi logiquement toutes les conséquences d'une première faute. Le premier acte se divise en deux parties : l'entretien de Mlle de La Vallière avec le marquis de Bragelone, son fiancé, et son arrivée à la cour de Fontainebleau. La première partie a le défaut très grave de n'être pas claire. Louise de La Vallière n'ose dire ni à sa mère ni à son amant le véritable état de son cœur : elle s'exprime en termes ambigus; et il semblerait naturel que la mère et l'amant se réunissent, sinon pour empêcher, du moins pour retarder le départ de Louise. Si le marquis de Bragelone aime vraiment sa fiancée, il ne doit pas se contenter de vagues explications. L'obscurité de ces premières scènes nuit beaucoup à l'intérêt que pourrait inspirer plus tard la conduite du marquis. L'arrivée à Fontainebleau de Mlle de La Vallière est trop brusquement annoncée. La conversation vulgaire de Grammont et de Lauzun prépare d'une façon insuffisante la scène entre le roi et Mlle de La Vallière. Cependant ce premier acte n'est pas le plus faible des cinq. Si je ne dis rien du dialogue entre Bertrand l'armurier et le marquis de Bragelone, placé entre les adieux et l'arrivée, c'est que ce dialogue traîne depuis long-temps dans les romans et au théâtre, et n'a aucune importance dans la conduite de la pièce.

Avec le second acte commence la lutte de l'amour et du devoir, lutte qui devrait remplir la pièce entière, mais qui n'a pas fourni à M. Bulwer le tiers de son ouvrage. Je ne sais rien de plus ridicule que la querelle de Bragelone et de Lauzun, dans les jardins de Fontainebleau. Si Bragelone a conçu des soupçons sur la pureté de sa fiancée, il devrait, pour s'éclairer, consulter un autre homme que Lauzun; et quand il apprend, de la bouche d'un courtisan, l'amour de sa maîtresse pour le roi, il aurait quelque chose de mieux à faire que de mettre l'épée à la main. Quelle que soit la légèreté des paroles de Lauzun, Bragelone devrait se souvenir qu'il parle à un homme de plaisir, et que les maximes de la cour ne sont pas celles de l'église. Le seul parti sage serait de voir par ses yeux si Louise lui est restée fidèle. Est-il vraisemblable que Mlle de La Vallière, éprise du roi, heureuse de l'amour qu'elle ressent et qu'elle inspire, se rende aux premières remontrances d'un homme qu'elle n'aime plus, ou plutôt qu'elle n'a jamais aimé? Je ne le crois pas. M. Bulwer en a jugé autrement; car, dans sa pièce, Louise de La Vallière s'enfuit au couvent. La scène où Louis XIV vient enlever sa maîtresse, qui demande à Dieu de la protéger contre l'amour, aurait pu être belle, et ne demandait pas mieux; mais M. Bulwer n'a su y mettre que de la puérilité, de l'emphase et des effets de mélodrame.

Le troisième acte, le plus important et le plus dramatique, selon l'auteur, est consacré tout entier à la peinture des intrigues de cour. Il est impossible d'imaginer des trahisons plus innocentes, des inimitiés plus maladroites, des mensonges plus transparens, des embûches plus faciles à découvrir. Lauzun et Mme de Montespan, coalisés contre Mlle de La Vallière, inventent des piéges dignes d'un enfant. La maîtresse du roi se confie à sa rivale future avec une ingénuité dont il faut aller chercher le modèle dans les comédies de Berquin; elle charge Mme de Montespan de porter une lettre à Louis XIV, comme si elle n'avait pas à son service de messager plus sûr et plus discret. En vérité, tout ce troisième acte est d'une niaiserie si parfaite, tous ces courtisans jouent à la scélératesse avec une candeur si imperturbable, que M. Bulwer devrait obtenir un des prix Monthyon. Le ridicule de ce troisième acte fait le plus grand honneur à son caractère.

Le quatrième acte est celui où l'auteur a le plus inventé. Mais

Dieu sait quel usage M. Bulwer a fait de son droit de poète! Mme de Montespan a supplanté Mlle de La Vallière. Aussitôt Lauzun va demander au roi la permission d'épouser la duchesse délaissée, et le roi l'autorise à se faire agréer. N'est-ce pas là un ressort ingénieux? La duchesse refuse; et au moment où elle s'indigne avec justice contre l'ignoble conduite du roi, le marquis de Bragelone, dont la duchesse de La Vallière a pleuré la mort au troisième acte, reparaît tout à coup, mais déguisé en moine franciscain, et la sermonne tout à son aise. Comme elle croit reconnaître sa voix, il se fait passer pour le frère du marquis. La duchesse l'écoute patiemment et se décide, pour la seconde fois, à fuir au couvent. La première fois, c'était pour se défendre; la seconde, c'est pour expier sa faute et se consoler de l'abandon. Elle se retire, après avoir promis au franciscain de quitter la cour sans délai. Entre le roi; c'est une nouvelle et magnifique occasion de haranguer; le marquis devenu moine n'a garde de la laisser échapper. Il récite à Louis XIV un morceau ronflant sur le despotisme et l'hypocrisie, sur la débauche et l'égoïsme des cours, qui serait peut-être bien accueilli dans un *meeting* radical, mais qui, prononcé devant Louis XIV, n'a d'autre mérite que l'absurdité. Ce Bragelone est plus hardi que Bossuet, car Bossuet, pour troubler la conscience de Louis XIV, employait des circonlocutions très polies, et il n'aurait pas cru servir les intérêts de la morale et de l'église en attaquant directement la conduite du monarque. Louis XIV, pour n'être pas en reste avec Bragelone, se résout à lui pardonner sa franchise, sans doute en faveur de l'éloquence du morceau. C'est une générosité vraiment royale. Resté seul avec la duchesse, Louis XIV lui demande si elle consent à épouser Lauzun. Louise de La Vallière, après avoir répondu négativement à cette première question, lui donne à entendre qu'elle a choisi un époux plus digne d'elle; et sans pousser plus loin l'indiscrétion, le roi lui promet son amitié.

Mais il faut que le vice soit puni et la vertu récompensée, car sans cela la pièce serait incomplète. Lauzun, mécontent de Mme de Montespan, qui n'a pas tenu toutes ses promesses, éveille dans le cœur de Louis XIV le regret de sa première maîtresse, et il obtient un ordre d'exil contre son alliée infidèle. Au moment où Mme de Montespan, venue pour assister à la profession de la du-

chesse de La Vallière, se félicite de son triomphe, Lauzun lui remet la lettre d'exil. La scène finale du second acte recommence, mais plus verbeuse, plus théâtrale, plus digne du mélodrame. Le remords commence pour Mme de Montespan. Le roi se résigne à perdre sans retour Louise de La Vallière, et se console en espérant qu'elle priera pour lui. C'est là ce que M. Bulwer appelle un drame historique.

Cette analyse rapide, mais fidèle, suffit pour montrer toute l'indigence, toute la misère de l'ouvrage. Ni l'histoire ni la poésie ne peuvent accepter les personnages que M. Bulwer a mis en scène. S'il eût interprété la réalité historique au profit de la poésie, nous ne songerions pas à lui reprocher l'indépendance de sa conduite. Quoique Mme de Montespan ait été supplantée par Mme de Maintenon, précisément comme Mlle de La Vallière par Mme de Montespan, nous accepterions volontiers la transposition imaginée par M. Bulwer, s'il eût tiré parti de cette transposition; mais il a violé l'histoire très inutilement. Puisqu'il est permis au poète de resserrer dans l'espace d'une soirée les évènemens de plusieurs années, il eût été naturel et logique de laisser voir le roi sous l'amant, et de ne pas réduire la vie tout entière de Louis XIV à deux intrigues amoureuses. A cette condition seulement, l'amant de Mlle de La Vallière pouvait nous intéresser jusque dans l'infidélité. Plus il eût été roi, plus il eût été facile d'excuser la mobilité de ses passions; mais il est évident que M. Bulwer, en écrivant sa pièce, ne s'est proposé que la construction vulgaire d'une machine dramatique. Il n'a voulu ressusciter ni la France du XVIIe siècle ni la cour de Louis XIV; ou du moins, s'il a eu pendant quelques heures un projet de cette nature, il l'a bien vite perdu de vue, et s'est abandonné au seul plaisir de peindre l'égoïsme en présence de la candeur. Car le caractère général de *la Duchesse de La Vallière* est celui d'une bergerie.

La pièce est écrite en vers blancs, et nous remercions M. Bulwer d'avoir cherché à racheter la vulgarité de sa fable par l'élévation du style. Mais cette louable intention est demeurée impuissante, comme il était facile de le prévoir. L'auteur, habitué au style improvisé de ses romans, qui, malgré son élégance et sa facilité, n'a presque jamais de forme précise et arrêtée, n'a pu se résoudre, même en écrivant des vers blancs, à oublier l'abondance invo-

lontaire de langage qui réussit auprès de la foule. Le vers qu'il a choisi est de tous les vers anglais le plus sérieux et le plus difficile. Dans le vers blanc, le choix des moindres expressions est d'une haute importance. La première, la plus impérieuse condition de ce rhythme héroïque, c'est la simplicité. Or, il s'en faut de beaucoup que *la Duchesse de La Vallière* soit écrite simplement. Lauzun et Grammont parlent une langue vulgaire fort au-dessous de la simplicité. Louis XIV et Bragelone penchent du côté de Lucain, plus souvent encore du côté de Claudien, et prennent constamment l'emphase pour la dignité. Quant à Louise de La Vallière, elle ne parle jamais le langage de la passion, mais bien celui de l'élégie. Écrite en prose, la pièce de M. Bulwer n'aurait eu aucune forme déterminée; écrite en vers blancs, elle n'a qu'une forme incomplète. Il faut donc lui savoir gré de sa tentative.

La préface placée en tête de l'ouvrage et datée de Paris, révèle chez l'auteur une haute opinion de lui-même. Quoique l'église compte l'orgueil parmi les péchés capitaux, nous consentirions volontiers à le ranger parmi les péchés véniels, lorsqu'il s'agit de juger un poète. Avant de concevoir, d'exécuter, de publier une œuvre poétique, il y a tant d'obstacles à vaincre, tant de répugnances à surmonter, que, sans l'intervention de l'orgueil, pas un livre, pas une pièce de théâtre ne viendrait à maturité. Mais l'orgueil, pour se faire pardonner, a besoin de se justifier par l'élévation, l'éclat ou la solidité de la pensée. Or, la préface de *la Duchesse de La Vallière* est un des morceaux les plus creux et les plus vides que je connaisse. Tout ce que l'auteur dit de Louis XIV et de sa cour, des personnages historiques jugés par les contemporains et jugés par la postérité, est parfaitement insignifiant. Je suis encore à comprendre comment La Rochefoucault, Dangeau et Mme de Genlis se trouvent réunis dans la même phrase et présentés comme des peintres d'histoire. Il est difficile d'imaginer une confusion plus singulière et plus divertissante. Il manque à cette galerie La Bruyère et Saint-Simon; mais le goût dédaigneux de M. Bulwer ne descend pas jusqu'à des autorités d'un tel étage. Saint-Simon, j'en conviens, ferait une étrange figure à côté de Mme de Genlis; je crois pourtant qu'il eût enseigné à M. Bulwer quelque chose de plus animé, de plus vrai, de plus royal que le journal de Dangeau ou les romans de Mme de Genlis. Quant à l'avis

que l'auteur exprime sur les unités dramatiques, sur Aristote et Euripide, nous n'avons rien à en dire. Il n'est plus permis qu'aux rhéteurs de province de lutter pour les unités au nom du précepteur d'Alexandre. La lecture attentive de la poétique, et surtout des tragiques grecs, prouve clairement que jamais en Grèce, ni les inventeurs, ni les critiques n'ont compris les unités dans le même sens que Scudéry et Le Bossu; et nous n'avons pas songé un seul instant à chicaner M. Bulwer sur la question des unités. Il se prononce pour l'unité de caractère, et il a théoriquement raison; mais je crois que les juges compétens préféreront toujours l'*Iphigénie* d'Euripide, malgré les inconséquences qu'Aristote a signalées dans le caractère de l'héroïne, à *la Duchesse de La Vallière*, qui, depuis le commencement du premier acte jusqu'à la fin du cinquième, soutient, sans se démentir, son caractère élégiaque.

Le prologue et l'épilogue ne tiennent pas à la pièce, mais ne peuvent cependant être passés sous silence; car, dans le prologue, l'auteur réclame l'indulgence de l'auditoire en faveur des services législatifs qu'il a rendus aux poètes dramatiques; dans l'épilogue, le marquis de Montespan parle des voyages aérostatiques du duc de Brunswick, et de l'incertitude des spéculations industrielles : l'argumentation et la satire sont également ridicules. Mais les deux avertissemens qui suivent la préface méritent surtout d'être médités. Dans le premier, M. Bulwer explique sa pensée sur les directeurs de théâtres, et dans le second sa pensée sur la critique. M. Macready, seul juge à qui l'auteur eût soumis sa pièce, avait manifesté le désir de la voir jouer à Drury-Lane. Le directeur demanda à lire la pièce avant de la jouer, et M. Bulwer refusa au directeur ce qu'il n'accorde pas à son libraire, la lecture préalable de son manuscrit, se fondant sur cette maxime incomparable : que le directeur pouvait bien risquer son argent là où l'auteur risquait son nom. M. Morris, directeur du théâtre d'Hay-Market, se montra plus accommodant que le directeur de Drury-Lane, et consentit à jouer la pièce sans l'avoir lue; mais la négociation fut rompue faute d'acteurs convenables. Enfin M. Osbaldiston, directeur de Covent-Garden, sur la seule recommandation de M. Macready, commença, les yeux fermés, les répétitions de *la Duchesse de La Vallière*. Qu'arriva-t-il? Comment fut récompensée cette confiance illimitée? C'est ce que nous apprend le second avertisse-

ment postérieur à la représentation. L'auteur fut obligé de supprimer le troisième acte, le meilleur des cinq, du moins il le dit, parce que les acteurs étaient incapables de le rendre, et le public incapable de le comprendre, et concentra dans un récit toutes les scènes de l'acte supprimé. Après avoir accusé les acteurs et le public d'incapacité, il ne lui restait plus qu'à se plaindre de la critique, et, en effet, il proclame hautement l'improbité de la critique, l'ingratitude des poètes dramatiques, dont il a défendu la propriété littéraire dans la chambre des communes. Il nous semble difficile de se siffler soi-même avec plus d'acharnement; car un poète qui refuse la lecture de sa pièce au directeur d'un théâtre, ne devrait pas consentir à supprimer un acte entier. C'est là une inconséquence qui ressemble fort à une amende honorable. Accuser l'incapacité des acteurs et du public est une défense plus que maladroite. Une pièce qui ne peut être ni jouée, ni comprise, ressemble beaucoup à une mauvaise pièce. Quant aux deux derniers griefs articulés par M. Bulwer, l'improbité de la critique et l'ingratitude des poètes dramatiques, il nous est impossible de les concilier : car si les poètes, en jugeant *la Duchesse de La Vallière*, devaient, comme l'auteur le donne à entendre, n'écouter que la reconnaissance, et si l'ingratitude a suffi pour les rendre sévères, l'improbité n'est pas nécessaire pour expliquer l'avis de la critique. L'ingratitude est même inutile; car M. Bulwer, que je sache, n'a rendu aucun service à la critique. La critique a donc pu, sans improbité, sans ingratitude, par amour pour la seule vérité, déclarer mauvaise la pièce de M. Bulwer. Mais il paraît que l'orgueil des poètes est, de l'autre côté du détroit, aussi prompt à la colère que chez nous, et plus mal inspiré dans sa défense.

GUSTAVE PLANCHE.

DU
GOUVERNEMENT
PARLEMENTAIRE.

Il est mort, mais il ne veut pas qu'on le sache, a-t-on dit d'un ministre qui affectait le secret dans les plus petites choses. Ce mot est toute l'histoire du ministère du 6 septembre. Quand le rejet de la loi de disjonction l'eut tué, il demanda à tout le monde de ne pas s'en apercevoir. Si cette manie de paraître garder le pouvoir quand il vous échappe n'était funeste qu'à quelques hommes, le mal serait léger; mais elle compromet les institutions même pour la conquête desquelles la France s'agite depuis environ cinquante ans. Le public est inquiet : il se demande s'il est régi par le gouvernement parlementaire, si en ce pays ce gouvernement est possible; il cherche avec anxiété quels sont ses avantages, quelle est sa force, puisqu'il ne peut tirer les affaires d'une situation critique, et semble plutôt les pousser au naufrage. Jusqu'à quel point ces inquiétudes et cette espèce de désespoir trouvent-elles dans les faits leur justesse et leur raison?

Le gouvernement parlementaire est, avant tout, le gouvernement de l'opinion, qui a pour organes la presse, le corps électoral et les deux chambres. Le roi, chef inviolable du pouvoir exécutif, est placé en dehors des débats de cette opinion, pour

assurer son triomphe, quand elle a acquis le caractère d'une conviction et d'une volonté nationale. Voilà pour l'ordre spéculatif des choses. Pour la pratique, le désordre peut s'introduire dans le jeu des différentes parties de ce gouvernement; tantôt on pourra voir la presse dépasser avec impétuosité les pouvoirs parlementaires, tantôt les chambres la traiteront à leur tour avec dédain et colère, ou bien il n'y aura point entre le roi et les chambres une entière harmonie. Ces accidens sont fâcheux, mais non pas irréparables. La publicité même de ces inconvéniens en facilite le remède, et la lumière sauve de l'abîme.

Si aujourd'hui nous cherchons la cause principale du mal qui nous mine et nous affaiblit, nous ne la trouverons pas tant dans les prétentions de la couronne que dans la conduite de la chambre des députés. Nous disons que c'est surtout parce que la chambre n'a pas le sentiment de son droit et de sa force que nous souffrons.

Au fond, qu'y a-t-il? Depuis l'ouverture de la session, la couronne a pris des résolutions, fait des propositions et des demandes qui ont pu déplaire, tant au pays qu'à la chambre. Mais depuis quand est-il garanti par une constitution politique, que jamais un pouvoir ne s'égarera, que toujours ses prétentions seront justes et ses vues judicieuses? Le gouvernement parlementaire se propose précisément de redresser un pouvoir par un autre, et de corriger par le contrôle des chambres les erreurs de la couronne. Il y a dans la conscience de la chambre cette opinion erronée, qu'elle ne saurait refuser à la couronne ce qu'elle lui demande, sans ébranler profondément le pouvoir royal. Grave erreur, car elle est appelée à le fortifier en le contredisant. S'il en était autrement, pourquoi les monarchies constitutionnelles seraient-elles préférables aux monarchies absolues? Si l'on doit, sous peine de perturbation sociale, accorder à la couronne tout ce qu'elle demande, pourquoi l'hypocrisie des formes et des délibérations parlementaires? C'est parce que le refus est possible et nécessaire, qu'il y a au-dessous du roi des agens responsables auxquels ce refus s'adresse, qui en supportent les effets. Quand le roi a changé son ministère, il est censé n'avoir rien demandé ni rien proposé.

Même dans les questions les plus délicates qui ont quelque chose d'intime et de personnel, le roi peut recevoir des chambres un refus sans dommage pour sa dignité et sa véritable puissance. En

veut-on un exemple? Guillaume III, après avoir signé le traité de Ryswick, au plus fort de la popularité que lui avait faite une guerre heureuse contre la France, témoigna aux communes qu'il ne croirait pas l'Angleterre en sûreté, si l'on ne tenait pas une armée de terre sur pied. Ce roi nouveau, qui, chez une nation commerçante et industrielle, avait porté l'esprit guerrier, désirait imiter Louis XIV pour mieux lui résister; il croyait d'ailleurs ne pouvoir se passer d'une puissance militaire considérable, au milieu des mécontentemens et des conspirations qui éclataient contre sa personne et son gouvernement. Mais la majorité du parlement et la nation ne pouvaient voir sans alarmes et sans douleur le projet de la cour de tenir une armée sur pied. A ce sujet, la fermentation était si générale, que les amis du roi, dans la chambre des communes, n'osèrent s'opposer ouvertement à la réduction des troupes. Ils cherchèrent seulement à persuader à la chambre d'en retenir un petit nombre; mais, malgré toute l'habileté de leurs manœuvres parlementaires, ils ne purent obtenir que 350,000 liv. sterl. pour l'entretien de dix mille hommes, auxquels on finit par ajouter trois autres mille pour le service de mer. Le comte de Sunderland, auquel les communes attribuaient le projet d'une armée permanente, voulut échapper à leur ressentiment, et se démit volontairement de ses emplois. Quant à Guillaume, il fut tellement irrité, qu'il lui échappa de dire à ses intimes qu'il ne se serait jamais mêlé des affaires de l'Angleterre, s'il avait pu prévoir tant de défiance et d'ingratitude. L'année suivante, un nouveau parlement, convaincu que le roi voulait entretenir un plus grand nombre de troupes qu'il n'avait été voté par la chambre précédente, résolut de lui faire sentir son mécontentement. Il s'abstint de le complimenter par l'adresse d'usage, vota le licenciement de toutes les troupes à la solde de l'Angleterre au-delà de sept mille hommes, la réduction de celles d'Irlande à douze mille, et décida que des sujets indigènes pouvaient seuls faire partie des troupes conservées. Les ministres même de Guillaume, avant l'ouverture du parlement, lui avaient déclaré qu'ils pourraient obtenir un vote pour dix ou douze mille hommes, mais qu'ils ne se chargeraient pas d'en faire consentir un plus grand nombre. Guillaume indigné menaça d'abandonner le gouvernement: il écrivit même dans cette intention un discours qu'il devait prononcer aux

deux chambres; mais il fut détourné de ce dessein par ses ministres et ses conseillers intimes, et il se détermina à sanctionner le bill qui l'avait si vivement offensé.

Plus tard encore, le roi d'Angleterre eut le déplaisir de voir critiquer avec violence par le parlement le traité de partage de la monarchie espagnole, dans lequel il était entré secrètement sur les instances de Louis XIV. Il fut supplié par les deux chambres de vouloir bien à l'avenir, dans toutes les affaires importantes, requérir et admettre l'avis de personnes qui pussent inspirer la confiance par une position et une probité connues. Rien ne pouvait être plus désagréable au roi qu'une censure qui s'adressait à des combinaisons diplomatiques qu'il avait adoptées et conduites lui-même.

Guillaume, dont on vante à bon droit les talens politiques, mettait son habileté dans une résignation nécessaire et pleine de calme aux maximes constitutionnelles du gouvernement qu'il avait accepté. On disait de lui qu'il était stathouder d'Angleterre et roi de Hollande. Il réussit toujours, en politique, d'accepter les situations nécessaires. Cette judicieuse déférence double la force; et quand on a plié à propos, on ne s'en relève que plus puissant.

Dans un gouvernement parlementaire, le roi et les chambres peuvent se contredire; et quand cette contradiction est loyale, elle profite à tous. Si la chambre des députés s'imaginait qu'elle ne peut rien refuser à la royauté sans la détruire, elle manquerait à sa propre institution, et travaillerait à la perte de ce qu'elle veut sauver. Quand la fidélité d'un parlement est au-dessus de tout soupçon, sa fermeté est sans périls, et quand on a fait un roi, on peut lui résister avec respect.

Il y avait parmi nous une école qui s'était vantée de savoir et de nous enseigner mieux que personne le gouvernement parlementaire, de connaître avec précision où commencent et s'arrêtent les droits des chambres et les droits de la couronne, de se montrer toujours libérale sans faction et monarchique sans servitude. Aujourd'hui cette école a passé tout-à-fait à l'obéissance passive : de whig qu'elle se disait, elle est devenue non-seulement tory, mais absolutiste. Ses journaux prêchent le droit du roi contre le droit des chambres, et ne veulent plus que notre gouvernement soit le gouvernement parlementaire des majorités.

L'opinion peut non-seulement s'étonner que M. Guizot, qui était entré dans la vie politique sous les couleurs d'un whig, soit devenu tory; mais elle a encore de plus graves reproches à lui adresser. M. Guizot n'est pas même tory avec franchise et dans les voies parlementaires; il ne veut pas paraître tory devant la chambre, et l'être par la chambre. Placé véritablement au centre droit, il ne veut pas avouer qu'il a pour adversaire le centre gauche; il veut ne pas succomber avec l'opinion même qu'il porte au fond du cœur : il veut lui survivre et rester au pouvoir, n'importe avec quels collègues. Dans la presse, il s'attachera à garder pour amis le *Journal de Paris* et le *Journal des Débats;* dans les grandes questions, où la justesse du coup d'œil et la verve de volonté sont indispensables à l'homme d'état, il déclarera qu'on peut prendre indifféremment l'un et l'autre parti. L'Espagne, l'Afrique, le rejet de lois annoncées comme nécessaires, perdent pour M. Guizot leur importance devant l'unique intérêt de retenir les apparences du pouvoir.

C'est peut-être la première fois qu'on voit dans les fastes parlementaires un homme politique ne pas vouloir avouer le parti dont il est l'ame et le chef, et prétendre figurer dans les rangs d'un autre parti, qui le repousse. Voilà ce qui n'est ni parlementaire, ni loyal, ni même habile; car enfin un jour arrive où la dissimulation n'est plus possible, où la duplicité de cette politique laisse l'homme à découvert et désarmé. Qui contesterait à M. Guizot une connaissance profonde de l'histoire des révolutions politiques dans le passé, des vicissitudes sociales? Mais il semble que cette science historique ait communiqué à son esprit une indécision funeste à la gestion politique. Aux affaires et dans le maniement du présent, M. Guizot a plus d'érudition que de volonté; il professe ou courtise : il ne gouverne pas. Nous avons vu tour à tour M. Guizot abandonner la question d'Espagne, laisser faire contre son gré l'expédition de Constantine, la désavouer à demi après un dénouement malheureux, garder le silence dans la discussion d'une loi que ses collègues déclaraient nécessaire, vouloir survivre à son rejet, nier la dissolution du cabinet, obligé de la reconnaître, travailler à reconstruire un ministère pour lequel il s'est adressé à toutes les couleurs, à toutes les alliances, repoussé par toutes, et n'aboutissant, après tant de variations et de menées, qu'à se

retrouver funeste au pouvoir même dont il se dit le plus habile tuteur.

Vouloir est la première condition de la vie politique, et la gestion des affaires ne saurait se passer d'une décision rapide et nette. Amis et ennemis ne peuvent refuser à M. Thiers cette qualité nécessaire de l'homme d'état. Dans les difficultés sérieuses, il prend son parti avec éclat et célérité. Il y a un an, il accepta sans hésitation la présidence du conseil, et se chargea de la responsabilité première et directe; six mois après, il donnait sa démission, parce qu'il n'était pas libre de faire passer les Pyrénées à une armée française; aujourd'hui il refuse de rentrer au pouvoir sans les opinions et les hommes de son parti. Décidément M. Thiers est un ambitieux.

Nous écrivions, il y a un an : « M. Thiers peut servir l'intérêt public en s'établissant avec fermeté au centre gauche de la chambre et de la nation (1). » Le refus solennel que M. Thiers vient de faire, le 6 avril, à M. Guizot, de rentrer aux affaires avec son ancien collègue, parce qu'aujourd'hui il s'appuie sur le centre gauche et M. Guizot sur le centre droit, justifie nos prévisions et nos espérances. Refaire aujourd'hui le ministère du 11 octobre est chimérique : on ne recrée pas à fantaisie une situation épuisée; les circonstances et les hommes sont changés; et il est puéril de s'imaginer qu'on pourrait les retrouver ou les ramener au point où ils étaient. M. Thiers et M. Guizot sont aujourd'hui à une immense distance l'un de l'autre. M. de Broglie, qui présidait l'administration d'octobre, n'est plus disposé à s'associer aux combinaisons du ministre de l'instruction publique; il a gardé sa foi au gouvernement parlementaire, et n'est pas d'humeur à couvrir de la gravité de son caractère de singulières pratiques qui l'étonnent et lui déplaisent. En ce moment, M. Guizot et M. de Broglie sont aussi bien loin l'un de l'autre.

Il restait donc, pour refaire l'administration du 11 octobre, la résolution extrême d'avouer toutes ces différences et même ces hostilités, mais d'entreprendre de les réconcilier pour créer avec elles un ministère de coalition. Mais il est interdit aux partis et aux hommes politiques de renoncer avec honneur aux intérêts et aux passions

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1836, pag. 139.

dont ils se sont une fois faits les organes, et de trouver de la force dans cette abdication. Quand, en 1783, Fox et lord North se réunirent, ils se perdirent par cette coalition fameuse, qui ne put leur assurer le pouvoir que pendant sept mois. En vain Fox expliqua-t-il en plein parlement que, si des hommes d'honneur se trouvaient d'accord sur les grands intérêts nationaux, il ne verrait pas pour quelle raison leur coalition serait appelée *monstrueuse*. Il n'y avait, disait le célèbre orateur, ni magnanimité, ni sagesse à nourrir d'éternelles inimitiés; et il n'était ni généreux ni honnête de conserver de l'animosité dans son cœur, alors qu'on n'en avait plus aucun sujet. Ainsi la guerre d'Amérique ayant été le motif des longues querelles qui avaient éclaté entre lord North et lui, il était juste que, cette guerre terminée, la malveillance, la rancune ou l'aigreur qu'elle avait fait naître, fussent totalement oubliées. « Depuis que je suis l'ami de lord North, ajoutait Fox, je l'ai trouvé constamment sincère et loyal; et, pendant qu'il a été mon ennemi, il n'a jamais démenti la noblesse et la fermeté de son cœur, et jamais il n'a eu recours à ces subterfuges honteux, à ces manœuvres pitoyables, qui détruisent toute confiance entre les hommes, et déshonorent également l'homme d'état et le citoyen. Pour moi, il n'est pas dans mon naturel de me plaire dans la malveillance et la haine; et si mon attachement est éternel, mon inimitié n'est que passagère : *Amicitiæ sempiternæ, inimicitiæ placabiles.* »

Le public fut sourd à la générosité de ces sentimens, il s'obstina à blâmer une coalition qu'il qualifia de *monstrueuse*. On rappela toutes les preuves d'animosité que lord North et Fox s'étaient réciproquement données. Fox n'avait-il pas dit, en parlant de son nouvel allié, qu'Alexandre-le-Grand n'avait pas conquis autant de pays que lord North avait eu le talent d'en perdre dans une seule campagne? Lord North n'avait-il pas professé pour la politique de Fox un éloignement qui semblait insurmontable? La réprobation publique suivit les nouveaux alliés au ministère, où ils entrèrent ensemble le 20 avril 1783, après deux mois de coalition parlementaire. Le 18 décembre de la même année, George III invitait ses ministres à lui envoyer leur démission. Il avait travaillé lui-même à faire rejeter par la chambre des lords le bill de Fox sur le gouvernement et l'administration de l'Inde; il voulait se débarrasser d'un ministère qui lui pesait, et que ne soutenait pas la faveur

publique. Gibbon, ami de lord North, déplore ce dénouement dans une lettre qu'il écrivait de Lausanne, le 24 janvier 1784 : « Les étonnantes révolutions du mois dernier sont parvenues jusqu'à moi plutôt comme des scènes d'une comédie d'intrigues ou d'opéra-comique, que comme de graves évènemens de l'histoire moderne. Dieu a certainement aveuglé les yeux de Pharaon et de ses serviteurs. »

Dans ces coalitions, si laborieusement factices, les forces des deux partis s'atténuent par leur réunion même : en vain ils sacrifient l'un à l'autre leur individualité, ils ne parviennent pas à construire une puissance homogène et durable; et pour se retrouver eux-mêmes, ils sont rapidement contraints à se séparer avec violence.

Les coalitions ont encore cet inconvénient de faire disparaître pour quelque temps du monde politique un parti nécessaire; car si les deux partis qui veulent se confondre, sont puissans, apparemment ils représentaient des intérêts réels et vivaces, qui perdent ainsi l'indépendante sincérité de leur expression. Il importe à la société que les partis aient leur jeu dans l'état et gardent leur personnalité.

Aujourd'hui, nous avons besoin, en France, d'un parti parlementaire, qui s'affirme dans une ligne vraiment constitutionnelle et nationale. Depuis trois ans, ce parti, nécessaire au pays, s'organise; aujourd'hui il est constitué : ce qui s'est passé en novembre 1834, l'avénement du ministère du 22 février 1836, ce qui se passe aujourd'hui en avril 1837, sont d'irrécusables symptômes. Il y a des hommes politiques qui comprennent et croient pouvoir faire triompher l'accord de l'ordre et de la liberté, de la royauté et du peuple : qu'ils se hâtent, leur intervention est nécessaire.

La France n'a ni le fanatisme de la monarchie, ni le fanatisme de la république. Elle attend ce gouvernement mixte dont jusqu'ici on lui a tant parlé et qu'on ne lui a pas encore donné sincère et durable, ce gouvernement où la royauté préside sous l'influence des inspirations nationales, où les intentions du roi et les intentions du pays doivent s'accorder, où ces dernières doivent toujours avoir le dernier mot; gouvernement qui travaille à s'établir partout, et à créer une Europe représentative, après les deux périodes de l'Europe féodale et de l'Europe monarchique. Ce qui caractérise ce gouvernement, ce n'est pas d'être une trans-

action, car quel gouvernement n'a pas ce caractère? les démocraties de l'antiquité étaient obligées d'aboutir à des transactions, même après avoir traversé la guerre civile; mais le gouvernement représentatif a cela de particulier, que la transaction y est prévue et stipulée d'avance dans ses détails et avec son dénouement nécessaire. C'est avec cette prévoyance, dernier résultat de la science politique, qu'on échappe aux naufrages irréparables; c'est cette prévoyance qui a déterminé enfin l'aristocratie anglaise à subir le bill de réforme, et qui persuade à Guillaume IV de laisser le sceau royal à un ministère qu'il n'aime pas.

Nous avons en ce moment, en France, le spectacle d'un étrange scandale. Nous voyons quelques hommes crier au gouvernement et à la nation que seuls ils peuvent les diriger; ils s'emportent à la seule pensée d'être remplacés au pouvoir par des concurrens plus habiles; ils mettent, pour ainsi dire, la royauté sous clé, et veulent garder pour eux seuls ses approches et ses influences; à les entendre, leur parti est le seul possible, est le seul légitime; ils refusent à leurs adversaires le droit d'exister et de vivre. Si l'administration tombe en d'autres mains que les leurs, tout est perdu; la France ne saurait être sauvée que par eux. C'est de l'égoïsme poussé jusqu'à la démence, et nous pourrions dire jusqu'au crime, dans le sens constitutionnel et politique; car, dans un gouvernement qui ne vit que par l'équilibre des partis, se proclamer seul possible et nécessaire, c'est calomnier les hommes, et pervertir la constitution. N'avons-nous pas vu, dans l'hiver de 1830, le duc de Wellington remettre le pouvoir à lord Grey, qu'appelait aux affaires le contre-coup de notre révolution? Jamais ni whigs ni tories n'ont imaginé de s'excommunier politiquement.

Il est encore une prétention émise par les hommes qui se vantent de pouvoir seuls gouverner le pays, c'est qu'il est impossible de changer de système sans périr, et que l'immobilité est la condition de notre existence politique. C'est nier du même coup la vie sociale et le gouvernement représentatif. La vie sociale comporte des développemens successifs qui la modifient, la transforment, et la fortifient par cette mobilité même. Ces ondulations et ces mouvemens seront surtout plus sensibles à une époque et chez un peuple où les intérêts et les droits, tant anciens que nouveaux, sont en présence, où tous les élémens sociaux sont en travail pour

trouver une expression, nous ne dirons pas éternelle, mais durable. Le gouvernement représentatif est le cadre large et flexible dans lequel la science politique se propose de contenir et de faire jouer la vie sociale; il tend à substituer à des révolutions brusques, des progrès préparés et accomplis par la constitution même : c'est le mouvement prévu, le mouvement organisé.

A coup sûr, nous ne saurions avoir en France pour le gouvernement parlementaire la religion et la foi inébranlable qu'il inspire aux Anglais. Nous l'avons vu naître; nous avons assisté à ses premiers essais, à ses tâtonnemens; nous en pouvons percer à toute heure les imperfections et les faiblesses. Les incidens comiques ne manquent pas à l'œil qui les cherche, et les travers des hommes sont mis souvent en relief ridiculement. Les Anglais vivent au milieu des inconvéniens et des vices de leur gouvernement sans surprise, sans scandale; ils estiment que la mesure de bien qu'ils recueillent de leurs pratiques et de leurs mœurs parlementaires est supérieure au mal qui s'y mêle, et ils acceptent avec fermeté cet inévitable mélange des choses humaines. Nous, nous jetons les hauts cris à la vue des signes de faiblesse que peuvent donner les institutions et les hommes; il semblerait que nous avions compté sur la *république de Platon*.

Au surplus, cette disposition critique de l'esprit national peut avoir elle-même de salutaires effets, si elle sait se renfermer dans de justes limites; elle peut inspirer à l'opinion une vigilance nécessaire, mais il ne faut pas qu'elle se hâte de désespérer des choses et de prononcer contre elles une sentence irrévocable. Le gouvernement parlementaire ne peut s'appuyer en France que sur les convictions récentes du pays que le pays doit à ses propres réflexions. Il n'y a ni habitudes invétérées ni vieilles mœurs; il en peut y avoir que raisonnement et détermination réfléchie.

Il importe à la France que le gouvernement parlementaire trouve sa vérité et son accomplissement, pour qu'à son ombre l'esprit du siècle grandisse encore et contracte la force de nouveaux triomphes. Le gouvernement représentatif est une transaction qui n'a pas laissé debout ce qui, dans le passé, était incompatible avec elle, mais qui a respecté quelques institutions qui vivent, en se soumettant au présent, et en acceptant l'attraction de l'avenir. Le passé ne meurt jamais tout entier; autrement, il

n'y aurait pas une seule humanité; il y en aurait deux. Le genre humain ressemble à ces héros des trilogies de Shakspeare, de Schiller et de Gœthe; à ces héros dont nous commençons par voir la jeunesse, et que nous retrouvons plus tard, à un autre âge, au milieu d'autres aventures. La scène a changé, mais le héros persiste. C'est le mérite du gouvernement représentatif d'être la reconnaissance expresse et réfléchie de la nécessité de transformer le passé sans l'immoler violemment.

Il importe à l'Europe que le gouvernement parlementaire s'affermisse en France, afin que la preuve soit donnée aux nations dont la civilisation politique est moins développée que la nôtre, qu'il est possible de s'arranger avec le passé et de le rendre docile. Au reste, les rois sont plus intéressés que les peuples à cette démonstration. Si le gouvernement parlementaire succombait en France, sa chute ébranlerait l'Europe.

Nous ne croyons pas à la mort du monde, et nous avons souvent dit que les sociétés modernes étaient assez vivaces pour résister à toutes les épreuves; mais nous estimons aussi qu'il appartient à la science politique d'appliquer ses efforts à éluder les catastrophes, surtout le lendemain de grandes catastrophes. Même à ne prendre les affaires humaines qu'au point de vue du succès, les dénouemens tragiques sont stériles, quand ils sont l'œuvre de la précipitation ou de l'impatience. La première justification et la plus grande force d'une révolution est d'avoir été tellement nécessaire, que personne ne puisse en revendiquer l'initiative et le dessein.

Si le gouvernement parlementaire ne pouvait prévaloir, nous tomberions dans les extrêmes du despotisme militaire ou de l'anarchie démagogique. Sans doute, si tristes que soient ces convulsions, la France n'y périrait pas; mais pourquoi nous sont données l'intelligence et la volonté, si ce n'est pour conjurer les maux prévus? Faut-il rester immobile devant l'inconnu, comme le Musulman devant la peste? Eh! il faudrait agir même avec la certitude d'échouer. Que sera-ce si l'on peut concevoir l'espoir raisonnable de surmonter des difficultés que la nature des choses n'a pas encore déclarées invincibles? La France sait qu'après les phases diverses qu'elle a traversées, elle n'a rien à gagner dans l'imitation de choses faites et connues; elle sait qu'après Robespierre et Napoléon elle ne saurait entrer plus avant dans le sang et dans la

gloire. Elle s'obstine donc à demander à une constitution même imparfaite, mais dont le principe est populaire et progressif, les moyens de s'établir dans une situation digne, où ses droits et ses intérêts soient représentés et servis, où son nom et la crainte de ses armes inspirent au dehors un respect convenable, où elle puisse mûrir ses idées et ses forces. Cette modération de la France l'honore ; il lui en sera tenu compte, quels que soient les évènemens qui l'attendent. Il est excellent de mener les problèmes jusqu'au bout et d'épuiser les démonstrations nécessaires. Voilà pourquoi il n'est pas juste de séparer les questions politiques des questions sociales ; c'est séparer la forme du fond. Voilà pourquoi encore il ne faut épargner ni vœux ni efforts pour faire triompher le gouvernement parlementaire, qui peut seul aujourd'hui nous conduire à la liberté et à la gloire, ces deux passions de la France.

LERMINIER.

13 avril 1837.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1837.

Il y a un mois, M. Guizot céda aux instances de ses amis, et vint déclarer au roi que le ministère de l'intérieur étant à sa convenance, il voulait avoir ce ministère. Les bonnes raisons ne lui manquaient pas, et les habitués de son salon, ainsi que ses organes dans la presse, ne les ont laissé ignorer à personne. M. Guizot était un homme trop *considérable* dans ce cabinet, pour continuer de vivre dans l'obscurité du ministère de l'instruction publique; il était le chef réel du cabinet, il en était à la fois la tête et le bras, il lui fallait une position ministérielle proportionnée à son importance, et le ministère de l'intérieur, où se préparent les élections prochaines, était son fait. Déjà, depuis quelque temps, on s'efforçait de préparer cette petite combinaison : les confidens du ministre de l'instruction publique haussaient les épaules quand on prononçait le nom de M. de Gasparin; son insuffisance était exposée en termes peu charitables, dans les journaux des départemens, qui se trouvent sous la dépendance du ministère, et qui en reçoivent leur correspondance toute

faite, en sorte que les diatribes dirigées contre M. de Gasparin, se fabriquaient à la porte même du cabinet où il était censé administrer la France. M. Molé n'était pas plus épargné que M. de Gasparin, et, comme par un mot d'ordre ponctuellement exécuté, chaque éloge donné par les journaux du parti, au talent et au génie de M. Guizot, se terminait par un amer sarcasme contre ses collègues. C'est ainsi que les partisans effrénés de l'ordre monarchique entendent la hiérarchie sociale quand elle les blesse, et le pouvoir n'a droit à leurs égards qu'autant qu'il se trouve en leurs mains.

M. Guizot et ses amis ne doutaient pas que M. Molé ne cédât sans objection à une demande faite avec autant de convenance. M. Molé eut de grands torts en cette circonstance. Au lieu d'offrir, avec la politesse qui le caractérise, le ministère de l'intérieur à M. Guizot, il le pria de vouloir bien se rappeler que M. Guizot avait remis lui-même le portefeuille de l'intérieur à M. de Gasparin, en vantant l'exactitude, la longue pratique des affaires, et la fermeté de l'ancien préfet de Lyon. Aux yeux de M. Molé, M. de Gasparin était toujours tel que M. Guizot l'avait montré quand il l'avait fait agréer comme membre du cabinet; on savait bien alors, et M. Guizot savait mieux que personne, que M. de Gasparin ne brillerait pas dans les discussions de la chambre : aussi M. Guizot lui avait-il adjoint M. de Rémusat; on le connaissait seulement pour un bon administrateur, et M. Molé ne voyait pas, lui, la nécessité de l'abandonner avec tant de dédain. Cependant, si M. Guizot persistait à vouloir éloigner M. de Gasparin, M. Molé demandait qu'il fût remplacé par M. de Montalivet. A peine ce nom fut-il prononcé, qu'il mit en feu tout le ministère.

D'où venait donc cet effroi de M. Guizot, qui n'a, disent ses amis et ses journaux, de frayeurs que pour les périls du trône et de la monarchie? Assurément M. de Montalivet n'est pas un ennemi du roi et de sa famille. La loi d'apanage et celle de la dotation de la reine des Belges n'eussent pas été attaquées par M. de Montalivet dans le conseil; la loi de non-révélation n'eût pas trouvé en lui un détracteur opiniâtre; il n'était pas sans doute dans ses vues de préparer les élections dans le sens des adversaires du gouvernement. Et cependant M. Guizot jurait qu'il périrait plutôt que de laisser entrer M. de Montalivet au ministère de l'intérieur. En même temps, ses amis et lui-même se mirent en quête de ministres et d'un président du conseil. On courut au maréchal Soult et au général Sébastiani, on écrivit à M. de Barante et à M. de Saint-Aulaire; on fit des combinaisons où M. de Montalivet devenait ministre du commerce, ministre de l'instruction publique, tout, excepté ministre de l'intérieur; on lui eût volontiers confié l'armée, les flottes, le trésor; on

ne lui interdisait que les élections, cet élément du futur cabinet qu'on méditait. Mais personne n'ayant voulu seconder les projets de M. Guizot, et la dislocation se trouvant opérée de son fait, il fallut bien que M. Molé se chargeât de reconstituer le cabinet.

M. Molé et M. de Montalivet se trouvaient naturellement rapprochés par les principes qui séparaient profondément ce dernier de M. Guizot. Peu de lois politiques, point de mesures de réaction, une politique de paix, et non de guerre civile, point de ces masses de destitutions des députés fonctionnaires, comme en demandait M. Guizot dans le conseil après le rejet de la loi de disjonction; admission du principe d'une amnistie pour le mariage du duc d'Orléans, rejeté avec violence par M. Guizot, tels étaient les points sur lesquels M. Molé et M. de Montalivet devaient s'entendre, et le drapeau qu'ils pouvaient porter en commun. On sait ce qui advint des conférences qui eurent lieu et auxquelles prirent part M. Humann et le maréchal Soult. M. Molé et M. de Montalivet ne purent se décider à abandonner la loi d'apanage que l'un avait présentée à la chambre, que l'autre, par sa position, se trouvait appelé à soutenir; et du respect de M. Molé pour sa parole, d'un sentiment délicat de sa position, des scrupules de M. de Montalivet, s'élevèrent des impossibilités qu'on ne put vaincre. Les doctrinaires s'égayèrent beaucoup de ces scrupules, et plaisantèrent agréablement de l'impuissance de former un cabinet qui en résultait pour M. Molé. On ne tarda pas à voir, en effet, que, quant à eux, leur impuissance dérivait de tout autres causes, et qu'ils ne se laissaient pas arrêter par de pareils motifs.

Les chances ministérielles vinrent alors à M. Guizot. Pendant les négociations de M. Molé, les amis de M. Guizot et ses organes presque officiels répandaient, au sujet de ces conférences, des nouvelles dont l'inexactitude était le moindre défaut. Ils montraient M. Molé et le maréchal Soult se disputant sur la question de la présidence, et M. Humann demandant le retrait d'une longue liste de lois dont il n'avait même pas fait mention, tandis qu'il ne s'était agi que de la loi d'apanage, et ils ajoutaient que la combinaison avait été rompue par une volonté suprême, qui n'avait pas eu à se prononcer, puisque les scrupules de deux des ministres futurs avaient empêché la réalisation d'un programme. Quoi qu'il en soit, M. Guizot vint de nouveau à M. Molé, et lui offrit la restauration du cabinet qui s'écroulait, en insistant toutefois pour qu'on lui confiât la direction du ministère de l'intérieur. M. Molé, qui se trouvait plus rapproché que jamais de M. de Montalivet par la démarche qu'ils venaient de faire en commun, répondit pour la seconde fois que le portefeuille de l'intérieur resterait à M. de Gasparin ou qu'il serait remis à M. de Montalivet.

M. Guizot se remit alors en quête de collègues. Il s'était engagé à présenter un ministère au roi, dès que M. Molé aurait échoué dans la formation du sien. Mais ce cabinet n'existait même pas dans la tête de M. Guizot, qui, las de frapper de porte en porte, et se trouvant sans doute dans le quartier de M. Thiers, se hasarda à faire un coup de tête et à risquer une démarche auprès de lui. Les deux interlocuteurs ont rendu longuement compte de cette conférence, où M. Thiers montra tant d'esprit, et une sorte d'esprit bien rare en nos temps, l'esprit de conduite. Ce fut un moment où l'orgueil satisfait aurait bien pu fausser un jugement droit, que celui où M. Guizot, assis au foyer de M. Thiers, lui fit une si éclatante réparation de tous les dédains, de tous les reproches d'imprudence et de légèreté qui lui ont été adressés depuis sa sortie du ministère! M. Thiers, l'homme *impossible*, celui qu'une nouvelle révolution seule pouvait ramener au pouvoir, M. Thiers était sollicité par M. Guizot de le reprendre en main! Quel changement subit d'opinion! M. Thiers fit doucement sentir à M. Guizot que leur réunion serait un sujet d'étonnement pour la France; il lui montra malignement ses livres, ses cartes, tous les objets de ses études, et lui dit qu'en certaines circonstances il fallait savoir se borner à la vie contemplative; que, pour lui, il l'acceptait patiemment, et que l'ambition de devenir ministre ne l'aveuglerait jamais au point de vouloir concilier le *feu* et l'*eau*, comme il semblait que M. Guizot voulût faire, en lui offrant de se réunir, et de réunir leurs amis. Il fallait, ajouta M. Thiers, montrer au pays qu'on prenait au sérieux son rôle et ses devoirs, sans quoi on s'exposerait à être puni par une prompte déconsidération. Ce sont là les discours que l'homme léger tint à l'homme sérieux! Ce fut ainsi que répondit l'ambitieux au philosophe! Il est vrai que, pour raccommoder les choses, le *Journal de Paris* déclara que la démarche de M. Guizot près de M. Thiers n'avait d'autre but que de constater, 1° que M. Thiers n'est pas en *ostracisme*, mot classique et que le conseil de l'instruction publique ne manquera pas d'appouver; 2° que M. Thiers a des engagemens avec le parti révolutionnaire; c'est-à-dire, en d'autres termes, 1° que M. Guizot conserve toujours et étend à toutes choses son ancienne opinion sur l'intervention en Espagne, quand il disait au conseil qu'on peut prendre l'une et l'autre voie, puisqu'il va, sans hésiter, de M. Molé à M. Thiers; 2° que M. Guizot, franchissant le seuil de M. Thiers, lui tendant affectueusement la main, et lui faisant un tableau plein de charme des douceurs du ministère du 11 octobre, ne songeait qu'à profiter de ses paroles, et à l'attirer dans un piége habilement tendu, mais plus habilement évité, on en conviendra. Quels amis que les amis de M. Guizot! et quelle admirable justification d'une démarche qui ainsi se trouve fâcheuse pour l'esprit de

M. Guizot, si elle a été fausse, ou flétrissante pour son caractère, si elle a été habile, comme ils voudraient nous le persuader!

M. de Montalivet, sollicité par M. Guizot de former avec lui un ministère, répondit *par écrit* qu'il était assuré d'avance de ne pouvoir se trouver d'accord avec M. Guizot. En cela, M. de Montalivet se trompait, car M. Guizot était très décidé à se trouver d'accord avec tout le monde, plutôt que de quitter le ministère, lui qui proposait la veille à M. Molé de rester tels qu'ils étaient, c'est-à-dire de maintenir les lois de non-révélation et d'apanage, et le lendemain à M. Thiers de s'adjoindre à lui, c'est-à-dire de les retirer ou de les modifier complètement. M. de Montalivet refusa néanmoins de voir M. Guizot, qui ne se découragea pas, et se dit patiemment qu'il attendrait le jour où M. de Montalivet serait *visible*. Ce jour serait-il arrivé?

Les essais du maréchal Soult, soutenus par M. Thiers et M. Humann, auxquels se serait adjoint, en cas de nécessité, M. de Montalivet, devaient échouer par plusieurs causes qu'il est inutile de mentionner. Il est résulté de ces démarches un plan de politique intérieure et extérieure qui fait honneur à la franchise de ceux qui l'ont conçu. M. Guizot, que ses amis politiques servent si à propos, et de qui *la Paix* disait, en le défendant contre ceux qui lui reprochaient de *courir les ministres:* « La fermeté de ses principes est au moins aussi bien connue que la droiture de son caractère; » M. Guizot eût évité beaucoup de démarches en formulant de son côté le système de son parti, n'eût-ce été que pour tracer un peu distinctement la ligne qui le sépare de M. Jaubert et de M. Fonfrède, dont les vues ne s'accordent assurément pas avec celles de M. Thiers ou de M. de Montalivet.

Les propositions de M. le maréchal Soult, de M. Thiers et de M. Humann étaient à peine refusées, que le parti doctrinaire annonçait déjà que M. Molé et M. de Montalivet étaient à l'œuvre pour procréer un ministère, qu'on baptisa d'avance du nom de *petit ministère*. Or, il n'en était rien; et tandis que les soirées se passaient entre M. Guizot et ses amis à feuilleter l'Almamach royal, pour y découvrir, parmi les imperceptibles, un ministre des affaires étrangères et un ministre de la guerre, M. Molé s'occupait à écrire ses dépêches avec le même soin et avec la même exactitude que s'il eût été destiné à rester de longues années à la tête de son département. C'est là ce que ne sauraient comprendre les sublimes théoriciens qui sont trop préoccupés du bel avenir qu'ils promettent à la France, pour accorder même le secours d'une signature aux affaires les plus pressantes du moment.

M. Guizot savait la vérité mieux que personne, car il s'efforçait en ce temps-là même de faire accepter le ministère de l'intérieur à M. de Mon-

talivet, en se réservant la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères. C'était vraiment bien la peine de parcourir un si grand cercle pour en venir à proposer à M. de Montalivet le ministère de l'intérieur, qu'on lui avait si opiniâtrément refusé, en alléguant pour cause de cette répugnance obstinée, que M. de Montalivet ferait de pitoyables élections. Or, de deux choses l'une. Ou M. de Montalivet fera les élections, et si elles sont pitoyables, comme s'y attend M. Guizot, elles le renverseront; ou bien on ne laissera pas M. de Montalivet faire les élections, soit en se débarrassant de lui avant cette époque, soit en lui imposant un secrétaire-général qui le dominera, comme faisait M. de Rémusat auprès de M. de Gasparin. Dans le premier cas, M. Guizot aurait mille fois tort de prendre M. de Montalivet; dans le second, M. de Montalivet se perdrait en acceptant les propositions de M. Guizot; et dans les deux cas la logique les condamne à être l'un pour l'autre de très fâcheux collègues. On nous assure que M. Guizot a offert à M. de Montalivet de faire à la chambre une déclaration de principes dans le sens du côté gauche modéré. S'il en est ainsi, M. Guizot et tout le banc ministériel passeraient à M. Thiers, et le parti de la droite dynastique ne se composerait plus dans la chambre que de M. Jaubert, et dans la presse, du *Journal de Paris*. En vérité, c'est pousser trop loin l'amour du pouvoir, et réaliser l'adage : *Propter vitam vivendi perdere causas;* en bon francais : s'annihiler à force de vouloir être puissant. Mais M. Guizot, qui s'écriait avec douleur, en parlant de M. Fonfrède : *Que voulez-vous faire? il dit tout;* M. Guizot se garderait bien de formuler à l'heure même cette déclaration de principes, et ne se croira pas obligé de dire tout à M. de Montalivet, qui apprendra bientôt, s'il ne le sait déjà, que pour être admis aux secrets politiques de M. Guizot et de ses amis, il ne suffit pas d'être leur collègue.

P. S. On annonce que l'inflexibilité de M. Guizot vient d'être mise à une nouvelle épreuve. A peine s'était-il imposé la résolution de se faire président du conseil, et avait-il fait part à *ses amis et à ses ennemis* de la chambre de la détermination invariable de se placer à la tête du ministère et de vaincre, à tout prix, la répugnance qu'éprouvait M. de Montalivet à accepter sa présidence, qu'il s'est vu menacé de céder sur ce point, et d'accepter lui-même la présidence de M. le général Sébastiani. M. Guizot resterait donc ministre; mais à quel prix! Avoir

essuyé les refus des hommes politiques de toutes les nuances, même de celles qu'il combat avec le plus d'âpreté! Avoir quêté de rang en rang des collègues, et en recevoir qui lui seraient en quelque sorte donnés de lassitude, là où il s'était présenté avec assurance, comme disposant d'un ministère tout prêt à fonctionner! Se trouver enfin ministre des affaires étrangères qu'il connaît si peu, quand il ambitionnait le ministère de l'intérieur! Serait-ce donc gagner en valeur et en considération? Et M. Guizot, qui s'efforçait de grandir, aurait-il fait autre chose que déchoir en quittant le ministère de l'instruction publique, d'où il dominait souvent le cabinet? Nous avons le droit de douter que cette modification donne au ministère la force qui lui manquait, selon M. Guizot. L'armée sera-t-elle dirigée avec plus de vigueur par la volonté affaiblie du général Sébastiani, qu'elle ne l'était par le général Bernard? M. Guizot ne débuterait-il pas sous de singuliers auspices au ministère des affaires étrangères? et les évolutions ministérielles, dont ses amis nous donnent le spectacle depuis un mois, n'ajouteront-elles pas beaucoup de poids au système doctrinaire, déjà à demi mort d'impopularité, et qui viendrait expirer de faiblesse dans les mains du nouveau président du conseil?

— La troisième livraison des *Œuvres complètes de George Sand* a paru au bureau de la *Revue*. Cette belle édition sera bientôt terminée; la quatrième livraison, qui se composera des deux volumes de *Jacques*, est sous presse et paraîtra le 15 mai. Chaque ouvrage peut s'acquérir séparément au prix de 7 francs 50 le volume; pour les souscripteurs à l'édition complète le prix est de 6 francs le volume. *André*, les petits romans (*la Marquise*, *Lavinia*, *Mattea*), *Leone Leoni*, *le Secrétaire intime*, *les Lettres d'un voyageur*, en tout six volumes in-8°, sont en vente. Chaque ouvrage a été revu avec soin par l'auteur.

— Dans peu de jours il paraîtra un beau recueil de vers; ce sont les *Satires et Poèmes* de M. Auguste Barbier. L'auteur réunit pour la première fois, avec un grand nombre de pièces nouvelles, les *Iambes*, *Il Pianto* et *Lazare*, bien connus de nos lecteurs. Les *Satires et Poèmes* seront, pour la *Revue*, l'occasion d'une étude sur l'auteur des *Iambes*.

— Un ouvrage fort intéressant, et resté jusqu'ici inédit, vient de paraître à Rome, par les soins d'un érudit modeste. Ce sont les *Memorie storiche dei principali avvenimenti politici d'Italia seguiti durante il pontificato di Clemente VII. Opera di Patrizio de Rossi, Fiorentino pubblicata per la prima volta per cura di G. T. e dedicata a S. E. il signor commendatore Mouttinho, inviato straordinario e ministro plenipotenziario del Brasile in Francia.* (Mémoires historiques des principaux évènemens politiques d'Italie sous le pontificat de *Clément VII.* Ouvrage de Patrice de Rossi, Florentin.) Le premier volume de cet ouvrage est le seul qui ait été publié. Lorsque les autres auront paru, nous reviendrons sur ces mémoires.

— Le nouveau livre de M. Capefigue : *Louis XIV, son gouvernement, ses relations avec l'Europe*, a paru chez le libraire Dufey. Les deux premiers volumes vont de 1661 à 1688. Un grand intérêt s'attache à cette publication.

F. BULOZ.